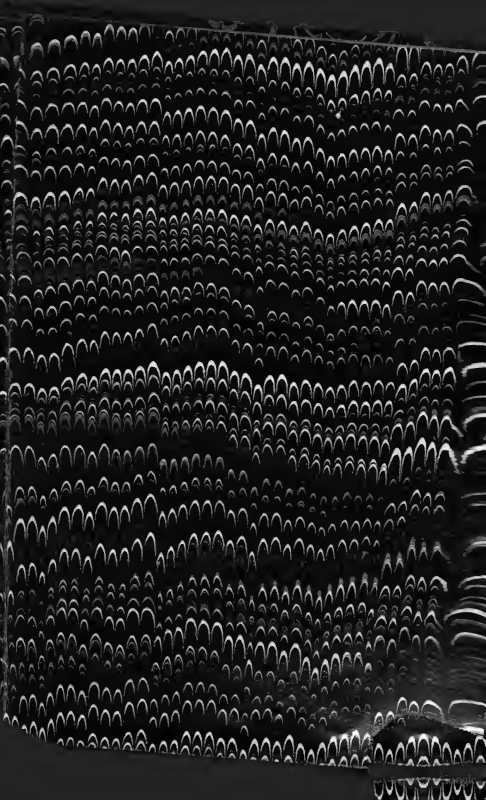
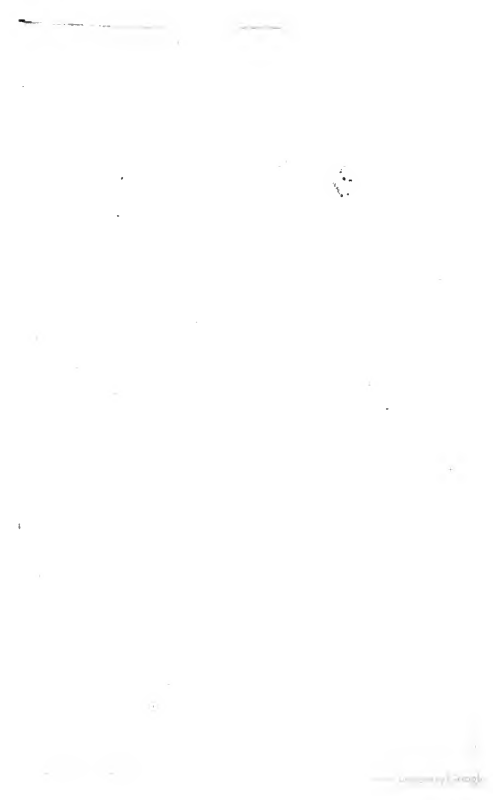










LES

FORCES PERDUES



DU MÊME AUTEUR

SOUVENIRS ET PAYSAGES D'ORIENT. 1 vol. in-8.	6 fr.
ÉGYPTE, NUBIE, PALESTINE ET SYRIE. in-folio.	500 fr.
LE NIL. 1 vol. gr. in-18.	3 fr.
EN HOLLANDE. 1 vol. gr. in-18.	3 fr.
LES CHANTS MODERNES. Poésies. 1 vol. gr. in-18.	1 fr.
LES CONVICTIONS. Poésies. 1 vol. in-8.	5 fr.
LES MÉMOIRES D'UN SUICIDÉ. 1 vol. gr. in-18.	1 fr.
LES SIX AVENTURES. 1 vol. gr. in-18.	1 fr.
L'HOMME AU BRACELET D'OR. 1 vol. gr. in-18.	2 fr.
LE CHEVALIER DU CŒUR SAIGNANT. 1 vol. gr. in-18.	2 fr.
LES BUVEURS DE CENDRES. 1 vol. gr. in-18.	3 fr.
LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION DE 1855. 1 vol. gr. in-18.	3 fr.
LE SALON DE 1857. 1 vol. gr. in-18.	1 fr.
LE SALON DE 1859. 1 vol. gr. in-18.	1 fr.
LE SALON DE 1861. 1 vol. gr. in-18.	1 fr.
L'EXPÉDITION DES DEUX-SICILES 1 vol. gr. in-18.	3 fr.

551622

LES
FORCES PERDUES

PAR
MAXIME DU CAMP



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés

2020/22

A GEORGE

Je te dédie ce livre, mon cher enfant, parce qu'il contient, sous sa forme romanesque, des enseignements dont tu pourras faire ton profit. Est-ce un roman, est-ce l'histoire réelle d'un homme qui a vécu parmi nous ? Je ne pourrais trop le dire moi-même. J'ai connu Horace, et je sais sa vie ; à des faits vrais, dont j'ai été le témoin ou le confident, j'en ai ajouté d'autres qui m'ont paru probables, qui comblaient des lacunes, et qui sont, à mon avis, nécessaires pour compléter le récit d'une existence entière. J'ai fait, en un mot, ce que les architectes appellent une restauration, lorsqu'à l'aide de ruines et de documents ils rétablissent les plans d'un monument détruit.

Je n'ai point dit quelle fonction Horace exerçait, ou tenta d'exercer ; cela, en effet, eût été superflu : le milieu est seul utile au romancier. La situation sociale doit lui rester indifférente, si elle n'a pas une action essen-

tielle et directe sur son héros; or, les passions qui font mouvoir le mien sont absolument indépendantes de ce que l'on appelle : un état. Pour savoir comment il a aimé, qu'importe qu'il ait été notaire, poète, diplomate ou médecin? sous ces différentes formes, l'homme apparaît toujours avec ses passions innées, ses sentiments développés par les influences ambiantes, ses aspirations servies ou brisées par les circonstances; or, c'est de l'homme seul que j'ai voulu m'occuper, abstraction faite du rôle extérieur et factice qu'il a pu jouer, momentanément, dans la vie.

Dans notre temps, époque critique par excellence, où les vieilles formules sont tournées en dérision, sans que les nouvelles soient encore écloses, temps de malaise et d'incertitude, il m'a semblé instructif d'écrire l'histoire d'un homme qui, né honnête et intelligent, n'a pu se créer qu'une existence douloureuse et peu enviable, par cela seul qu'il vivait dans des jours indécis, au milieu d'un monde qui sacrifie volontiers le devoir au plaisir et prend ses intérêts pour des principes. Si j'avais eu une épigraphe à mettre en tête de ce récit, je l'aurais été chercher dans Bossuet, et j'aurais dit avec lui : « L'homme arrive au tombeau, trainant après lui la longue chaîne de ses espérances brisées. »

M. D.

LES FORCES PERDUES

I

Horace Darglail était venu au monde pendant les années qui suivirent immédiatement les grandes défaites du premier empire. Tous les hommes de cette génération ont porté, durant leur vie entière, quelque chose de triste et de pesant, comme si leurs pères leur avaient légué les mélancolies et les humiliations que leur imposa la double ruine de leurs espérances et de leur patrie. Lorsqu'il remontait dans son souvenir aux premiers jours de son enfance et qu'il pensait à son père, il revoyait un homme encore fort jeune, sombre, absorbé, parfois hautain et dur, qui regardait souvent avec amertume une épée de

colonel pendue au chevet de son lit, et que la restauration laissait inutile au fourreau. Le soir, au coin du feu, le père prenait l'enfant sur ses genoux et lui racontait de belles histoires pleines de batailles, de coups de canon, de victoires et de cris de triomphe. Horace contemplait son père avec une admiration qui n'était pas dénuée de quelque crainte. Il rugissait de colère contre les Anglais, et disait : « Moi aussi, je serai soldat ! » M. Darglail boudait le gouvernement des Bourbons, qui le lui rendait bien et ne s'empressait point de l'employer. Mais la guerre d'Espagne survint, on eut besoin de quelques officiers expérimentés ; on pensa à l'ancien colonel des voltigeurs de la garde. Il fut réintégré dans son grade, partit pour l'armée, et le 6 avril 1823, il fut tué au passage de la Bidassoa, après avoir pu reconnaître de l'autre côté de la rivière, parmi ses adversaires actuels, d'anciens amis qui l'appelaient par son nom, groupés autour du drapeau aimé naguère avec tant d'ardeur et d'abnégation.

Madame Darglail resta veuve avec Horace, son fils unique. C'était une femme d'une intelligence ordinaire, assez sérieuse, d'un naturel quelque peu sauvage, et fort occupée du soin de sa maison. D'un caractère positif et ferme, absolument étrangère à ces rêvasseries sentimentales et dangereuses qui, depuis l'éclosion du romantisme, ont poussé tant de femmes à leur perte, elle supputa sa fortune, la trouva suffisante, se résolut à ne point se remarier, malgré sa jeunesse, et se consacra à l'éducation première de son fils. Elle vivait seule avec lui, n'ayant plus d'autre

parent qu'un frère, M. Verceil, qui habitait l'Amérique depuis plusieurs années.

L'enfant grandissait sans joie, sans chagrin, dans l'espèce d'existence neutre et incolore que sa mère s'était faite ; il n'avait guère de compagnons de son âge, et son plus grand plaisir était d'aller tous les jours aux Tuileries, et d'y jouer avec quelques camarades de rencontre, pendant que sa mère, assise au pied d'un marronnier, tirait l'aiguille de sa broderie, tout en le surveillant. Deux ou trois fois dans l'année, on l'habillait avec plus de soin que de coutume, puis on le menait faire des visites obligées à quelques parents de son père. C'était pour l'enfant d'insupportables corvées ; il tournait d'un air gauche sa casquette entre ses doigts ; il reniflait sans vergogne, et ne savait que répondre quand on l'interrogeait. Ces gens qui lui parlaient de son père, qui, sur son visage à peine formé, cherchaient la trace des ressemblances lointaines, qui lui demandaient s'il étudiait la géographie et voulaient lui faire réciter des fables, lui paraissaient des étrangers malveillants devant lesquels il n'osait point ouvrir la bouche. Il écoutait cependant et retenait souvent dans sa mémoire, comme pour y penser mûrement plus tard, ce qu'il avait entendu. Un jour, un de ces parents, sorte de vieux négociant enrichi, prit Horace entre ses genoux et lui dit d'une voix grave et convaincue, qui sentait son *Prudhomme* d'une liene : « Chaque homme, en naissant, contracte envers la société et lui-même une dette qu'il doit acquitter ! » Il fit une pause, et, se frappant avec orgueil sur la poitrine, il

ajouta cette chose énorme, qu'Horace n'oublia jamais :
« J'ai payé ma dette, moi ! puisque j'ai fait fortune ! »

Avec quelle joie, en sortant de ces visites, où il avait entendu de tels propos, dont il sentait instinctivement la bassesse, Horace rentrait dans l'appartement de sa mère, où tout lui était familier, où les domestiques le choyaient, où il retrouvait sa petite chambre proprette, pleine de ses livres à images et de ses jouets de prédilection ! C'est là qu'il aimait à vivre ; assis sur une chaise basse, il regardait le feu avec fixité, pendant que son esprit, déjà triste, ruminaient des rêves enfantins qui empruntaient leurs éléments les meilleurs aux histoires de fées et de génies qu'il avait lues la veille ou que sa mère lui avait racontées. Il était docile, assez curieux d'apprendre, point turbulent et souvent silencieux pendant des heures entières. Sa mère aurait bien voulu le garder auprès d'elle ; mais comment faire ? Elle était veuve, encore jeune, assez jolie, et ne pouvait prendre, pour son fils, un précepteur qui, toujours près d'elle, sous le même toit, aurait fini peut-être par compromettre involontairement une réputation qu'elle voulait garder pure et à l'abri même d'un soupçon injurieux. Elle se résigna donc, non sans de longs combats intérieurs, non sans avoir versé bien des larmes dont son oreiller seul eut le secret, à mettre Horace au collège. Elle consulta quelques amis, prit des renseignements et acquit bien vite cette conviction qu'à Paris, les collèges sont tous aussi bons et aussi mauvais les uns que les autres. Elle se décida pour celui qui semblait offrir le

plus de sécurité, pour celui dont les dortoirs étaient le plus larges et les cours le mieux plantées, et un jour pluvieux du mois d'octobre, Horace fit son entrée dans une de ces maisons universitaires, froides et moroses, où il devait passer neuf années de sa vie. Les neuf plus belles, à ce que l'on prétend, et que l'on regrette toujours : il ne les regretta guères.

Horace fut un écolier comme un autre : ni bon, ni mauvais. Il se soumit sans trop de révoltes extérieures et fut régenté par une discipline étroite qui, ne pouvant ou ne voulant pas se modifier selon le caractère de chacun, adopte imperturbablement une règle uniforme, souvent intolérable pour les exceptions, qui sont d'autant plus nombreuses que le raisonnement et la résignation ne sont généralement point le partage de la première jeunesse. Il plia cependant plutôt qu'il ne fut plié ; il respectait le silence imposé dans le quartier des études ; il écoutait machinalement la voix monotone du professeur qui répétait, pour la centième fois peut-être, le même commentaire sur le célèbre rejet du premier livre des *Géorgiques*,

*Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes,
Ingens!...*

ou qui s'extasiait sur l'exorde *ex abrupto* : *Quousque tandem?* Mais sa pensée, le plus souvent, était bien loin de ce qu'il entendait. Il songeait à sa mère, à la maison, à son bon petit lit dans sa chambre bien chaude, au théâtre où il irait pendant les congès du carnaval, aux vacances

enfin qui lui donneraient deux mois de liberté. Il avait un calendrier sur lequel, chaque soir, il effaçait la journée qui venait de s'écouler; il comptait le temps qui le séparait du mois d'août et se disait : « Encore cent vingt jours, encore soixante jours. » Plus on approchait de l'instant désiré, plus les heures devenaient lentes et se traînaient lourdement; l'allongement des jours d'été semblait y ajouter quelque chose d'interminable.

Chacun parlait de ce qu'il ferait dans les vacances. Quelques écoliers, appartenant à des familles coloniales, baissaient la tête et ne disaient rien, car l'éloignement de leurs parents les forçait à passer leurs vacances au collège. Aussi, lorsque le jour tant attendu arrivait enfin, quelle joie ! quelle insouciance pour les camarades qu'on ne devait revoir qu'à la rentrée ! Comme promptement on avait fermé son pupitre, fait signer son *exeat* et couru chez l'économe pour y prendre les vêtements et le linge nécessaires pendant les vacances. On marchait allègrement dans les rues, fumant parfois une cigarette pour se donner l'air d'un homme, et l'on arrivait enfin à la maison, heureux d'une indépendance de deux mois, dont, bien souvent, on ne savait plus que faire au bout de deux jours.

Horace avait toutes ces impatiences fiévreuses. Dans les derniers temps qui précédaient immédiatement les vacances, il était agité d'un trouble singulier et physique; il ne jouait plus, mangeait sans appétit, et dormait mal. La nuit, quand il se réveillait et qu'il voyait le long dortoir éclairé par des quinquets fumeux, qu'il comptait les lits

étroits régulièrement rangés les uns à côté des autres, qu'il entendait glisser le pas léger du veilleur, il avait des emportements de joie, des effervescences intérieures qui le soulevaient tout entier, car il se disait : « Dans une semaine, je ne serai plus ici et nous partirons pour Chailleuse. »

Qu'était-ce que Chailleuse? Une propriété que madame Darglail possédait en province, et où elle menait son fils dès que les vacances étaient commencées. Les domestiques partaient en avant, afin de tout préparer pour le séjour de leur maîtresse, qui les suivait de près avec Horace. Dans ce temps-là, qui était d'hier et que les changements survenus en toutes choses ont déjà rendu si lointain, la France n'avait point encore de voies ferrées : on voyageait en diligence au bruit du fouet, à la poussière des routes, aux hennissements des chevaux. Certes on allait moins vite et avec moins de sécurité, mais à chaque pas l'imprévu abrégait le chemin, et l'on conservait une personnalité, une liberté d'action effacées aujourd'hui par l'uniformité et la rapidité des wagons, qui ressemblent à de vastes voitures cellulaires. Madame Darglail prenait le coupé pour elle et son fils. Horace ne se tenait pas de joie ; certes il connaissait tous les accidents du chemin : le pont qu'il fallait traverser au pas ; la vieille église que l'on contournait avec tant de peine dans une rue tortueuse où l'on accrochait souvent, mais il les revoyait toujours avec plaisir, relisait les enseignes qu'il avait déjà lues l'année précédente, reconnaissait les postillons et se sentait très-fier quand il pouvait les appeler par leur nom.

Il prenait parti pour sa diligence, selon qu'il était dans la *Royale* ou dans la *Caillarde*. Parfois il voyait apparaître un troisième véhicule qui faisait force embarras pour arriver le premier, qui appartenait à une Compagnie nouvelle et qu'on appelait invariablement la *Concurrence*! Aux relais, il regardait avec admiration l'activité du conducteur et des garçons d'écurie, qui s'empressaient de changer les chevaux afin qu'on ne perdît point l'avance gagnée ou que l'on pût rattraper celle que l'on avait perdue. Il avait peur d'être précédé par la diligence rivale, il eût voulu mettre lui-même la main à la besogne, boucler les traits et accrocher les paloniers; il ne respirait que lorsque le postillon, enfin monté sur son siège et tenant le cordeau d'une main ferme, enlevait son attelage d'un vigoureux coup de fouet : Allons, hue! l'Enragé! et l'on partait au grand trot, pendant que la lourde machine, roulant sur les pavés pointus, ébranlait les vitres qui tremblaient dans leurs châssis de bois. Il montait les côtes à pied, tâchait de s'approcher du conducteur, afin de causer avec lui, et se sentait fort heureux quand sa mère lui permettait de grimper sur l'impériale, où parfois il fit semblant de dormir pour mieux écouter un commis voyageur qui *parlait femmes* avec le postillon.

La diligence s'arrêtait à quelques lieues de la propriété de madame Darglail. On prenait une carriole à la poste, et l'on s'en allait tout doucement le long de la route, laissant souffler le cheval toutes les fois que le terrain semblait se bossuer quelque peu. On suivait longtemps la

grande route, et après avoir traversé la petite ville de Vergel, dont les vieilles murailles dévorées par les lierre^s côtoient si gracieusement le lit encaissé de la rivière des Agerolles, on tournait brusquement à gauche et l'on entraît dans le chemin de traverse. Là on était en pays tout à fait ami : ce champ, on en connaissait le propriétaire ; ce paysan, il travaillait à la ferme. La voiture roulait en geignant dans les ornières profondes et pleines de cahots ; des enfants peu débarbonillés, tenant à deux mains le fond de leur culotte et écarquillant les yeux, regardaient *la dame*, qui leur souriait en passant. Horace ne parlait pas, son cœur battait ; on approchait, encore un quart d'heure de fondrières, et l'on y sera... Il n'y tenait plus, il sautait hors de la voiture, escaladait une haie, enjambait un échelier, prenait sa course à travers des prairies où quelques bœufs mélancoliques redressaient la tête pour le voir passer, et il arrivait dans la cour de la ferme ; les oies se sauvaient, le chien aboyait, quelque valet de charrue qui sifflait en détélant ses chevaux soulevait son bonnet de laine pour le saluer ; il franchissait d'un saut les cinq marches usées du vieux perron, et pénétrait dans la vaste cuisine où la fermière rangeait les jattes de lait sur la table.

— Bonjour la maîtresse ! criait-il en entrant.

Et elle, répétant chaque année toujours et invariablement la même phrase, disait :

— Eh ! qu'est-ce que c'est donc ? Par ma fine foi, c'est notre jeune monsieur ! Comme vous voilà grandi et forci,

et savant comme un livre, pour de vrai. Je vous attendais, mais pas si tôt, et voilà que je serre la crème pour vous barratter du beurre comme on n'en mange pas dans votre méchant Paris de misère. Votre mère n'est pas loin pour sûr; quand le chevreau est là, la chèvre est tout proche, vous savez bien; c'est égal, c'est une dame bien plaisante, j'ai agrément de la voir, et mon mari aussi, qui est aux champs.

Madame Darglail arrivait; la fermière allait au-devant d'elle, et bien vite, après avoir répondu à quelques questions bienveillantes, elle entamait l'éternelle litanie des tenanciers en présence des propriétaires. — Ah! c'est que l'année a été bien mauvaise; le blé a versé sous la pluie; il a fait un vent abominable; le solier de la grange est tout chaviré; il y a des pommes, c'est vrai, mais c'est quasi point des pommes, c'est du poumage. Nous avons bien du mal à joindre les deux bouts, mon homme et moi, pour payer notre bail, qui est bien lourd, au dire de tout le monde; et puis voilà les chênes qui grandissent dans les haies; le blé, ça n'aime pas l'ombre, vous savez bien; ça mange de l'herbe comme plus de cent moutons, ces arbres-là; c'est vraiment le cas de les faire abattre, parole d'honneur!

Madame Darglail, accoutumée à ces jérémiades, ne s'en occupait guère; quant à Horace, il ne les écoutait même pas; il était déjà parti; il allait, il courait sur la lisière des bois, pour dire bonjour au garde; dans les champs, pour voir si Bas-Brêt y gardait les moutons; au verger, pour

faire tomber des poires à coups de pierres ; à la mare, pour regarder les petits canetons jaunes barboter d'un air effaré ; partout, enfin, pour se reconnaître, pour se retrouver, pour prendre possession de sa liberté sans limites. Dans cette première course, il s'arrêtait parfois au détour d'un chemin, en voyant venir une fillette plus âgée que lui de deux ans, et qui conduisait gravement une bande de dindons. Il demeurait interdit, rouge, les yeux humides, la voix hésitante :

— Ah ! la Mariotte ! enfin, c'est vous ; je viens d'arriver.

Elle le regardait avec cette supériorité que l'âge et le sexe donnent aux petites filles ; en souriant, elle lui répondait par une question.

— Et vous, vous êtes-vous toujours bien porté, depuis tantôt dix mois que l'on ne vous a vu ?

Puis une pointe de malignité apparaissait.

— C'est donc bien amusant le collège, ajoutait-elle, que vous n'en voulez point démarrer ?

La Mariotte était la fille de la fermière, et Horace ne trouvait pas qu'il y eût au monde une personne plus accomplie. Elle n'était point laide, et avec beaucoup de savon et beaucoup de grammaire, elle aurait pu faire quelque figure. Elle avait seize ans, se doutait qu'elle était jolie, car elle l'avait souvent entendu dire et n'était point fâchée d'être admirée par Horace. Elle savait rire à propos pour montrer ses dents blanches, et quand sa *coiffe* se détachait, elle ne se pressait pas de la remettre, afin qu'on eût le temps de voir ses cheveux blonds et épais,

retenus tant bien que mal par un vieux peigne en corne. Elle ne mettait de bas que le dimanche et aux fêtes carillonnées, et, d'habitude, elle s'en allait allègrement, faisant sonner ses sabots à ses pieds nus ; ses mains grosses, lourdes, fortes, noirâtres, accoutumées aux plus rudes ouvrages de la ferme, avaient de quoi faire reculer l' amoureux le plus intrépide ; une bague d'argent attirait maladroitement les regards sur ces pattes difformes, et semblait les rendre plus désagréables encore. Mais Horace ne s'arrêtait point à de telles misères, et la Mariotte lui paraissait belle du talon au cimier. Il eût été incapable de définir le sentiment qui l'agitait auprès d'elle ; il subissait une émotion, et comme cette émotion lui était douce et charnante, il s'y abandonnait sans la raisonner ; du reste, quoiqu'il fût au collège, où les écoliers parlent sans gêne *omni re scibili*, et surtout *quibusdam aliis*, il était d'une innocence assez remarquable pour un bambin de son âge et élevé de cette manière. Il soupçonnait vaguement entre l'homme et les femmes des différences essentielles, mais quand il cherchait à les comprendre, il tombait dans des rêveries sans fin qui ne savaient que répondre à ses questions. Il était entraîné vers elles ; il aimait à les voir, à s'en approcher, à leur parler ; sa mère l'avait conduit dans deux ou trois soirées dansantes chez des amis, et il en était revenu troublé jusqu'au profond du cœur, triste et ayant envie de pleurer. Il sentait bien que le mystère était là, mais quel mystère, et qui pourrait jamais le lui découvrir ? Si pendant ses vacances il recherchait sans cesse la

Mariotte, c'était pour être auprès d'elle, et pour éprouver le plaisir de se laisser régenter par cette fille agréable, qui lui disait, en le regardant du coin de l'œil :

— Quand vous serez notre maître, à votre tour, monsieur Horace, il ne faudra point être dur au pauvre monde ; la ferme nous est bien lourde, et vous qui serez si riche, vous pourrez bien la diminuer sans vous faire tort.

— Ah ! Mariotte, répondait Horace, si jamais vous deveniez ma fermière, vous feriez le bail vous-même et vous payeriez ce que vous voudriez.

La Mariotte hochait la tête d'un air de doute et répliquait : Faudra voir !

En effet, quoiqu'elle fût née au village, comme disent les opéras comiques, elle ne brillait point positivement par sa naïveté. Comme tous les paysans, comme tous ceux qui s'épuisent pour arracher à la terre une nourriture souvent insuffisante, elle était âpre, avide, positive, et elle savait au juste combien il faut de pièces de six liards pour faire un écu de six francs. Elle aimait les robes de drap parce qu'elles durent longtemps, et les boucles d'oreille en forme d'anneau parce qu'elles sont pleines. Du reste elle était fort instruite pour son âge, car la vie des champs n'est point précisément faite pour laisser à l'innocence le temps de mourir de vieillesse. Les travaux partagés de la fenaison, de la moisson, du battage en grange, les plaisanteries qui sont d'autant meilleures qu'elles sont plus grosses, les couplets grivois qu'on chante sans s'inquiéter de qui les écoute, la vie en com-

mun des garçons et des filles, que ne peuvent retenir ni l'instruction qu'on ne leur a point donnée, ni la morale qu'on ne leur a pas apprise, infligent vite aux mœurs de la campagne des allures faciles et souvent provocantes. La Mariotte n'ignorait donc plus grand'chose ; elle sentait sa supériorité féminine et éclairée sur Horace. Tout en conservant vis-à-vis de lui cette sorte de déférence qui est une habitude corporelle des paysans, il y avait dans la façon dont elle lui parlait, dont elle se conduisait avec lui, une nuance de protection et d'affabilité qui semblait signifier qu'une jolie jeune fille comme elle était bien bonne de se laisser adorer par un enfant. Un mot cynique et sinistre de la fermière était toujours resté dans le souvenir de Mariotte : la vieille paysanne voyant un jour sa fille recevoir assez vertement Horace qui la dérangeait de sa besogne, avait dit en hochant la tête :

— Eh ! la Mariotte, il ne faut point tant rabrouer le jeune monsieur ; plus tard, c'est lui qui sera notre maître !

C'était donc là, à cette campagne, dans ce milieu où chacun s'empressait de le servir, qu'Horace était heureux. Comme un poulain échappé de l'écurie, il courait sans repos du matin jusqu'au soir, par les champs où il suivait la charrue pesante, par les prés où les troupeaux de bœufs ne l'effrayaient guère, par les bois où il grim-pait aux arbres pour dénicher les geais, le long des ruisseaux où il entraît pieds nus pour pêcher les écrevisses. Il vivait en pleine indépendance, comme un jeune Peau-Rouge, en communion perpétuelle avec la nature, sans

souci du soleil, de la pluie ou du vent, ravi d'aller à l'ombre des haies partager la soupe grossière des paysans, battant les chiens, fouaillant les chevaux et faisant des balançoires sur les hêtres. C'est à peine s'il voyait sa mère : au déjeuner et au diner seulement ; la dernière bouchée avalée, il se levait de table et sortait, le matin pour vagabonder à son aise, le soir pour aller dans la vaste salle commune de la ferme, s'asseoir sous le manteau de l'immense cheminée, être près de la Mariotte et écouter quelque batteur en grange beau conteur qui disait, au grand effroi des assistants, l'histoire du *Meneu de loups* ou celle du *Bissêtre* qu'il avait aperçu, pas plus tard qu'hier, en passant près de la *mare aux bleus*. Ces heures-là passaient vite pour Horace, car il était à côté de la Mariotte ; il lui racontait à voix basse les ennuis du collège, le chagrin d'y rentrer après les vacances, le chagrin plus vif de la quitter, combien il pensait à elle, surtout pendant les études du soir, et la joie qu'il aurait à ne jamais quitter Chailleuse, et à y vivre fermier sur sa propre terre, gardeur de moutons, s'il le fallait, pourvu qu'il fût avec elle chaque jour de l'année. Parfois la fermière entendait ces propos. Eh bien, c'est ça, disait-elle, je vais aller demander votre main à madame pour la Mariotte, et vous deviendrez notre gendre, ce qui nous fera honneur dans le pays, pas vrai, monsieur Horace ? Les paysans riaient, Mariotte aussi, et Horace se sentait rougir.

L'année où il venait d'avoir quinze ans, Horace en arrivant à Chailleuse, le cœur battant, se trouva plus troublé

qu'autrefois en présence de Mariotte; elle-même, elle n'était plus une petite fille, ses dix-sept ans prochains l'avaient sortie de l'enfance, et la femme, indécise encore et comme latente, se faisait déjà deviner en elle. Le soir, quand Horace entrait à la ferme, elle feignait de s'occuper des soins du ménage, ~~peux~~ n'avoir pas à s'asseoir auprès de lui, et puis elle allait, avec une indifférence apparente, se placer près d'un garçon qu'Horace n'avait pas vu les années précédentes, et qu'on surnommait le grand gars; à cause de sa taille et de sa force, peu communes. C'était un homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, aux cheveux courts sur le front, longs sur les oreilles; au visage accentué, aux yeux fins, à la bouche épaisse. Au moindre mouvement de ses bras nus on voyait le jeu de ses muscles saillants et vigoureux; nulle graisse inutile n'empâtait sa beauté primitive et rustique. A dix lieues à la ronde, on n'aurait pu trouver un pareil compagnon pour enjouguer les bœufs, pour botteler la paille, battre en grange, réduire un cheval rétif. Lorsqu'il chantait, sa voix faisait trembler les vitres. Il était prévenant avec les jeunes filles, et leur donnait volontiers de larges tapes dans le dos; de plus, on disait qu'aux *assemblées* il tenait tête à n'importe qui, et buvait vingt *pichés* de cidre sans en être troublé. Le grand gars paraissait plaire beaucoup à la Mariotte; mais il ne plaisait guère à Horace, qui se sentait gêné en présence de ce paysan vigoureux; il ne pouvait se défendre d'être impressionné par sa force et son adresse, et il lui en voulait de l'importance qu'il avait prise à la ferme.

Un jour, un taureau était sorti inopinément de son étable, où il avait brisé ses liens ; il avait d'abord fait quelques pas tranquillement dans la cour, puis, subitement pris de fureur, s'était jeté contre un banneau qu'il avait mis en pièces ; les animaux se sauvaient, les femmes fuyaient en criant. Le grand gars arriva, marcha droit au taureau, qui s'était arrêté et l'attendait ; il lui parla comme pour le calmer, et tout à coup, le saisissant par les cornes, il le renversa sur le flanc.

— C'est ça un homme ! dirent les femmes, au milieu desquelles Horace s'était réfugié.

— Eh bien, monsieur Horace, ce ne sont pas vos Parisiens qui arrêteraient comme ça un taureau de quatre ans, dit le grand gars avec orgueil.

— Je n'en sais rien, répondit Horace, mais, à coup sûr, ils feraient moins d'embarras. Et il lui tourna le dos.

Le soir, on ne parla que de cela dans la salle ; le grand gars se rengorgeait et étalait avec complaisance ses bras sur la table. Horace, impatienté et inspiré par le souvenir récent de quelque version latine, raconta l'histoire du Crotoniate qui tuait un bœuf d'un coup de poing, le portait sur son dos pendant l'espace d'un stade, et le mangeait à son souper.

— Faites-en autant, dit Horace, et je paye l'assaisonnement du rôti.

Le grand gars ne sut que répondre ; les rieurs ne furent pas de son côté, et ce fut un triomphe pour Horace.

Sans bien savoir au juste pourquoi, il s'inquiétait de la

présence du grand gars à la ferme et, comme il n'était encore qu'un enfant, il s'en irritait ; il eût voulu faire déjà le maître et chasser cet homme qui l'importunait par ses airs conquérants et par sa face à la fois narquoise et obtuse. Il interrogea la fermière :

— Depuis combien de temps le grand gars est-il ici ?

— Depuis les Rogations ; voilà tantôt plus de quatre mois.

— Et d'où vient-il ?

— De là-bas, de l'autre côté de la rivière des Ageroles ; il a du bien, savez-vous, et quand il est tombé au sort, il n'a pas été gêné pour s'acheter un remplaçant ; c'est ça un fameux ouvrier.

— Mais, reprit Horace avec l'insistance de ceux qui cherchent à savoir un dernier mot qu'on ne veut pas leur dire, s'il est riche, pourquoi se met-il en condition ?

— Ah ! répondit la fermière en souriant d'une façon ambiguë, ce n'est point nuisant pour un homme de voir du pays ; c'est comme cela qu'il apprend la culture et devient un bon fermier.

Ces réponses ne satisfaisaient point Horace ; il parlait avec animation du grand gars aux autres garçons de la ferme qui, feignant de ne le point comprendre, lui répondaient lourdement.

— Eh ! monsieur Horace, il ne faut pas en vouloir au grand gars de ce qu'il a dit sur les Parisiens, ce n'était point pour vous déplaire : il sait trop bien que vous serez notre maître dans un jour à venir, et qu'il vous doit du respect.

Horace s'en allait, levant les épaules et accusant tout bas la stupidité des paysans; s'il eût eu l'oreille bien fine, peut-être les aurait-il entendus dire :

— Tout de même, le jeune monsieur en tient pour la Mariotte, et c'est pour cela qu'il ne peut pas voir le grand gars.

Ces jours-là, Horace boudait tout le monde et se boudait lui-même ; il sellait lui-même son petit poney, et ne ramenait le pauvre animal que trempé de sueur et fourbu à moitié. Le soir, si à la veillée il trouvait moyen de retenir Mariotte auprès de lui, s'il trouvait quelque bonne plaisanterie à décocher au grand gars, il redevenait gai, se couchait sans tristesse, et le lendemain se réveillait en chantant.

Parmi les jours de la semaine, Horace aimait surtout le dimanche; on s'habillait de bon matin et l'on partait ensemble, afin d'aller entendre la messe à la bourgade voisine. Fièremment, dans son uniforme de collégien, il marchait à côté de Mariotte, s'asseyait près d'elle à l'église, lui donnait son morceau de pain bénit, et parfois osait même se pencher à son oreille pour lui dire : « Ah ! Mariotte, comme vous êtes jolie avec votre coiffe blanche ! toutes les filles du pays sont là, et il n'en est pas une qui ait des yeux aussi bleus que les vôtres ! » Mariotte souriait d'aise, mais elle répondait d'un air bêt : « A l'église, monsieur Horace, il faut prier le bon Dieu ! »

Un dimanche cependant on était revenu à la ferme, et, après le repas de midi, chacun étant libre avait été de son

côté. La cour, si animée d'ordinaire, semblait déserte ; on n'y voyait passer que le garçon de garde qui se démenait solitairement, allant de l'écurie à l'étable, de l'étable au tect à porcs, du tect à porcs au poulailier et faisait seul la besogne de tous. C'était une de ces journées splendides comme la France en a souvent au milieu de septembre, chaude et pleine de soleil. Horace, en veste de toile, coiffé de son petit chapeau de paille, avait enfourché son poney et s'en était allé par les chemins ombreux. Il marcha longtemps au hasard, laissant à son cheval le soin de le conduire ; il était fort occupé à polir avec son couteau une baguette de coudrier qu'il venait de couper, lorsque son poney fit un écart. Horace leva la tête en même temps qu'il rassemblait son cheval, et, à vingt pas devant lui, il aperçut la Mariotte et le grand gars. Ils marchaient côte à côte, se tenant par leurs petits doigts enlacés ; il se penchait vers elle et elle paraissait l'écouter en baissant le front. Horace ne voyait que le profil souriant du grand gars et la nuque courbée de la Mariotte, dont quelques cheveux blonds brillaient au soleil comme des fils d'or. D'un double coup de talon vigoureux, il enleva son cheval, et passant comme une flèche auprès des promeneurs surpris qui se rejetèrent de côté pour éviter le choc, il leur cria :

— Eh ! gare là ! les amoureux !

Le lendemain, Mariotte l'aborda résolument dans la cour, et lui dit :

— Mais, monsieur Horace, vous avez donc voulu nous renverser hier, avec votre cheval, dans le chemin creux

des Roches ? Puis, sans attendre de réponse, elle entra dans des explications fort longues et assez confuses. Elle allait au bourg d'Aillot voir sa marraine, qui y demeure, comme chacun sait ; elle avait, d'aventure, rencontré le grand gars, lequel cheminait de ce côté-là, sans penser à mal, pour prendre l'air, parce qu'il avait la tête lourde, ayant bu un coup de trop le matin, après la messe, à cause d'un parent à lui qu'il n'attendait pas et qu'il avait aperçu au sortir de l'église ; ils n'avaient pas fait plus de cent pas ensemble. Elle continua sur ce ton pendant quelques minutes, s'embarrassant dans son propre discours, s'accusant par sa justification même, et rougissant malgré elle, car elle se doutait bien qu'Horace ne la croyait guère.

Il l'écoutait avec beaucoup de calme, un calme extérieur, du reste, et qu'il ne gardait point sans efforts ; son cœur battait à lui faire mal. Il tint bon sous la douleur, par fierté sans doute, et aussi par crainte d'éclater en reproches inutiles s'il ne restait pas absolument maître de lui. Il se contenta de sourire et répondit froidement : — Vous êtes libre de choisir vos compagnons de promenade comme bon vous semble. Puis il s'éloigna. Il était temps, les larmes le gagnaient. Il ne reparut pas de la journée ; le soir, quand il revint, il avait la figure fatiguée, sa mère s'en inquiéta. « Ce n'est rien, dit-il ; j'ai dormi au soleil, cela m'a donné la migraine. » Il se coucha après le dîner et n'alla pas à la ferme.

Qu'eût-il répondu, si on l'eût interrogé ? Rien, car il ne savait rien sur lui-même. Il était troublé assez profondé-

ment pour se sentir dans un état anormal, mais il ne devenait point la cause réelle de son malaise. Quand il parlait, il employait volontiers le mot amour, mais il en ignorait la vraie signification. Dans ce jeune cœur, parfaitement pur, et auquel la femme inspirait une sorte de terreur mystérieuse, le platonisme seul remuait confusément. Nul désir sensuel ne l'agitait et ne pouvait l'agiter, car il n'aurait su en formuler aucun. Son ignorance l'en préservait, et surtout cette croyance générale aux adolescents, que la femme est une idole, et que c'est la profaner que de l'adorer de trop près. Ce qu'il comprenait le mieux, c'est qu'il détestait le grand gars, et qu'il eût tout donné pour le savoir à tous les diables. Et puis, et c'était là son plus vif chagrin, il se sentait ridicule. Encore confusément dessiné, mal attaché, comme le sont les enfants de cet âge ingrat, dans des vêtements de collégien disgracieux et peu dégagés, ignorant mille choses qu'il soupçonnait, auxquelles il voyait partout des allusions dont il ne se pouvait rendre compte, quelle figure faisait-il en face de cette jolie paysanne, déjà fort dégourdie, et de ce paysan bellâtre, orgueilleux de sa force, qui tous deux, il s'en doutait bien, ne lui témoignaient qu'un respect de convention, et devaient rire de lui sottement, dans leurs grosses plaisanteries de village, quand il n'était plus là. Il maudissait son extrême jeunesse, sa petite taille, et il se disait : Ah ! si j'étais grand ! Être grand, c'est-à-dire avoir âge de barbe au menton, c'est là le rêve unique de tous les enfants. C'était le pauvre poney qui payait pour toutes les tristesses

de son jeune maître, et le vaillant petit animal ne se doutait guère qu'il galopait à perdre haleine parce qu'Horace avait le cœur étouffé en pensant à Mariotte.

Un dimanche encore, en sortant de l'église, il entendit un propos qui lui sonna aigrement aux oreilles. Deux paysans causaient, et l'un dit à l'autre :

— Voilà la Mariotte qui devient grandelette et belle fille, tout de même ; son père a des écus dans un sac, bien sûr, et elle ne chômera point d'épouseurs.

— Il n'y a point à craindre qu'elle en chôme, répondit l'autre, et les mauvaises langues disent comme ça, que le grand gars de l'autre côté de la rivière des Ageroles savait bien ce qu'il faisait en se louant pour une année à la ferme de Chailleuse ; qu'il n'est pas riche autant qu'on le croit, et que si on lui donne une bonne dot il prendra bien encore la fille par-dessus le marché. On dit aussi que c'est un malin, et qu'il s'est arrangé de manière à ce qu'on ne puisse pas lui refuser la Mariotte, à moins de faire un scandale, comme dirait M. le curé.

Horace revint très-pensif à la maison ; il avait rêvé tout le long du chemin aux paroles qu'il avait entendues, et dont le sens précis lui échappait. Il voulut savoir à quoi s'en tenir, et dit d'emblée à sa mère :

— Maman, qu'est-ce que c'est donc qu'un scandale ?

Madame Darglail répondit : C'est l'éclat que fait une action honteuse. Puis, surprise par réflexion de la question imprévue de son fils, elle lui demanda : Sur quoi a-t-on prêché aujourd'hui à la messe ?

— On n'a pas prêché, répondit Horace, qui répétait mentalement : l'éclat que fait une action honteuse, et qui ne comprenait pas davantage. Il s'imagina qu'il était de son devoir d'aller trouver la fermière, et de la prévenir que le grand gars méditait une action honteuse contre la Mariotte, mais il ne put s'y résoudre : le point d'honneur du collégien, qui est de ne jamais *rapporter*, fut le plus fort ; et puis, qu'aurait-il pu répondre si on lui eût demandé de quelle action honteuse il voulait parler ?

La Saint-Firmin était prochaine ; c'est le jour de fête, d'*assemblée*, du village de Papergalles, qui n'était éloigné de la ferme que de deux lieues. C'était, chaque année, une vraie joie pour Horace d'aller à la Saint-Firmin ; tous les gens de la ferme s'y rendaient avec lui, et il s'y amusait fort. On sellait les poulinières, les juments de labour ; chaque gars mettait une femme derrière lui, et l'on partait en bande, suivant la grande route, à travers la forêt, et l'on riait à gorge déployée lorsqu'une fille maladroite, tenant mal son cavalier, manquait de se laisser choir et montrait ses mollets. Cette année on partit comme d'habitude. Le grand gars montait un poulain difficile, qu'il maniait avec une grande adresse. Du haut de son poney, Horace tenait la droite et causait avec la Mariotte, solidement placée, à califourchon, derrière le fermier son père, sur la *Blanche*, une jument douce comme un mouton. Arrivé au village, on parcourut le champ de foire, puis, pour se mettre le cœur en train, on vint s'asseoir dans une salle d'auberge pleine de buveurs qui fumaient, parlaient,

chantaient, se disputaient. Horace se plaça à côté de Mariotte, qui était auprès de son père; mais il ne put empêcher le grand gars de s'installer en face d'elle, ni leurs yeux de se rencontrer souvent. On buvait un petit vin blanc pointu, qui, mieux que le vin de Bréquigny, eût fait danser des chèvres. Quoiqu'il n'eût encore qu'une quinzaine d'années, Horace se sentit humilié de se voir dans ce milieu grossier, où l'on débattait des intérêts inférieurs qui lui étaient étrangers. Il fit bonne contenance cependant, car il lui était doux de se pencher vers la Mariotte, en lui disant : Ah ! qu'il ferait bon de se promener avec vous dans le bois des Étangs, du côté de la Butte-aux-Lapins ! Elle répondait machinalement : Oui, monsieur Horace, et elle continuait à regarder le grand gars, qui se carrait de l'autre côté de la table.

Le grand gars se mit à chanter avec une voix de fausset et des points d'orgue inconnus ; on l'admira, on l'applaudit. Horace, qui, plusieurs fois déjà, avait été conduit à l'Opéra, riait en lui-même de cette voix à la fois aiguë et sourde, qui n'avait d'autre mérite que de crier très-fort ; il se piqua d'amour-propre et voulut aussi avoir un succès devant la Mariotte. Il chanta une romance fort à la mode à Paris, vers cette époque. Les sentiments très-quintessenciés qu'elle exprimait furent peu compris par les paysans, qui entendaient pour la première fois les mots de sylphes et de sylphides. Tout le monde avait fait silence, dans le cabaret, pour mieux écouter le « petit Parisien de Chailleuse. » Ce calme, cette attention extraordinaire troublaient Horace ;

il essayait de sourire et grimaçait ; il n'osait lever les yeux et était tout rouge ; plus d'une fois la voix lui fit défaut dans les hautes notes, et quand il eut fini, ce fut un soulagement. Un vieux paysan, qui l'avait écouté d'un air gouailleur, se leva, vint à lui :

— C'est bien gentillet tout de même, ce que vous avez chanté là, monsieur Horace, mais c'est l'estomac qui vous manque ; à la bonne heure, quand le grand gars chante, on dirait le *serpent* de notre église.

Encouragé par cet éloge et par un coup d'œil de Mariotte, le grand gars entonna une nouvelle chanson avec une voix de chantré au lutrin :

Mon amoureuse a dix-huit ans ;
Elle est fraîche comme un printemps,
Elle est blonde comme les gerbes ;
C'est plaisir de voir au soleil,
Son bras qui n'a pas son pareil
Faucher les herbes !

Quand il eut fini, il porta son verre à ses lèvres en disant : A votre santé, la Mariotte ! Puis il but d'un trait, essuya sa bouche d'un revers de main, posa son verre sur la table et regarda d'un air de défi autour de lui, comme pour dire : Qui ose encore chanter, maintenant ?

— Ah ! se dit Horace, si j'avais trois ans de plus, comme je te souffletterais de bon cœur !

On sortit. Sur la place, devant l'église, les marchands forains avaient étalé leurs boutiques et dressé leurs tentes. On s'arrêta devant une loterie. Les femmes admiraient les

tasses symboliques, ornées de pensées ou de caniches, emblèmes de fidélité; mais ce qui excitait surtout leur convoitise, c'étaient les miroirs. Horace prit tous les billets à la condition que le gros lot serait une de ces glaces encadrées de bois doré, qui pouvaient valoir cinq ou six francs. Il distribua les cartons aux gens de la ferme groupés autour de lui.

— C'est moi qui voudrais gagner le miroir! disait Mariotte.

— Si je le gagne, je vous le donnerai, répondit Horace.

On appelait les numéros sortants; chacun gagnait quelque chose, — un coquetier, — un verre. — un pot à l'eau; — on cria enfin : 17, un magnifique miroir richement encadré! Chacun chercha avec anxiété sur ses cartons. Le grand gars leva en l'air l'un des siens, et dit : C'est moi!

— Est-il heureux, ce grand gars! disaient tous les assistants désappointés.

— Eh! les filles, cria le vainqueur, qui veut mon miroir? Je le donne à celle qui m'embrassera, là, devant tout le monde, à la bonne franquette! et avant qu'on eût répondu, il avait saisi la Mariotte par la taille et lui appliquait un vigoureux baiser sur chaque joue.

Elle devint très-rouge, et dit : « Comme c'est bête, ce que vous faites là! » mais elle prit le miroir et le mit sous son bras.

La soirée s'avavançait, il fallait songer à partir. On sella les chevaux. La Mariotte avait précieusement déposé son miroir contre la muraille de la cour, pendant qu'elle allait

retrousser ses jupes et mettre son grand tablier de serge pour monter à cheval ; quand elle revint, la glace était brisée en mille pièces. — Elle se mit à pleurer ; tout le monde s'attroupa.

— Elle aura glissé et se sera cassée, dit quelqu'un.

— Non, répliqua un autre, elle est trouée dans le milieu, comme si on l'y eût donné un coup de pied !

— Allons, cria Horace, en route, il se fait tard !

Le soir, en se couchant, il s'aperçut que son bas était taché de sang ; il ne se demanda pas pourquoi, il le savait. Le lendemain il prit sa glace de toilette, et, la portant à Mariotte, il lui dit :

— Voilà pour remplacer celle d'hier.

— Ah ! grand merci, monsieur Horace, dit la Mariotte ; mais je n'ai pas dormi cette nuit, tant j'ai cherché comment ce miroir s'était effondré comme cela.

Horace la regarda fixement et lui répondit :

— Ne cherchez plus, c'est moi qui l'ai brisé !

La Mariotte, ravie d'avoir un miroir relativement fort beau, ne demanda aucune explication et s'en alla, mirant sa mine futée dans la glace qu'elle portait avec orgueil.

Cependant la saison avançait ; on battait les blés, les labours étaient déjà commencés sur quelques terres basses, et les grandes meules de céréales, espacées dans les champs, disparaissaient peu à peu, apportées à la grange pour s'égrener sous le fléau des batteurs. Malgré tout le mouvement qu'il se donnait, Horace n'était point gai, car l'heure approchait de rentrer bientôt au collège ; il assis-

tait aux travaux de la ferme, et, souvent, prenant aussi un fléau, il marchait à côté des gars et frappait en cadence les orges ou les blés répandus sous ses pas. Après chaque *airée*, on se reposait pendant quelques minutes, et l'on mangeait un morceau. De deux à trois heures, on se mettait à l'ombre et l'on dormait pour reprendre des forces.

Un jour qu'il avait été se promener, seul et à pied, pensant à la Mariotte, et se sentant vaincu près d'elle par une timidité qu'il ne pouvait ni surmonter ni définir, Horace revenait vers la ferme, justement à l'heure du repos. Comme il traversait un champ où des meules s'élevaient encore, il entendit parler derrière l'une d'elles; il reconnut la voix du grand gars et celle de la Mariotte. Instinctivement il s'arrêta et prêta l'oreille. Dès les premières paroles, il fut troublé, car il remarqua que les deux interlocuteurs se tutoyaient.

— Tu es une belle fille, la Mariotte, disait le grand gars, et tu n'as pas ta pareille au monde. Tu sais bien que je t'aime, mais il ne faut point tant nous presser; attends que le blé soit rentré, afin qu'on voie ce qu'aura rendu la récolte, alors je parlerai à ton père.

— Dépêche-toi, mon grand gars, de lui parler, répondait Mariotte d'une voix très-douce, car on commence à jaser sur nous dans le pays, et le dimanche ça me fait honte pour aller à l'église.

— De quoi donc jase-t-on? N'est-ce pas tout simple que je sois ton amoureux? tu es assez jolie pour cela. Le petit

Parisien le sait bien, et il te regarde plus souvent qu'il ne faudrait.

— Eh! laisse-le, c'est un enfant.

— Un enfant, qui sera tantôt un homme! Je ne l'aime point du tout, ce méchant morveux-là, et j'ai souvent envie de l'écaler comme une noix.

Horace n'en écouta pas davantage, et d'un bond il se trouva devant le grand gars et la Mariotte. Elle était assise, ou plutôt accroupie par terre; quelques brins de paille étaient mêlés à ses cheveux; un désordre singulier avait dérangé le fichu de son corsage; la blancheur de sa poitrine, tranchant sur les tons hâlés de son cou, frappa Horace comme un éblouissement. Elle était animée, ses yeux brillaient. Le grand gars, debout près d'elle, appuyé du coude contre les javelles empilées, la regardait avec complaisance. Horace vit tout cela dans un éclair. Que comprit-il? Rien peut-être; mais, à coup sûr, il devina instinctivement. Il cria : Ah! le voilà, le scandale! Et, comme un chien furieux, il se jeta sur le grand gars, le frappant des pieds, des poings, et lui égratignant le visage. — La Mariotte s'était levée en criant : Ah! mon Dieu! quel malheur! Le grand gars avait saisi Horace dans ses bras, et n'usait de sa force que pour paralyser les mouvements désordonnés de son jeune adversaire. Il lui parlait comme à un cheval qu'on veut calmer, et disait : Allons! ho! ho! ho! Mais qu'est-ce qu'il a donc ce méchant gars-là? il rue comme un poulain.

La Mariotte s'était sauvée. Après avoir reçu encore deux

ou trois coups de pied dans les jambes, le grand gars renversa Horace sur le dos, le maintint immobile pendant quelques secondes, puis, prenant sa course, il s'enfuit à son tour. Horace fit un geste pour se relever et le poursuivre ; mais le sang-froid lui revenant, la honte de s'être colleté avec ce garçon de ferme le saisit, il se retourna violemment du côté de la meule, mit sa tête dans ses mains et éclata en sanglots.

Ce fut la première douleur qu'il dut aux femmes : elle fut amère, et d'autant plus cruelle qu'elle était irraisonnée. Il n'aurait point su dire ce qui s'était passé entre la Mariotte et le grand gars, mais il sentait bien, à sa vive émotion, que c'était quelque chose d'insupportable pour lui. Il resta là longtemps, absorbé dans sa souffrance, la soulageant à force de pleurer, et désirant mourir. Il craignit qu'on ne l'aperçût dans cet état de prostration, il se leva et s'en alla dans le bois ; il n'en revint qu'à l'heure du dîner, rencontra Mariotte, lui dit un mot, et se sauva pour qu'elle ne vit pas ses larmes.

Le soir, dans la grande cour obscure, le grand gars s'approcha de Mariotte, et lui dit .

— Eh bien ! l'as-tu vu, le méchant gars de la propriétaire ?

— Oui, répondit Mariotte, qui paraissait émue.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien. Il m'a regardée et s'est mis à pleurer, en disant seulement : O Mariotte ! ça m'a retourné le cœur.

— Il fallait lui rire au nez, répliqua le grand gars d'un ton bourru.

— Je n'ai pas pu, repartit Mariotte. Il est bien mignon, tout de même, avec ses jolis cheveux bouclés et son pauvre petit air triste ; et puis, il n'est pas capon, sais-tu bien, il s'est jeté sur toi comme s'il était de ta taille !

— Tu sais, la Mariotte, dit le grand gars d'une voix très-sèche, je suis bon enfant, mais je ne suis pas fait pour être viré comme un fuseau entre les mains d'une fillette. Si tu trouves ton M. Horace si gentil que ça, tu auras affaire à moi.

Mariotte ne répondit pas ; il y eut un moment de silence. Le grand gars, qui pensait aux écus du fermier, reprit d'une voix moins dure :

— Pourvu qu'il n'en parle pas à ta mère, ça ferait du grabuge ; les vieilles femmes, ça ne se rappelle jamais que ça fut jeune.

— Ah ! répliqua Mariotte, il n'y a pas de danger qu'il en parle ; il est bien trop fier, tu ne le connais pas.

— Allons ! dit le grand gars, il ne faut pas m'en vouloir, tu sais que je suis un peu vif. Voyons, embrasse-moi, ça me portera bonheur pour ma nuit.

On entendit le murmure d'un baiser ; le grand gars marcha vers l'écurie, et Mariotte rentra à la ferme, où Horace s'était gardé de venir.

Autant il s'empressait auparavant de se rapprocher de la Mariotte, autant, à cette heure, il mettait de soin à l'éviter. Dès qu'il l'apercevait sur sa route, il s'éloignait ; il passait presque toutes ses journées à cheval, au pas, rêveur, aspirant vers des choses inconnues qu'il ne pouvait

définir et laissant souvent son poney s'arrêter et arracher quelques herbes aux talus du chemin. Le soir, il n'allait plus prendre sa place sous la cheminée à large manteau : voir Mariotte et le grand gars l'un près de l'autre, assister au triomphe de son rival, refréner sa colère et faire bon visage à tous, c'était plus qu'il n'osait en demander à ses forces. Le grand gars, malgré sa jactance, n'était point très-rassuré. Un jour il aperçut Horace armé d'un fusil qu'il avait pris chez le garde pour aller tirer des merles ; il hâta le pas, et dès qu'il fut à un détour du chemin, il se sauva à toutes jambes.

La veille du départ était arrivée. Le soir, Horace se rendit à la ferme, et, selon l'usage auquel il ne manquait jamais avant de rentrer à Paris, il fit un petit cadeau à chacun : aux filles il donna un mouchoir, un bonnet ; aux garçons, une pipe, un couteau. Horace, baissant les paupières et n'osant point affronter les yeux de la Mariotte, lui remit une belle coiffe ornée d'une petite dentelle ; à chacun il dit un mot aimable ; quand il arriva au grand gars, il le regarda fixement au visage, et, par une malice d'enfant, il brisa d'un coup de pouce la pipe qui lui était destinée.

— Ah ! c'est fâcheux, lui dit-il, je vous en donnerai une autre l'année prochaine, si, par hasard, je vous retrouve encore ici.

Le grand gars ricana d'un air niais et ne sut que répondre, car il était mal à l'aise sous le regard d'Horace.

Le lendemain Horace se leva de bonne heure ; il se vêtit

plus chaudement que de coutume, en pensant à la nuit qu'il aurait à passer en diligence ; sa grosse redingote lui donnait un air plus sérieux et comme plus âgé. Il sortit pour aller voir une fois encore, avant de partir, les prairies, les bois qu'il aimait tant ; pour faire ce qu'il appelait lui-même sa tournée d'adieu. Il faisait froid ; dans le ciel sans nuages le soleil venait d'apparaître. Les parfums profonds que les chênes dégagent à l'automne chargeaient de leurs atomes l'aigre brise du nord-est. Au loin, à la surface des fossés pleins d'eau, quelques brumes blanches s'envolaient en rasant la terre, comme la fumée d'un feu rabattu par le vent. Tout s'éveillait : les coqs qui chantaient, les oies qui s'en allaient par troupes vers la mare, les moutons qu'on entendait bêler dans la bergerie, les chevaux qui se laissaient tristement harnacher de gros colliers ornés de laines blanches. Horace regarda tout cela avec mélancolie : — Hélas ! se dit-il, il faut déjà partir ! — Les *filles de la Vierge* voltigeaient dans l'air ou formaient de légers réseaux sur les sillons ; la rosée mouillait les herbes, s'égouttait des arbres, et, emperlant les toiles des araignées rustiques, en faisait des rosaces de diamant.

Il marcha, enfonçant ses mains dans ses poches, car le froid du matin le saisissait. Il pensait que le lendemain, à la même heure, il arriverait à Paris, qu'il n'y aurait point d'arbres, point de soleil dans les rues, que le surlendemain il irait coucher au collège et qu'il lui faudrait attendre dix mois, dix longs mois pleins d'un travail insipide, d'une

discipline rigoureuse, de pensums, de retenues, d'*injustices*, avant de ressaisir cette bonne liberté des champs qui finissait si vite et qui lui était si chère. Il était entré dans une grande prairie bordée par les bois ; absorbé dans ses propres pensées, il contemplait les admirables teintes vermeilles que le mois d'octobre donne aux hêtres, lorsqu'il entendit le grelot des vaches, dans le chemin. Par-dessus la haie, il regarda. Les vaches marchaient lentement, soufflant un tiède brouillard par leurs naseaux humides ; quelques petits veaux, au front blanc et frisé, essayaient de teter leur mère ; des bergeronnettes voletaient autour du troupeau. Derrière, dans sa jupe courte et ses sabots, venait la Mariotte. Elle allait en tricotant, la tête baissée, criant parfois un mot à une vache qui s'arrêtait pour happer de sa longue langue quelque ronce en passant : — Hé ! la Nivernaise, veux-tu marcher, ou je vais y aller !

— Bonjour, Mariotte, dit Horace, que faites-vous donc là ?

Elle s'arrêta avec surprise, leva les yeux, rougit légèrement et répondit :

— Vous le voyez, je me tricote des bas de laine ; dame ! il faut penser au froid, voilà l'hiver qui vient.

Horace s'était promis, il s'était juré de partir sans dire adieu à la Mariotte ; mais en la voyant inopinément, il ne pensa même plus à sa résolution, qu'il croyait inébranlable.

— Où menez-vous donc les vaches ? lui demanda-t-il.

— Mais là, répondit-elle, dans le pré aux Gendarmes, où vous êtes.

Il marcha le long de la haie, causant avec Mariotte qui suivait le chemin ; il poussa le lourd soliveau de l'échelier, le troupeau entra et se répandit au hasard dans l'herbe mouillée. Tous deux allèrent côte à côte, sans parler ; du moment qu'il s'était vu auprès d'elle, son courage avait failli, une insurmontable timidité le serrait à la gorge. Que voulait-il lui dire ? Bien des choses, et rien qu'elle ne pût entendre ; mais il ne savait par où commencer, il la regardait, soupirait et se taisait. Ils se dirigèrent vers le bois ; Mariotte était un peu émue, elle s'arrêta à la lisière.

— Il ne faut point, dit-elle, que je quitte mes vaches, à cause du dégât qu'elles pourraient faire.

— Eh bien, restons ici, répondit Horace, vous ne les perdrez pas de vue.

La Mariotte leva des yeux étonnés vers Horace. « Ah ! se dit-elle, ce n'est qu'un enfant ! C'est égal, si le grand gars nous voit ensemble, je serai battue ce soir, pour sûr. »

Elle tricotait toujours, et parfois jetait un coup d'œil à la dérobee sur Horace qui, de plus en plus troublé, finit par lui dire :

— Combien avez-vous de vaches maintenant à la ferme ?

-- Vingt-six, sans compter la Fagotte qui est malade de s'être empoumée, répondit-elle avec un sourire qui, sur les lèvres d'un homme, aurait mérité des soufflets.

Après un instant de silence, Horace reprit avec effort :

— Cela vous est indifférent, Mariotte, de me voir par-

tir ? Je vais retourner à mon collège, dans un endroit triste qui est une sorte de prison !

— Mais ne faut-il pas que vous deveniez un savant, répondit-elle, puisque vous êtes riche !

— Ah ! je donnerais volontiers ma science et ma fortune pour... Il ne put achever, il aurait voulu dire : pour être aimé de vous.

Elle le comprit, et pour se donner une contenance, elle se mit à gourmander une des vaches qui se frottait contre un pommier. En elle-même elle se disait : Comme ils sont drôles, ces Parisiens !

Il aurait désiré lui parler du grand gars, lui faire des reproches, mais cela lui fut impossible ; il entendait les battements de son propre cœur.

— Je ne voudrais pas m'en aller, Mariotte, sans vous laisser un petit souvenir de moi, lui dit-il ; dites-moi ce qui pourrait vous faire plaisir.

En parlant ainsi, il tâtait dans sa poche deux écus de six livres, qui lui restaient de son argent de vacances, et il pensait : Que va-t-elle vouloir ? Pourvu que je puisse le lui donner ! Il espérait qu'elle lui demanderait une boucle de ses cheveux ou une bague avec des chiffres enlacés et qu'elle porterait toujours.

De son côté, elle réfléchissait, tout en manœuvrant ses longues aiguilles avec rapidité. Depuis longtemps elle avait grande envie d'un objet qu'elle considérait comme une luxueuse utilité ; mais cet objet pouvait valoir bien cher, et puis elle était bien jeune pour le posséder déjà ; du reste,

ce serait pour toute la vie, car c'est une dépense qu'on ne fait qu'une fois dans le cours d'une existence.

— Eh bien, Mariotte, reprit Horace, qui cherchait déjà comment il ferait faire le bijou qu'on allait lui demander et qui espérait obtenir de sa mère la somme nécessaire pour un tel cadeau ; eh bien, Mariotte, ne voulez-vous pas me dire ce que je puis vous donner ?

— Oh ! si, répondit-elle en prenant un air naïf, mais je n'ose pas.

— Et pourquoi donc ?

— Dame ! c'est que ça doit coûter terriblement d'argent, et ça ne se trouve qu'à la ville.

— Dites toujours, ma chère Mariotte, ma mère est bonne et ne me refusera pas, si je suis trop pauvre pour satisfaire votre fantaisie.

Elle hésita encore, souriant, rougissant, regardant Horace avec des yeux presque troublés ; puis, paraissant se décider tout à coup :

— Eh bien, dit-elle, je voudrais un parapluie !

Horace resta atterré. Quoi ! ce gage d'amour, ce souvenir à la fois plein de tendresse, d'espérance et de douleur, cet emblème destiné à rappeler un absent, ça allait être un parapluie ! Il n'en pouvait revenir et se disait : Mais de quoi donc est faite l'âme de ces gens-là ? Mariotte vit sa surprise sans la comprendre.

— C'est si commode, reprit-elle, quand on va à la messe, et qu'il pleut ! au moins on ne gâte pas ses hardes. Je le voudrais rouge, un peu grand, avec un anneau au bout.

— Vous l'achèterez selon votre convenance, dit Horace d'un ton froid ; et, croyant par un seul geste reprendre toute la supériorité qu'il avait si souvent et si volontiers abdiquée, il remit à Mariotte les deux pièces de six francs. Elle les accepta sans se faire prier et les laissa lestement glisser dans la poche de son jupon en disant : Bien merci !

— Adieu ! lui dit-il, pensez à moi, si ceux que vous aimez vous le permettent. — Ce fut la seule allusion, le seul reproche qu'il eut le courage de faire.

— Allons, répondit-elle, à vous revoir, l'an prochain, à la Notre-Dame d'août !

Il s'éloigna ; puis, subitement revenant vers elle, il la saisit par la taille et l'embrassa sur le cou ; puis il se sauva en courant, car les larmes le gagnaient. Elle le suivit du regard et haussa les épaules avec mauvaise humeur : Ce n'est pas sa faute, pensait-elle, il est si enfant ! Elle resta quelques instants indécise ; puis faisant le geste de quelqu'un qui prend son parti délibérément : — Tout de même, dit-elle, j'ai mon parapluie !

Deux jours après, Horace était rentré au collège. Parmi les années qu'il y passa, celle-ci fut peut-être la plus dure. Le souvenir de ses vacances pesait sur lui et augmentait encore le malaise qu'il devait à son âge, âge de transformation douloureuse où la nature agit souvent avec une extrême violence suivie de lassitudes énervantes et pénibles. Lorsqu'il pensait au grand gars, il était triste. Quand il se souvenait de la triviale demande du parapluie, il s'irritait

ou riait avec amertume. Il n'oubliait point la Mariotte, et dans le silence des longues études du soir, sa rêverie s'en allait vers elle. — Elle est à la veillée maintenant, se disait-il ; elle coud la grosse toile des tabliers, assise près de l'âtre, pendant que les garçons taillent les fourches pour la fenaison prochaine ou tressent des paniers en racontant des histoires et en chantant. Alors il se rappelait qu'à la dernière Saint-Firmin, il avait voulu chanter pour diminuer le succès du grand gars, et il se sentait encore humilié par ce souvenir.

C'était surtout le jeudi soir que ses pensées se revêtaient de tristesse. On avait été en promenade pendant la journée : on avait suivi les quais monotones, traversé Passy, côtoyé le bois de Boulogne par les allées de la Muette et l'on était rentré au collège après avoir descendu la longue avenue des Champs-Élysées. Deux à deux, sous la surveillance du *pion*, les mains dans les poches, l'habit boutonné, on avait marché tristement, traînant ses pieds dans la poussière, regardant les équipages qui passaient, les cavaliers qui galopaient, et quelquefois l'escorte de lanciers rouges qui accompagnaient la voiture du roi. On avait envié ce luxe, cette liberté surtout, et l'on s'était trouvé très-malheureux d'être parqué comme des moutons dans une bergerie. Horace subissait impérieusement ces mélancolies profondes. Rentré à l'étude, assis au bout du banc, contre la muraille, presque dans l'ombre, feignant de lire dans un *précis d'histoire* ouvert devant lui, il pensait aux belles promeneuses, enveloppées de fourrures, couchées

sur les coussins de leur calèche qui les emportait au grand trot ; toutes elles lui semblaient belles et enviables, et il cherchait à se figurer ce que pouvait être cette créature mystérieuse qu'on appelle la femme. Il comprenait parfaitement qu'entre la Mariotte et les élégantes des Champs-Élysées, il y avait une différence considérable ; il s'en voulait alors de s'être laissé troubler par une femme qui n'était point faite pour lui ; puis de rêverie en rêverie, tombant jusque dans l'absurde, il se disait : Ne serai-je donc jamais aimé ? Il se sentait triste à mourir et pensait : A quoi bon vivre ? On ne se doute guère de ce qui se passe dans la tête des enfants qui sont debout sur le seuil de l'adolescence. J'ai lu une lettre où un marmot de seize ans écrivait : Hélas ! me faudra-t-il mourir sans avoir connu l'amour ? Phrase ridicule, mais touchante, si l'on réfléchit que celui qui la traça souffrait sérieusement.

Quand arriva le temps des vacances, il tourmenta si fort Madame Darglail qu'elle le conduisit à Dieppe, sous prétexte de prendre des bains de mer. Toute l'histoire de Mariotte et du grand gars lui revenait sans cesse à la mémoire : souvenir mêlé de colère et de dégoût. Ce qu'il se rappelait de Mariotte, ses mains affreuses, ses cheveux mal peignés, ses pieds nus dans des sabots crasseux, lui apparaissaient aujourd'hui désagréablement et sous une forme pénible ; il s'arrangea donc de façon à ne point aller à Chailleuse, où Mariotte se disait peut-être, en se reluquant au miroir : Voilà le moment où notre jeune monsieur va bientôt venir. Lorsqu'il retourna à Chailleuse, il

avait vingt ans, et depuis deux années déjà était hors du collège. Le grand mystère qui l'avait tant troublé n'en était plus un pour lui. Les élèves de seconde et de rhétorique font souvent plus que de conjuguer le verbe *amo*, et parfois les ruisseaux purs et limpides sont entraînés par leur pente à traverser des mares stagnantes et fangeuses. Lorsqu'il revint à la ferme, il n'y passa que peu de jours, pour y régler une question d'intérêt. La Mariotte n'y habitait plus. Le grand gars, toujours très-empressé de montrer ses forces, avait parié de franchir la rivière des Ageroles, à la nage, avec un demi-sac de blé lié sur les reins; il s'était noyé en voulant accomplir cette sotte prouesse. Malgré ce qu'on savait, Mariotte ne manqua point de gens qui demandèrent sa main, car son père était riche. Elle avait épousé un fermier des environs; Horace n'exprima même pas le désir de la voir : il se contenta de dire à la fermière :

— A-t-elle emporté son parapluie?

— Pour certain ! répondit la bonne femme, qui n'entendait point malice à la question ; c'était compté dans le trousseau.

— Allons ! se dit Horace en souriant, j'ai fourni ma quote-part à la dot !

Lorsqu'il eut en poche son diplôme de bachelier, Horace s'imagina qu'il était subitement devenu un homme, et que la vie allait lui révéler tous ses mystères. Il fut fort surpris de s'apercevoir qu'il vivait en pleins arcanes depuis sa sortie du collège, et que l'existence était, en somme, une occupation assez monotone. Quand il eut été quelquefois au théâtre, qu'il eut, pendant l'hiver, trainé son ennui au foyer du bal de l'Opéra ; quand il eut chassé en automne, qu'il eut formé et brisé plusieurs liaisons insignifiantes et faciles, où le plaisir avait seul quelque part, il se demanda si tout cela valait bien les douloureuses aspirations qui l'avaient tant tourmenté pendant son adolescence. Pour beaucoup de ses camarades qu'il rencontrait encore, la vie s'annonçait durement : c'étaient les écoles spéciales qui les avaient saisis au sortir de leur classe ; c'était le surnumérariat dans les ministères ; c'était l'École de médecine, l'École de droit ; c'était le noviciat du commerce ou de la Banque ; chacun avait pris sa voie sous son impulsion propre ou sous celle de la famille ; pour tous il fallait travailler, afin de gagner au moins le pain quotidien et de faire une trouée dans la foule. Beaucoup regret-

taient déjà le temps passé, temps d'insouciance où il n'y avait point à subvenir personnellement à des besoins ou à des fantaisies. Horace, qui était dans une position aisée, ne regrettait rien et se contentait de désirer. Quoi ? L'inconnu, car, jusqu'à présent, ce qu'il avait rencontré ne l'avait point satisfait.

« Le plus tentant pour l'homme, c'est l'inutile et l'impossible, » a dit Michelet. Nous nous faisons, dans nos rêveries premières, une haute idée de l'existence ; nous lui demandons plus qu'elle ne contient, et nous ne lui pardonnons pas de ne nous offrir que ce qu'elle renferme. Nous cherchons et nous ne trouvons pas. Nous interrogeons l'oracle, il reste muet, car il n'aurait rien à nous apprendre que nous ne sachions ; nous mangeons le fruit de l'arbre de la science et nous demeurons surpris et indignés de ne point nous sentir plus savants et « devenus semblables aux dieux. » Quand enfin l'expérience a fait la lumière en nous, nous arrivons souvent à cette amère conclusion que changer d'amis, de position, de patrie, de maîtresse, ce n'est le plus souvent que changer d'ennui. L'homme aspire vers l'infini, l'éternel, l'immaculé, et comme, de sa nature, il est fini, mortel, vicieux, il passe sa vie dans des contradictions douloureuses, qui de chute en chute, de déboire en déboire, le conduisent jusqu'à la mort, dont il a horreur parce qu'il ne la comprend pas.

Tourgueneff a dit : « La vie est une affaire brutale. » Horace ne s'en aperçut pas encore, et ne la trouva que plate et fastidieuse ; il eût voulu être amoureux, et n'y

réussissait guère ; il ne savait pas que l'amour est une force indépendante de l'homme, qu'elle lui est donnée momentanément en vertu de raisons et de circonstances dont souvent il n'a pas conscience et dont il est rarement responsable. La facilité avec laquelle il rompait ses relations suffisait à lui prouver qu'elles n'étaient point sérieuses. L'amour n'est-il donc que le plaisir ? se disait-il ; il ne pouvait le croire, et se révoltait à cette pensée. Il avait vingt-deux ans alors ; il espérait, il regardait vers l'avenir, le voyait gros de promesses et s'imaginait que, tôt ou tard, il rencontrerait ce vase d'élection où il boirait la liqueur exquise, la liqueur rêvée dont il devait s'enivrer pour toujours. L'état d'Horace ne satisfaisait point madame Darglail ; elle ne pouvait voir, sans une certaine et vague inquiétude, cet esprit troublé qui cherchait des ailes pour prendre le vol d'Icare. Elle crut qu'en l'enlevant pour quelques mois à « la vie de Paris, » elle rendrait le calme à son fils, et elle l'engagea vivement à aller voir M. Verceil qui, ayant quitté l'Amérique, habitait actuellement l'Écosse.

— C'est mon frère, et par conséquent ton oncle, disait madame Darglail ; quand il a traversé la France, il s'était pris d'amitié pour toi ; dans toutes ses lettres il s'informe de ta santé, de tes projets : c'est un homme pratique et de bon conseil, tu devrais aller passer quelques semaines auprès de lui.

Un voyage est toujours attrayant pour un jeune homme. Horace ne mit point d'objection au désir de sa mère ; il

fit ses paquets et partit pour l'Écosse. M. Verceil était un homme singulièrement actif; quoique sa fortune fût déjà considérable, il voulait l'augmenter encore. Dans la force de l'âge, il n'avait pas cru que pour lui le moment du repos fût venu, et, à son retour des États-Unis, il avait sollicité une concession en Algérie, sur les bords de la Chiffa, afin d'y construire des moulins anglais. Il avait été renvoyé du ministère de la guerre au ministère des finances; on lui avait enjoint de communiquer ses plans au génie, qui les examinerait; on attendait le rapport des officiers d'état-major relativement aux servitudes militaires. Après cinq mois de démarches, de marches et de contre-marches, cet homme, accoutumé aux allures du *self government* américain, renonça à s'établir dans un pays hérissé de si tracassières difficultés; il dit adieu à sa sœur et se rendit en Écosse, où, quinze jours après son arrivée, il était installé sur les bords de la Clyde, entre Glasgow et Dumbarton. Lorsqu'il avait séjourné à Paris, Horace, encore collégien, l'avait vu rarement. M. Verceil, voulant être plus libre pour suivre ses affaires, avait refusé l'hospitalité que sa sœur lui offrait et s'était logé à l'auberge. C'est, du moins, ce que l'on avait dit à Horace. Son oncle ayant ramené avec lui de New-York une petite fille qui lui ressemblait beaucoup, ne s'était point soucié de trop la montrer, afin de n'avoir pas à répondre aux questions qu'aurait provoquées sa présence chez madame Darglail.

Horace arriva, par un bateau à vapeur, un matin, à

Dumbarton. Là il prit un *cab* qui le conduisit jusqu'à Sainte-Marthe : c'est ainsi que M. Verceil avait nommé sa propriété en souvenir d'une femme qu'il avait aimée jadis et perdue. Deux vastes bâtiments où tournaient les moulins s'allongeaient au bord de la rivière ; plus loin, au milieu d'un jardin, s'élevait un cottage tout vêtu de verdure, gai aux yeux, d'aspect hospitalier, et près duquel un gros chien de Terre-Neuve se chauffait au soleil. Quelques pigeons s'épluchaient sur le toit qu'entourait le vol des hirondelles. Non loin, de basses et propres maisons de paysans indiquaient qu'un village ne tarderait pas à se former aux environs de la minoterie. On chargeait des sacs pleins sur des chariots blanchis par la farine et attelés de chevaux vigoureux dont les harnais noirs plaqués de cuivre brillaient d'une propreté qu'Horace n'avait jamais remarquée en France : les cours n'étaient point encombrées de fumier, et il sentait à chaque pas qu'il était dans un milieu actif, confortable et sain. Il demanda M. Verceil à un homme qui conduisait des chevaux vers l'abreuvoir ; l'homme, d'un signe de tête, lui indiqua le cottage et passa.

On introduisit Horace dans le *parlour* ; une jeune fille y travaillait qui, saluant Horace, lui offrit un siège et lui dit : « M. Verceil va venir. » Horace s'assit et regarda la jeune fille qui, placée contre la fenêtre, un peu rejetée en arrière, brodait sans lever les yeux. Elle paraissait avoir seize ans. Ses petites mains conduisaient agilement l'aiguille. Sa peau très-blanche avait de jolies nuances rosées

sur les joues ; de très-longs cils recourbés bordaient ses yeux bleus et tranchaient par leur couleur noire avec une magnifique chevelure blonde cendrée très-pâle à reflets nacrés. La robe simple, ornée de col et de manchettes de toile unie, laissait apercevoir le bout d'un tout petit pied qui s'appuyait sur un tabouret. M. Verceil entra : « Qui est-ce qui me demande ? » Horace se leva ; son oncle le regarda pendant quelques secondes avec indécision, puis ouvrant les bras : « *Ah ! my dear boy !* qui pouvait t'attendre ? Te voilà un homme maintenant ! » Puis se tournant vivement vers la jeune fille : « Hélène, lui dit-il, viens embrasser ton cousin Horace. » Il ajouta en rougissant un peu : « C'est ma fille, et si tu joues encore aux barres ou à la balle, elle est très-capable de faire ta partie. »

Après une conversation rapide et presque uniquement composée de questions, M. Verceil, resté seul avec son neveu, pendant qu'Hélène avait été faire préparer l'appartement destiné au nouveau venu, dit tout à coup : « Tu ne savais point que j'avais une fille ? Ta mère ne te l'avait pas appris ? »

Sur la réponse négative d'Horace, M. Verceil reprit : « Je la reconnais bien là ! il eût fallu entrer dans des explications devant lesquelles elle a reculé. Oui, ajouta-t-il en baissant un peu la voix, c'est ma fille ! Sa mère fut une brave créature devant Dieu, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir point épousée et n'avoir point ainsi donné une situation légitime à l'enfant qui, en naissant, devait

causer sa mort. Ce n'était point une duchesse, non, c'était une bonne et simple ouvrière... Ah ! tu t'étonnes que j'aie le regret de n'en avoir point fait ma femme, dit-il, en remarquant une expression de surprise sur le visage d'Horace ; eh ! eh ! jeune Français, il paraît que nous sommes encore dans les idées reçues ! Mon garçon, reprit-il d'un air très-sérieux, sache ceci : il y a quelque chose qui est supérieur à tous les préjugés bien portés, c'est l'accomplissement du devoir ! Marthe était jeune, probe, vertueuse ; je l'ai séduite, je n'ai jamais eu un reproche à lui adresser, et en ne l'épousant pas, je me suis conduit comme un coquin. »

Hélène, en rentrant, donna forcément un autre tour à la conversation. M. Verceil adorait sa fille, ce qui était fort naturel, car elle était charmante. Elle se sentait très-effarouchée auprès d'Horace, l'appelait monsieur, l'appelait mon cousin, et ne savait trop qu'elle contenance avoir envers lui. M. Verceil riait de sa gêne, et voulant y mettre fin le plus tôt possible, il lui dit : « Mais, morbleu ! tutoyez-vous donc tous les deux, comme cela doit se faire entre bons parents. » Les premiers instants furent difficiles ; mais dès le soir, ils se nommaient Horace, Hélène, et se disaient *tu* sans paraître trop embarrassés.

Ce fut une vie toute nouvelle qu'Horace mena à Sainte-Marthe, ou plutôt dont il fut témoin. En qualité de Parisien lettré, il avait toujours un tantinet méprisé les occupations de commerce, de fabrication et de banque. La France a

vécu si longtemps sous le régime de la monarchie absolue, restée encore à l'heure qu'il est, pour beaucoup d'esprits médiocres, le prototype du gouvernement parfait, qu'elle est accoutumée à n'accorder de considération qu'à la fainéantise et à la domesticité. Ne rien faire est honorable, et remplir une charge auprès du souverain, c'est avoir une haute position ; préjugés et folies coupables que le temps emportera, mais qu'on subit parfois à son insu, tant les idées fausses dont une nation est imprégnée par la tradition sont lentes à se modifier et à disparaître.

Cependant, il ne fallut pas longtemps à Horace pour comprendre ce qu'une existence comme celle de son oncle avait de respectable. M. Verceil le promenait dans ses moulins, dans ses magasins à blés, dans ses écuries, dans ses remises ; il lui montrait l'infirmerie, l'école, les bains ; c'est lui qui avait tout créé.

— Je vais leur bâtir une chapelle, disait-il à Horace. Ces gens-là sont religieux, et le culte leur manque ; je ferai venir un *clergyman*, et tout ira bien. Ils sont protestants, j'ai été élevé dans la religion catholique, mais cela importe peu : la bonne morale est toujours de la bonne morale ; et quoique je ne sois pas un grand théologien, je me rappelle que saint Grégoire le Grand écrivait au moine Augustin qui venait convertir l'Angleterre : « Là où le Christ seul est adoré, la différence des rites importe peu. »

Hélène surtout était un objet de constante surprise pour Horace. Habitué à voir les jeunes filles du monde parisien,

accoutumé à leurs futilités, à leurs coquetteries hypocrites, à leurs conversations insipides, à la pauvreté des intérêts qui les occupent, à la vanité qu'elles tirent d'une sonate mal jouée, d'une romance piteusement chantée, d'une fleur sottement peinte, à l'espèce d'effroi instinctif que leur inspire toute chose sérieuse, il ne comprenait guère sa cousine qui était à la fois une petite personne fort raisonnable et très-enfant. Quand un ouvrier était blessé dans les travaux, souvent dangereux de la minoterie, c'est elle qu'on appelait d'abord pour lui porter secours; chaque matin elle visitait l'infirmerie, réconfortait les malades et veillait elle-même à ce qu'aucun soin ne leur manquât. Horace fut fort étonné de la voir un jour saigner un charretier, qu'une congestion venait de renverser dans la cour. Chaque soir, de six à huit heures, elle faisait l'école pour les filles des ouvriers de son père. Horace, mû par une curiosité un peu ironique peut-être, pénétra une fois inopinément dans la classe, afin de voir comment la jeune et jolie maîtresse se tirait de sa besogne. Dès qu'elle le vit entrer, elle se leva, lui fit la révérence, et d'un ton doucement sévère, qui n'admettait point de réplique, elle lui dit :

— Mon cher cousin, notre règlement interdit aux hommes l'entrée de nos salles d'études.

Horace se retira sans répondre, assez sot de l'observation qu'il avait méritée. Il était fort dérouté par cette fillette de seize ans qui jouait toute seule au volant pour s'amuser, qui avait peut-être bien quelque poupée cachée

dans un coin, mais qui professait très-suffisamment l'histoire, et savait lestement faire un pansement à éclisses autour d'un bras fracturé. Quelle singulière éducation ! disait-il. M. Verceil souriait de l'étonnement de son neveu.

— Et, lui disait-il, si tu lui demandes de te jouer la symphonie en *la* de Bethowen, tu pourras te convaincre qu'elle comprend la musique. De quoi es-tu donc surpris ? De ce que je n'en ai point fait une mijaurée, s'imaginant que l'unique fonction de la femme dans l'existence est de se décolleter, danser et pla'ire ? Dès qu'elle a pu m'entendre, je lui ai appris que la vie était un combat, et que le plus tôt possible, il fallait s'armer pour la lutte. Je ne lui ai rien caché du rôle de la femme : elle sait qu'elle sera épouse et mère ; jamais je n'ai fermé pour elle les portes de ma bibliothèque ; elle y a lu ce qu'elle a voulu, et je lui ai donné, honnêtement et franchement, toutes les explications qu'elle m'a demandées. Crois-tu qu'elle en soit moins chaste et moins pure ? tu te tromperais étrangement : elle pense et ne rêve point. C'est là le but que je poursuivais, et, grâce à Dieu, je l'ai atteint. Tes petites Parisiennes pourraient en rire, mais elle le leur rendrait bien, car elle a sur elles un avantage peu commun ; elle sait où elle va.

Malgré lui, Horace songeait qu'une telle jeune fille, ainsi forgée dès l'enfance, ferait une femme excellente et une mère de famille incomparable. Il ne s'arrêtait guère à cette pensée cependant, et vite il se disait : Le mariage

est une sottise; c'est le dernier port que l'homme ait à toucher dans l'existence; il faut user de la vie avant d'y renoncer; et il fredonnait le vieux refrain :

Buvons toujours, nous verrons ça plus tard.

Belle morale, fort en usage parmi les Français de nos jours, et qui mène tout droit au naufrage, c'est-à-dire à l'ennui, à l'égoïsme, à la perversité; car la recherche des distractions devient souvent la moins innocente et la plus dure des nécessités. Néanmoins, quand il se promenait à cheval avec sa cousine, — les habitudes anglaises autorisent cette liberté, — il remarquait ses jeunes grâces, sa petite taille bien prise, l'adresse de son maintien, et il écoutait son gentil babil avec plaisir. De quoi lui parlait-elle? elle n'aurait point été femme si elle ne l'eût interrogé sur Paris, sur les bals qu'on disait si beaux, sur les toilettes qu'on disait si élégantes. Horace, qui avait naturellement quelque ironie dans le caractère, ne se gênait point pour faire des peintures un peu ridicules de tout ce qu'il avait vu; il se donnait ainsi et à bon marché, vis à vis de sa cousine, une supériorité qu'il savait faire valoir. Elle l'écoutait avec étonnement et, le plus souvent, finissait par dire :

— Bah! tout cela ne vaut pas notre bonne vie à Sainte-Marthe!

— Dépit de petite fille forcée de demeurer à la campagne, pensait Horace; et il avait tort. Hélène sentait in-

stinctivement qu'elle se déplairait dans un monde qui ne s'agite tant et n'est si bruyant que pour n'avoir pas le temps de réfléchir à son inanité.

M. Verceil, fort occupé pendant le jour de ses travaux qu'il surveillait lui-même, laissait aux deux jeunes gens une grande liberté dont ils usaient pour se quitter le moins possible. Horace était pour sa cousine une société intéressante et agréable ; de son côté, elle lui inspirait une tendre curiosité qui, sans être de l'amour, avait du moins l'émotion d'un intérêt nouveau. A vingt-deux ans, le cœur est bientôt pris, et, à seize ans, il aime à se donner. Horace avait de fort aimables attentions pour sa cousine, et Hélène, mettant un peu plus de soin que de coutume à sa toilette, semblait prouver qu'elle n'était point indifférente à la présence de son cousin. Un soir, en prenant le thé, elle laissa tomber sa tasse qui se brisa. Elle se désola :

— Quel malheur ! c'était ma tasse de prédilection ; seule je m'en servais, et je ne pourrai, sans doute, jamais retrouver sa pareille !

Le lendemain, au déjeuner, elle fut fort surprise de voir sa tasse devant elle : Horace était parti de fort bon matin, à cheval, avait fait la route au galop, et, à force de recherches, trouvé à Glasgow une tasse semblable à celle qui avait été brisée la veille. Après l'avoir rapportée avec mille précautions, il eut la joie d'en faire la surprise à sa cousine.

— Parbleu ! dit M. Verceil, cela mérite récompense, surtout si le cheval n'en est pas tombé fourbu. Allons !

Hélène, embrasse ce cavalier-là. Hélène ne se le fit pas répéter et, en rougissant un peu, elle offrit ses joues aux lèvres d'Horace.

Ce n'était peut-être pas sans une secrète intention que M. Verceil laissait son neveu et Hélène si souvent ensemble; il espérait qu'un goût mutuel les attirerait l'un vers l'autre, et il rêvait d'assurer le sort de sa fille en la donnant plus tard à Horace. Malgré les futilités qui le déparaient encore et que sa jeunesse rendait excusable, Horace n'avait point déplu à son oncle : il était joli garçon, adroit aux exercices du corps, hardi, franc du collier, ainsi que l'on dit ordinairement, avec de grands yeux qui regardaient sans hésitation, des accès d'une gaieté très-vivante et tout autant d'esprit qu'il en fallait. Il eut donc été un fort convenable mari pour une jeune fille, et il n'est point surprenant que M. Verceil y eût pensé ; mais une autre considération dirigeait encore ce dernier, et quoiqu'il se gardât bien d'en parler, elle n'en exerçait pas moins une grande influence sur son esprit. Dans le code civil, il avait lu, livre III, titre I, les articles 756 et 757 concernant la succession des enfants naturels ; or, son désir le plus vif était de léguer sa fortune à sa fille, fille reconnue, il est vrai, mais non point légitime, et il aplaissait toutes les difficultés en mariant Hélène et Horace, car alors les deux parts d'héritage, délimitées par la loi, se réunissaient sur la double tête des époux. L'arrivée inattendue d'Horace, et son séjour à Sainte-Marthe, avait suggéré ce projet à M. Verceil, qui le mûrissait en silence,

étudiait son neveu et tâchait de découvrir en lui les aptitudes actives qu'il aurait souhaitées dans son gendre. De ce côté, il n'avait pas lieu d'être satisfait. Horace aimait à lire, montait fort bien à cheval, n'était point gêné pour lancer un épervier à la rivière, mais il regardait avec plus de curiosité que d'intérêt les grandes machines qui se mouvaient dans la minoterie, et quand son oncle lui expliquait la différence qu'il y a entre le *cotonneux* et le *tangarock*, et pourquoi le blé est broui, charbonné, échauffé ou coulé, il ne l'écoutait guère que par politesse et d'une oreille manifestement distraite. Lorsque M. Verceil cherchait à découvrir vers quel but tendait Horace, il ne pouvait y parvenir; il ne voyait en lui rien de défini : ses pensées flottaient dans le vague, ne s'arrêtaient à rien de précis et ne tâchaient d'atteindre aucun résultat prévu d'avance. A toutes les questions amicales de son oncle, Horace ne répondait que par des phrases indécises : — « Comptes-tu te marier plus tard?—Peut-être, cela dépend; je n'en sais vraiment rien. » L'oncle se dépitait. « Dans la vie, disait-il, il faut savoir ce que l'on veut. — Bath! répondait Horace, le plus sage est de s'en rapporter à la vie elle-même; elle est plus forte que nous et sait nous conduire là où nous devons aller. »

— Raisonnement de paresseux! répliquait l'oncle; ce système est facile à suivre, mais il fait de vous la proie et parfois la victime du premier événement venu!

M. Verceil s'affligeait de voir son neveu si abandonné et comme déjà las, quoiqu'il n'eût point encore lutté. Il

cherchait la cause de cette sorte d'affaissement et la trouvait ; son esprit, en effet, n'avait point grande portée, mais il était juste et ferme, sensible au glaive romain, court, droit et fort. En réfléchissant à la vie d'Horace, il s'expliquait son caractère. Élevé par une femme, au milieu des gâteries du foyer, n'ayant jamais eu sous les yeux d'exemples de résistance, n'ayant eu à employer sa volonté que pour satisfaire des fantaisies souvent puériles, Horace ignorait absolument les difficultés de l'existence ; sa fortune personnelle le mettait à l'abri du besoin, la fortune de sa mère le rendrait presque riche ; dénué d'ambition, actif dans la rêverie, paresseux dans l'action, ne recherchant guère les plaisirs parce qu'ils ne l'amusaient pas, tourmenté d'espérances indéfinies, auxquelles il ne parvenait pas à donner un corps, vivant dans une époque sans grandeur idéale où le développement des intérêts matériels commençait déjà à devenir l'unique préoccupation du plus grand nombre, regrettant de n'être pas né dans ces temps d'ardeur et de surexcitation dont son père lui avait conté l'histoire, comprenant instinctivement que les formes politiques, philosophiques, sociales, religieuses, au milieu desquelles il vivait, étaient essentiellement transitoires et servaient de compromis entre un passé qui s'obstinait à ne point disparaître et un avenir qui se hâtait trop de s'affirmer, plein d'irrésolution comme tous les hommes de ces jours médiocres ; sans foi, parce qu'on ne lui avait pas appris à croire, trop féminisé par l'éducation qu'il avait reçue, il se laissait aller au courant des

événements, regardant parfois curieusement les rives du fleuve qu'il descendait, mais n'éprouvant aucune envie de jeter l'ancre quelque part.

— Mais enfin, lui disait son oncle, si tu étais ruiné, que ferais-tu ?

Horace leva les épaules en souriant, comme si cette supposition était inadmissible, puis il répondit : — Ma foi ! je crois que je me ferais soldat !

M. Verceil secoua la tête d'un air mécontent, puis il reprit avec une certaine vivacité : « O Français, tu es comme les petits oiseaux qu'on élève en cage et qui meurent si on ne leur donne la becquée. Vous êtes tous les mêmes, dans ma chère patrie ; vous prenez le gouvernement pour une table d'hôte, et c'est toujours à lui que vous courez sitôt que vous vous sentez le ventre vide ! Écoute-moi : j'ai été ruiné, moi, ruiné à plat, comme on dit ; je n'ai demandé de place à personne, je n'ai point endossé d'uniforme qui me permit de mourir pour mon pays ou de faire faction à la porte d'un corps de garde ; j'ai conservé ma liberté et j'en ai fait bon usage. A vingt et un an, j'étais maître de mon patrimoine, puisque ta mère et moi nous étions orphelins ; toutes les folies, toutes les sottises que tu peux imaginer, je les ai faites ; j'avais jeté mon bonnet par-dessus les moulins, et ma fortune avec mon bonnet. Cela dura deux ans, au bout desquels je n'eus pas besoin d'un microscope pour voir le fond de ma bourse. Il y a de cela longtemps ! Ta mère était déjà mariée, mon cher Horace, mais il n'était encore que bien vague-

ment question de toi. On réunit le conseil de famille, et l'on me tança vertement : on se cotisa néanmoins ; on me fit une petite pacotille qui pouvait bien valoir une vingtaine de mille francs, et l'on m'embarqua pour l'Amérique avec des souhaits de bon voyage qui voulaient dire : « Va te faire pendre ailleurs. » Je vendis ma cargaison tant bien que mal, et, comme j'avais fort bonne opinion de moi-même, je voulus tenter tout de suite une grosse opération, afin de m'enrichir d'un coup et de recommencer à bien vivre. Ah ! ce ne fut pas long, et je me retrouvai Jean comme devant, ayant donné mon dernier *penny*, ayant vendu mon dernier matelas pour payer mes dettes. Ça été dur ! J'ai dormi plus d'une fois blotti derrière des balles de coton, dans les hangars que l'insouciance américaine laisse ouverts pendant la nuit. Il y a des jours où je n'ai point mangé ! » En disant ces derniers mots, la voix de M. Verceil fut émue comme si elle se mouillait de larmes. Hélène, qui avait quitté son ouvrage, regardait son père avec des yeux humides. Il reprit : « Que faire ? Je n'étais apte à rien, grâce à la parfaite éducation franco-catholique que j'avais reçue ; heureusement qu'en traversant l'Atlantique, j'y avais jeté ma vergogne et tous les préjugés du vieux monde. Je suis entré comme interprète dans un hôtel ; j'ai guidé les voyageurs ; j'ai reçu les pourboires ; j'ai eu mon temps d'esclavage comme un peuple déchû. Tu rougis pour moi, n'est-ce pas, mon neveu ? A ma place, tu aurais fait des élégies à la lune, et tu te serais cassé la tête. Tu n'aurais été qu'un sot, laisse-moi te le dire. Quand j'eus cinquante dollars à

moi, bien gagnés, je le jure, à la sueur et à la rougeur de mon front, j'achetai un éventaire, des objets de papeterie, et je m'en allai par les rues de New-York, criant : Des plumes, de l'encre, du papier. C'était dur encore, je l'avoue, mais au moins j'avais conquis ma liberté. J'obtins la pratique d'un des gros négociants en grains de la ville. Un jour il m'interrogea. En deux mots, je le mis au courant de mon histoire ; elle n'était point faite pour l'étonner ; les Américains en ont bien vu d'autres. Sans s'arrêter au métier que je faisais, il me proposa d'entrer chez lui pour tenir les écritures et faire la correspondance française. J'acceptai ; j'entrai à l'essai : tant vaut l'œuvre, tant vaut l'homme. Je fis des voyages à l'intérieur, j'établis de nouvelles relations commerciales. Au bout de trois ans, mon patron m'associa à ses affaires, et je pus lire avec orgueil sur la devanture de notre magasin : *Faverton and Verceil, corn-factors*. A partir de ce jour, cela alla vite ; je finis par prendre la maison tout seul lorsque Faverton se retira. Ma fortune était faite quand je revins en France ; mais si ma patrie n'avait point changé, je n'en dirai pas autant de moi, j'étais devenu un véritable Yankee, et je sentis, moi qui voulais travailler encore, que je ne pourrais jamais vivre au milieu de ces toiles d'araignées administratives qui paralysent si bien l'initiative individuelle qu'elle n'existe plus dans ce pauvre pays des Gaules. C'est alors que je suis arrivé ici, et, s'il plait à Dieu, j'y gagnerai de quoi faire à ma fillette une dot dont elle enrichera un honnête garçon, intelligent et travailleur... Et si je m'étais fait soldat

après ma ruine, monsieur mon neveu, où en serais-je ?

— Mais mon oncle, répondit Horace en souriant, vous seriez peut-être maréchal de France.

— Il y a en France, répliqua M. Verceil, quatre cent cinquante mille hommes sous les armes, commandés par six maréchaux, quatre-vingts généraux de division, cent soixante maréchaux de camp ; parmi ces deux cent quarante-six chefs, le plus jeune a certainement quarante ans ; fais un calcul de proportion ; multiplie les années de service par le nombre de soldats, et tu verras ce qu'il faut d'hommes et d'années pour faire un maréchal de France ou même un simple général. Bath ! ajouta-t-il, j'aurais été fusillé pour avoir souffleté un sergent ignare, ou je serais crevé du typhus dans un hôpital militaire.

Il restait pensif, la tête penchée, absorbé dans ses réflexions et dans ses souvenirs.

— Et la conclusion, mon oncle ? lui dit Horace.

— La conclusion, *my dear boy*, répliqua-t-il en relevant vivement la tête ; la conclusion, c'est qu'il faut dans la vie toujours savoir où l'on va, sous peine de se casser le cou dans le premier trou ouvert sur la route. J'ai rendu à la circulation générale l'argent que mon père avait amassé pour moi ; je me suis reconstitué une fortune, tout seul, à force de labeur ; je n'ai d'obligation à personne, pas même à Faverton, car je l'ai amplement payé par mon travail, et tout cela parce que j'ai voulu. Sache vouloir, si tu désires être heureux : hors de la volonté, point de salut !

Horace souriait un peu de ce qu'il appelait les sorties

de son oncle, mais il n'en admirait pas moins l'indomptable énergie de cet homme qui travaillait sans relâche, moins certainement pour augmenter son bien-être, que pour obéir aux besoins de sa nature active et vigoureuse. De son côté, tout en s'attristant un peu de la nonchalance morale de son neveu, M. Verceil le jugeait avec une indulgence qui, peut être, n'était point tout à fait désintéressée. Il se disait : Il est encore bien jeune, et ce qui domine maintenant chez lui, c'est le Parisien du boulevard des Italiens, le Parisien désœuvré, ricaneur et futile ; cela passera et l'âge le modifiera. Si, par le mariage, il acceptait un devoir et une responsabilité, je suis certain qu'avec son âme naturellement droite, il n'y faillirait pas ; il verrait alors la vie sous un angle plus sérieux et deviendrait un honnête homme, dans toute l'acception du mot. Qu'il épouse seulement Hélène, et je me charge du reste. — En se parlant ainsi, M. Verceil avait raison, mais il restait à savoir si les événements permettraient à son projet de se réaliser.

Hélène n'imitait point son père et ne cherchait point à découvrir de quelles disparates était formée l'âme de son cousin ; elle le trouvait charmant, estimait qu'il avait fort bonne tournure et prenait grand plaisir aux petits soins dont il l'entourait. Elle n'interrogeait point son propre cœur, ne savait si ce qu'elle éprouvait était de l'amour ou de l'amitié, et du reste ne s'en préoccupait guère. Quand elle pensait au mariage, elle se disait bien, il est vrai, qu'il serait fort agréable de se promener au bras d'un mari

comme Horace ; mais c'était plutôt une observation qu'un désir, et rien en elle, sous ce rapport, ne se formulait avec précision ; c'était une enfant, fort espiègle encore, quand les travaux sérieux ne la retenaient pas, et elle n'aimait rien tant que jouer au *chat perché*, ou au *berger*, avec Horace dans les grandes allées du jardin. On courait à perdre haleine, on sautait par-dessus les plates-bandes, on se cachait dans les massifs et l'on riait sans réserve lorsqu'on s'était déconvert ou attrapé. Bien souvent Horace prit le bras d'Hélène après ces courses violentes où l'on s'était évité à tous les détours ; il sentait battre le cœur de la jeune fille essoufflée, toute rose de fatigue ; il l'aidait à rassembler ses cheveux dénoués ; il marchait plus lentement pendant qu'elle s'appuyait tout entière sur lui, et il éprouvait lui-même une certaine émotion qu'il ne manquait pas d'attribuer à ce qu'il avait connu trop fort. Certes, Horace était entraîné vers sa cousine, mais il traitait d'enfantillage le sentiment qui l'agitait, brusquait ses pensées pour leur donner un autre cours, et repoussait de toutes ses forces la possibilité d'un mariage, quand cette idée tentait de s'imposer à lui. « Ne sommes-nous pas trop jeunes tous les deux, se disait-il, ce serait une folie ! Et puis, ajoutait-il, comme pour se déterminer tout à fait, le beau métier que celui de minotier ! est-ce que cela me conviendrait ? » Cependant, il entendait une voix interne dont il dédaignait les conseils et qui lui disait : Tu fais une sottise ; le bonheur est peut-être ici. Cette voix, il devait encore l'entendre plus tard, parlant alors avec l'autorité

de l'expérience et lui disant : Le bonheur était là, tu n'avais qu'à l'accepter lorsqu'il s'offrait à toi. — Que de fois l'on passe ainsi à côté de sa destinée, la pressentant sans pouvoir la découvrir, n'osant écouter l'instinct qui veut vous éclairer et qu'on prend pour le murmure indécis de sa propre faiblesse ! et l'on continue sa route vers les désillusions, vers les infortunes de l'avenir ; on veut retourner sur ses pas, il n'est plus temps ! le chemin lui-même vous a saisi, pour ainsi dire, il faut le suivre, et l'on s'aperçoit alors qu'on a manqué la véritable étape. Saint Jérôme raconte que trois moines sont partis un jour des bords de l'Euphrate pour atteindre l'endroit où le ciel se rejoint à la terre ; la légende s'en est conservée en Arménie ; depuis l'instant de leur départ, dit-on, ils marchent et marcheront jusqu'à ce qu'ils aient trouvé ce qu'ils cherchent. L'homme est semblable à ces trois moines, et la vie terrestre est si manifestement insuffisante à ses besoins et à ses aspirations, qu'il a été obligé, pour ne pas perdre toute espérance, d'inventer la vie future.

Hélène, dans son instinct irraisonné, était bien plus sage qu'Horace, car s'il lui avait dit : Veux-tu m'épouser ? à l'heure même elle lui eût tendu la main, en lui répondant : Oui. La femme rêve de se fixer à jamais et veut se donner tout entière ; l'homme cherche à n'accepter que ce qu'il pourra quitter sans peine, car il veut demeurer libre toujours, différence essentielle qui divise irrémissiblement les deux sexes et en fait souvent des frères ennemis. Or, c'était là le fond même des désirs d'Horace : rester

libre. Pourquoi? Il eût été fort embarrassé de répondre si on le lui eût demandé. M. Verceil démêlait vaguement cela et comptait bien avoir avec son neveu une conversation à ce sujet, dès qu'il en trouverait l'occasion. En attendant, il voyait la jeunesse, la grâce, l'attrait mutuel de ceux qu'il nommait « ses deux enfants, » et il se disait : Ils s'aimeront ! tout alors deviendra facile.

Bien souvent, en amour, on marche dans l'obscurité, jusqu'au moment où la lumière se fait tout à coup ; il suffit parfois d'un regard ou d'un geste pour être éclairé sur l'état de son propre cœur. Un fait insignifiant par lui-même révéla à Hélène ce qu'elle devait penser du sentiment qui l'animait pour son cousin. Un soir qu'ils étaient réunis tous les trois dans le *drawing-room*, que M. Verceil lisait un numéro du *Westminster Review*, et qu'Hélène travaillait à une tapisserie, Horace voulut prendre une gravure pendue à la muraille, afin de l'examiner de plus près. Il monta sur une chaise, et au moment où, saisissant le cadre à deux mains, il allait l'attirer à lui, le clou céda subitement ; la gravure vivement entraînée en avant par son poids s'abattit sur la tête d'Horace qui, perdant l'équilibre, tomba sur le parquet. M. Verceil courut à lui, mais il était déjà assis par terre, riant de sa mésaventure et essuyant quelques gouttelettes de sang qui coulaient de son front légèrement écorché par le verre brisé. Il regarda Hélène, se leva et se précipita vers elle ; il n'eut que le temps d'ouvrir les bras pour la recevoir évanouie contre sa poitrine. On eut quelque peine à la faire revenir à elle ;

elle eut une sorte de crise nerveuse, pleura beaucoup, et serrant convulsivement la main d'Ilorace qu'elle ne quittait pas des yeux, elle ne cessait de répéter :

— Ah ! comme j'ai eu peur !

— Je te croyais plus brave, lui dit son père ; quand John Ferlow a été mordu dans la cour, par son cheval furieux, c'est toi la première qui es accourue et qui as frappé le cheval sur la tête jusqu'à ce qu'il ait lâché le pauvre diable.

— Ah ! répondit-elle naïvement, ce n'est point la même chose !

M. Verceil regarda fixement Ilorace, qui baissa les paupières, car, lui aussi, il venait de comprendre.

Le lendemain toute trace physique du petit accident de la veille avait disparu ; seulement Hélène, encore un peu oppressée, respirait mal et, tout en riant elle-même de son inquiétude exagérée, sentait les larmes la gagner lorsque son père l'en plaisantait. Quoique rien ne parût modifié dans les rapports des trois personnages, un changement considérable s'était fait en eux ; M. Verceil, rassuré sur l'avenir de sa fille, se frottait les mains et chantonnait en surveillant les ouvriers qui se disaient entre eux : « Qu'a donc le patron aujourd'hui ? il est gai comme un pinson. » Hélène, joyeuse et triste à la fois du sentiment qui avait dormi en elle et qui s'était si brusquement éveillé, subissait le trouble involontaire de sa situation nouvelle ; son cœur s'agitait pour la première fois et lui causait une inexprimable confusion qui se traduisait par mille riens dont elle

était surprise, effrayée, charmée. Horace s'était mis à l'instant même sur la défensive ; l'amour légitime, conjugal, avec ses devoirs, ses vœux éternels, avec ses droits à la vie entière et au renoncement de toute autre espérance lui était apparu et l'avait épouvanté. Semblable à un novice près de jurer les serments imposés, qui tient encore au monde et ne peut se décider à y renoncer pour jamais, il hésitait sur le seuil, il se retournait vers l'existence et lui criait : Est-ce donc là ce que tu m'avais laissé entrevoir ? est-ce donc pour cela que tu es faite ? Il fut lâche, non pour elle, mais pour lui ; il craignit de n'être pas assez heureux dans ce bonheur terre à terre qu'il entrevoyait. Il fut en réserve avec Hélène ; il combattit l'attraction qu'il éprouvait ; il se guinda ; il se montra froid et la traita un peu en enfant. Elle s'en aperçut vite, ne comprit pas, s'étonna et disait à Horace : « Pourquoi es-tu boudeur ? » Et elle le câlinait, le suivait, l'entourait de soins, l'admirait sans même penser à dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait, tant, dans sa naïve honnêteté, elle s'imaginait peu qu'elle pût éprouver un sentiment blâmable en aimant son cousin. Un soir, en prenant le thê, on parlait mariage. M. Verceil avait intentionnellement amené la conversation sur ce sujet. Horace et son oncle débattaient le pour et le contre. Hélène écoutait, et parfois, imbue de sa libre éducation américaine, mêlait son mot à la conversation.

— Un homme ne doit jamais se marier trop jeune, dit Horace qui vit immédiatement son oncle et Hélène lever les yeux sur lui comme pour lui demander l'explication de

ses paroles. Il répondit à leur muette interrogation en répétant les divigations habituelles dont il se nourrissait : la vie qu'il faut connaître, l'expérience qu'il faut avoir acquise, la différence d'âge qui est nécessaire entre les époux. M. Verceil l'écoutait, et l'interrompant tout à coup, il lui dit :

— Sais-tu les mathématiques ?

— J'en sais ce qu'on m'a appris au collège, répondit Horace fort étonné de la question, et j'avoue que cela ne m'a pas rendu bien savant sur les X et les $A + B$.

— Eh bien, reprit M. Verceil, tâche de te faire enseigner le calcul infinitésimal et tâche surtout d'en comprendre la moralité : sur une quantité infinie de chiffres, tu peux négliger les fractions, le total sera toujours le même. Toute la science de la vie est là, ne l'oublie pas, or, depuis une heure, tu ne nous parles que des fractions, et c'est le total que tu négliges. Qu'importe ton âge, si, jeune ou vieux, le mariage te donne le bonheur ?

— Ce qu'il faudrait démontrer, répliqua Horace, continuant par plaisanterie à employer le langage mathématique.

— Le célibat démontre souvent, *my boy*, qu'on a eu tort de ne point se marier.

— De même, le mariage démontre souvent qu'on a eu tort de ne point rester garçon, répondit Horace ; la proposition est égale, c'est un cercle vicieux.

— Il me semble, dit Hélène, que vous avez raison et tort tous les deux : on doit se marier quand on aime et qu'on est aimé, sinon il vaut mieux rester libre.

— L'innocence mène au salut et à la vérité, dit gaiement M. Verceil ; cette fillette nous fait la leçon, et elle est plus sage que nous. Cependant, mon enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Horace, apprends le calcul infinitésimal et applique-le à la vie ; sans cela, étant du caractère que je soupçonne, tu te noieras dans des gouttes d'eau. Rappelle-toi le proverbe turc : « Celui qui s'arrête à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient, n'arrivera jamais au terme de sa route ! » Sur ce, bonsoir. Il prit un flambeau et se retira.

— Tu ne veux donc point te marier ? dit Hélène à Horace, lorsqu'ils furent seuls.

— Petite fille, répondit-il, allez coucher votre poupée ; laissez les hommes s'occuper de choses sérieuses et dormez bien cette nuit.

Hélène ne suivit pas le conseil de son cousin, car elle dormit fort mal. Elle démêlait confusément que l'attitude résistante d'Horace était dirigée contre elle, mais elle ne savait point en deviner la cause. Elle s'imaginait que peut-être elle l'avait blessé, et cherchait en vain par quelle parole ou par quelle action. Elle se disait qu'elle n'était pas si « petite fille » qu'il voulait bien faire semblant de le croire, et que les six années qui les séparaient ne mettaient pas entre eux une distance telle qu'on ne pût la franchir facilement pour être heureux. « Peut-être aime-t-il quelqu'un en France : ces femmes de Paris sont si coquettes ! » A cette pensée, tout le sang afflua vers son cœur ; elle eut un déchirement douloureux, et enfonçant

sa tête dans l'oreiller, elle pleura amèrement. « Eh bien, se dit-elle, je ne me marierai donc jamais ! » Elle pleura plus fort, et se trouva tout à fait malheureuse. « Larmes d'amour, pluie de printemps, sont séchées en peu de temps, » dit un vieux proverbe.

Le lendemain, au déjeuner, M. Verceil voulut reprendre la conversation de la veille :

— Au nom du ciel, ne parlons plus mariage, dit Hélène, qui sentit qu'elle allait suffoquer.

Une semaine se passa : Hélène avait repris peu à peu sa gaieté habituelle, et Horace gardait vis-à-vis d'elle la nuance de réserve qu'il affectait depuis quelque temps. Un jour qu'il avait fait une partie de longue paume avec son oncle, et qu'il s'était fatigué, il s'étendit sans façon sur le canapé du *parlour* et s'endormit. Il était parti depuis plus d'une heure déjà vers les pays des songes, lorsqu'il sentit un doux frôlement, semblable à un baiser, effleurer son front. Il ouvrit les yeux et aperçut une robe qui disparaissait derrière une porte ; il reconnut Hélène. Il se leva, fort ému. Il fit seller un cheval et sortit seul. Longtemps il se promena, pensant à Hélène, comme autrefois dans les chemins boisés de Chailleuse, il s'était promené en songeant à la Mariotte. Mais cette fois, la situation était renversée. Il ne s'agissait plus d'une paysanne rusée qui se moquait d'un enfant, il s'agissait d'une jeune fille charmante qui, trop naïvement, laissait voir son amour à un galant homme. Qu'allait-il faire ? à quelle résolution cet esprit indécis et inquiet allait-il s'arrêter ? Horace se sentait mal à l'aise

avec lui-même, il comprenait qu'il était injuste, car il se sentait irrité de cette preuve de tendresse qui, dans toute autre circonstance et de la part d'une autre femme, l'eût peut-être ravi de joie; et sottement il se disait : « C'est une pression que je ne subirai pas. » Cependant Hélène était bien blonde, bien charmante et bien douce; il ne se le dissimulait pas, et il aurait voulu pouvoir continuer à vivre près d'elle, mais sans s'engager, en se plaisant aux soins de cette jeune affection, tout en réservant sa propre liberté. Malgré ce mauvais et égoïste désir, il le reconnaissait impraticable. Sa cousine n'était point la première venue, et il n'avait pas le droit d'accepter un amour qu'il voulait ne pas partager. Or, en restant à Sainte-Marthe, par le seul fait de sa présence, il l'encourageait, et l'encourageant, il semblait promettre d'y répondre. Après bien des hésitations, après bien des dépits contre lui, contre Hélène, contre toutes choses, il décida qu'il ne lui restait qu'à quitter l'Écosse et à retourner en France. Mais quel prétexte donner à ce départ subit, dont il n'avait point encore parlé, que rien ne pouvait avoir fait pressentir? Que dirait Hélène? que dirait M. Verceil? Il se résolut à mentir et à prétendre que sa mère le rappelait inopinément auprès d'elle. Après une longue promenade, il revint au cottage, à la fois irrité et satisfait du parti auquel il s'était arrêté, et dans lequel il se maintenait par toutes sortes de considérations spécieuses, comme savent en trouver tous ceux qui veulent faire et justifier une sottise.

Le lendemain, au moment où l'on finissait de déjeuner,

on apporta le paquet du courrier. Horace, dont le cœur battait un peu, lut lentement une lettre de madame Darglail, et lorsqu'il eut fini, il se leva et dit, en prenant un air contrarié :

— Quel ennui ! il faut que je retourne à Paris.

— Et pourquoi donc ? demanda M. Verceil en levant brusquement la tête et en regardant son neveu.

— Ma mère, répondit Horace, me demande de revenir immédiatement pour régler une affaire importante qui ne peut souffrir de retard.

— C'est singulier ! reprit M. Verceil ; je reçois aussi une lettre de ta mère, et elle ne m'en souffle mot.

Hélène sortit en toute hâte et s'en alla dans sa chambre pleurer à son aise et sans témoin.

— De quelle affaire est-il donc question ? demanda M. Verceil.

Horace inventa et débita assez maladroitement l'histoire d'une créance hypothéquée d'une façon irrégulière, qui pouvait aboutir à un procès et qui rendait sa prompte présence indispensable à Paris ; aussi, ajouta-t-il en terminant, je partirai demain ; si vous avez des commissions, mon cher oncle, je me mets à vos ordres.

M. Verceil ne répondit pas ; il reprit la lecture de ses lettres et des journaux pendant qu'Horace, fort content d'avoir annoncé son projet, mais assez embarrassé de sa contenance, se promenait de long en large en fumant. Quand M. Verceil eut fini de parcourir son courrier, il prit son chapeau et dit à son neveu :

— Viens te promener avec moi.

Horace suivit son oncle. Ils sortirent dans la campagne, et Hélène, cachée derrière un rideau de ses fenêtres, put les voir marcher côte à côte ; si elle eût osé, elle aurait crié à son père : Ne le laisse pas partir !

On était au mois de juillet ; les champs tout frémissants d'épis s'étendaient à perte de vue, moirés par les ondulations d'une brise douce et lointaine qui venait de la mer ; le soleil dans le ciel bleu, brillait chaudement et se reflétait en taches lumineuses dans les eaux profondes de la Clyde où passaient quelques navires aux voiles blanches et gonflées ; à l'horizon, l'on apercevait un immense amas noirâtre surmonté de hautes cheminées qui poussaient incessamment des nuages de fumée ; c'était Glasgow et ses forges toujours mouvantes. Horace et son oncle allaient l'un près de l'autre et ne parlaient pas, chacun plongé dans ses réflexions et saisi, à son insu, par l'espèce de silencieuse émotion que cause le spectacle de la nature en fête. Ce fut M. Verceil qui parla le premier. Brusquement, il dit à Horace :

— Pourquoi t'en vas-tu ?

Au moment où Horace allait répondre, son oncle l'interrompit :

— Ne mens pas ; il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu m'as débité ce matin ; je n'ai point été dupe de ton prétexte. Ici, nous sommes seuls, et nul ne viendra nous déranger ; tu peux parler sans crainte. Pourquoi t'en vas-tu ?.. Ah ! tu ne réponds rien, reprit-il en voyant Horace

se taire et baisser la tête... Tu nous quittes, parce que tu te sais aimé d'Hélène !

— Cela est vrai, dit Horace avec le soulagement de se sentir enfin sur un terrain solide, sans fraude ni mensonge.

M. Verceil reprit : — Et parce que tu veux pas te marier ?

— Et parce que je ne veux pas me marier, répondit Horace comme un écho.

M. Verceil devint très-pâle ; il s'arrêta, et regardant Horace avec des yeux irrités et interrogateurs, il lui dit :

— Ah ! ça, est-ce que la naissance irrégulière de cette pauvre enfant serait pour quelque chose dans ta détermination ?

Horace eut un haut-le-corps de surprise trop naturel pour être joué, et son oncle ne put s'y tromper ; il reprit sa route, sa voix redevint calme, et il dit :

— Eh bien ! alors, pourquoi ?

Horace n'avait rien à répondre ; il répéta toutes ses raisons, bonnes et mauvaises, frivoles et sérieuses. Pendant qu'il parlait, M. Verceil, faisant un retour sur lui-même, se disait : « Hélas ! à son âge, j'étais comme lui. » En terminant, Horace disait :

— Enfin, mon oncle, j'ai vingt-deux ans passés et je ne veux pas encore enterrer ma vie.

— Ah ! *my dear boy*, répliqua M. Verceil avec un accent d'amère tristesse, si je pouvais t'infuser ma vieille expérience ! si je pouvais te faire vivre ce que j'ai *vécu* ! tu

cesserais bien vite de demander à la vie des aventures et des émotions qu'elle ne donne jamais qu'en échange de douleurs et de regrets sans nom. Tu saurais alors que là où l'on ne se trouve pas trop mal, il faut rester, sous peine de rencontrer pire ; tu saurais que tout changement porte en soi son chagrin et je dirai même sa punition. Prends garde, cher fils de ma sœur ! il n'y a pas d'espérance si belle, si tentante qu'elle soit, qui vaille une bonne réalité honnête, comprise entre le devoir et le bien-être. Tu ne réponds rien ; les vieux moines n'ont jamais converti les jeunes pécheurs, je ne le sais que trop. Je te répète aujourd'hui tout ce qu'on m'a dit autrefois, et tu n'écoutes pas plus que je n'écoutais jadis ; cela doit être ainsi, et je suis un sot d'en être étonné.

Ils causèrent longtemps. Horace disait : — L'idéal ; l'aspiration, l'imprescriptible besoin de s'élever vers les sphères supérieures.

— Au diable soit ton jargon romantique ! reprit M. Verceil. Tout cela est à la mode aujourd'hui : vos poètes pleurent, vos femmes sont poitrinaires ; tout le monde joue au méconnu, à l'incompris, au mourant, au désespéré. C'est bon pour les écrivailleurs, d'accord ; cela succède à la nature et aux âmes sensibles de J. J. Rousseau, fort bien ; mais la vie n'est pas faite pour ces rêvasseries malsaines ou tout au moins inutiles. Qu'est-ce donc que ta poésie ?

— La voilà ! dit Horace s'arrêtant et montrant sur la lisière d'un champ de blé une large place où les coquelis

cols, les bleuets, les folles avoines, les nigéles réunis formaient un merveilleux bouquet naturel et rustique.

— Insensé ! s'écria M. Verceil avec une colère qui n'était pas feinte ; ta poésie n'est même pas bonne à faire du foin !... Voilà la vraie, la sainte poésie. — Et arrachant une poignée de tiges de froment chargées de beaux grains dorés, il la mit par un geste violent presque sous les yeux d'Horace. C'est tout aussi beau que tes fleurettes, et ça fait du pain ! — Allons, dit-il au bout d'un instant, riant lui-même de sa vivacité, tu manques d'expérience, mon garçon ; 'n prends la vie pour un opéra-comique, je t'attends à ton dernier couplet.

Ils marchèrent silencieusement ; Horace s'enfonçant de plus en plus dans sa résolution par cela même qu'elle avait été sévèrement contredite, M. Verceil s'affligeant, tâchant néanmoins d'appliquer au fait actuel sa théorie du calcul infinitésimal et n'y réussissant guère.

— Ta mère viendrait habiter avec nous, dit-il tout à coup, continuant à voix haute la pensée qui l'occupait ; le *cottage* est assez grand pour nous tous ; au besoin, s'il survenait des enfants, rien ne serait plus facile que d'ajouter un corps de logis à celui qui existe déjà ; moi, je veillerais toujours sur la minoterie, tu m'aiderais dans ces travaux, tu y prendrais goût ; quand je serais devenu vieux, tu me succéderais, et je resterais, au soleil, à jouer avec mes petits-enfants.

La voix de M. Verceil était émue. Horace le regarda et vit une larme briller dans ses yeux. Il fut sur le point de

se jeter dans les bras de son oncle et de lui dire : Je reste, mais il se répéta le vieux mot de Molière : « Allons, ferme, mon cœur ! » et il demeura impassible, feignant de n'avoir pas remarqué le trouble du père d'Hélène.

Ils revenaient vers Sainte-Marthe ; on apercevait déjà les arbres verdoyants qui entouraient le cottage ; M. Verceil ralentissait le pas.

— Il y a là, dit-il en étendant la main vers la maison, il y a là une pauvre enfant que ton départ va rendre bien triste ; ne reviendras-tu jamais la voir ? Je la connais, elle est fille à t'attendre, si elle sait qu'un jour nous te reverrons ici.

— Certainement, mon oncle, répondit Horace, je compte encore user de votre hospitalité.

— Prends garde, Horace ! reprit M. Verceil ; ce n'est point une promesse banale que je te demande. Hélène a seize ans, le mariage ne presse donc pas ; j'ai idée que la vie, puisque c'est la vie qui t'attire, te laissera le regret de n'être pas resté ici. Le jour où tu seras las de tout ce que tu vas rencontrer, arrive-nous, sans te faire annoncer, les bonnes nouvelles n'ont point besoin de courrier ; nous te recevrons à bras ouverts, nous tuerons le veau gras, et nous chanterons hymen et hyménée ! Mais si tu ne dois revenir que pour nous faire une visite passagère, ne reviens jamais !

Horace était un peu de ceux qui croient se sauver en gagnant du temps ; il accepta avec joie la proposition de son oncle. « Soit ! lui dit-il, en lui tendant la main, et je

serai peut-être de retour ici plus tôt que vous ne pensez.

— Cela est bien possible, dit M. Verceil, c'est ici ton refuge et ton bercail, méchante brebis égarée ! et la vie, cette vie si belle qui t'attend, se chargera de t'y ramener.

Hélène sortit au-devant des promeneurs : elle était très-pâle et défaite ; elle regarda son père avec anxiété.

— Il reviendra ! lui dit-il.

Elle se jeta à son cou en pleurant : — Ah ! pourquoi le laissez-vous partir !

Le paquebot sur lequel Horace devait s'embarquer quittait Dumbarton dans la matinée du lendemain. Dès six heures du matin, Horace faisait sa malle ; il entendit un léger bruit derrière lui, il se retourna, et debout, sur le seuil de la porte entr'ouverte, il vit Hélène : ses yeux battus annonçaient la mauvaise nuit qu'elle avait passée. Elle tendit silencieusement la main à son cousin, et faisant effort pour retenir ses larmes, elle lui dit : « Veux-tu que je t'aide ? » Elle lui offrait les objets qu'il rangeait en tremblant un peu. Il la voyait essuyer furtivement, d'un rapide revers de main, ses paupières humides et rougies ; il souffrait lui-même. Il ferma sa malle avec un mouvement qui ressemblait bien à de la colère. Hélène s'était assise, et ne se contenant plus, pleurait la tête appuyée contre la muraille. Il la prit dans ses bras. « Du courage, chère enfant ! lui dit-il ; il faut que je retourne à Paris ; je reviendrai. . . bientôt. Tu m'éciras, car je ne veux pas rester sans nouvelles de toi. » Elle répondait par des signes de tête affirmatifs. Elle se leva, se plaça devant la glace, ôta son

peigne ; sa chevelure roula sur ses épaules comme un flot d'or ; elle prit sur la table une paire de ciseaux, et se coupant une épaisse mèche de cheveux, elle la donna à Horace.

— Tiens, lui dit-elle, emporte-la ; regarde-la quelquefois en pensant à moi ; ce que je fais là est peut-être mal, mais j'ai tant de chagrin ! Et elle s'éloigna en chancelant.

Horace se mit à jurer, c'est la dernière ressource des hommes quand ils ne savent plus que faire ou que dire. Il regarda sa petite chambre ; le papier à fleurs bleues, les tentures en étoffe de Perse, les gravures de chasse ; il se sentit triste jusqu'au fond de l'âme ; il abandonnait là une bonne part de lui-même, et il le sentait, sans consentir à se l'avouer.

L'instant du départ fut rude, quoique chacun se fût préparé à le bien supporter. Retenant leurs larmes, Hélène et Horace s'embrassèrent, puis ce dernier sauta lestement dans la voiture où son oncle était déjà installé. Aussi longtemps qu'Hélène put la suivre du regard, elle resta immobile à la même place, agitant la main en signe d'adieu ; à un détour de la route elle ne vit plus rien ; alors elle rentra chez elle. La maison lui parut vide et déshabitée ; presque involontairement, elle se rendit dans la chambre qu'avait habitée Horace et elle y pleura longtemps.

A Dumbarton, M. Verceil conduisit Horace jusqu'à l'embarcation et le quitta fort ému, après avoir reçu de lui la promesse qu'il reviendrait bientôt. Horace s'assit sur le

pont du paquebot, au milieu des voyageurs empressés, des matelots chargeant les colis. La mer était fort belle, très-calme, verte et profonde. La vapeur s'échappait du tuyau avec un bruit mélancolique. Horace avait le cœur écrasé et ne pouvait secouer l'oppression qui l'étouffait. Seul, loin de tout témoin, perdu dans la rumeur tumultueuse d'un navire en partance, il hésitait maintenant et se demandait s'il ne valait pas mieux, obéissant à un bon mouvement, répudiant d'avance tous les espoirs que l'avenir contenait, aller fixer sa vie dans ce coin de terre actif et travailleur, auprès d'une femme charmante, au milieu d'une famille dont il serait la joie. Tout ce qui, le matin encore, lui semblait si aride, si éteint, si loin des destinées qu'il rêvait, lui apparaissait maintenant, à la minute suprême, fertile, animé et plein d'un bonheur inespéré. Il eut là une lutte terrible qu'il a appelée lui-même le combat de ses bons et de ses mauvais anges. Ce fut là, en effet, sur ce bateau, que son sort se décida et prit sa direction définitive.

Le paquebot ne partait pas; on attendait un *steamboat* de Glasgow dont il devait prendre la correspondance; Horace maudissait et bénissait à la fois ce retard imprévu. Il était comme une aiguille placée entre deux aimants; il hésitait, frémissait et ne savait se résoudre. « Reste ! » disait une voix. — Pars ! » disait l'autre. Il eût voulu être déjà en pleine mer et espérait qu'un accident, l'arrêtant au rivage, le forcerait à retourner chez son oncle. Ce serait un signe de Dieu, se disait-il, et j'y obéirais. Pauvres hommes ! pour

mettre fin aux contradictions qui les obsèdent, ils demandent toujours à la Divinité de prendre part aux misérables intérêts de leur vie !

Ses yeux remontaient le cours de la Clyde ; il se disait ce que son oncle lui avait inutilement dit la veille : « Ma mère viendrait habiter avec nous, je prendrais part aux travaux de la minoterie. » Puis il se représentait Hélène dans ses vêtements blancs de mariée, toute rose de joie et de pudeur ; il lui semblait entendre sa voix charmante : « Ah ! méchant ! pourquoi voulais-tu partir ? »

Le bateau de Glasgow était arrivé ; on dérapa les ancres, le paquebot oscilla ; on releva les échelles ; l'eau moutonnait sous les aubes. Horace se leva brusquement, voulant crier : « Arrêtez ! » Il mesura de l'œil la distance qui le séparait du port, et il eut envie de se jeter à l'eau pour gagner terre en nageant. Un sanglot lui monta jusqu'aux lèvres, et il s'affaissa en pleurant contre le bastingage. Son nœud gordien venait d'être tranché. Il écoutait d'un air ahuri les commandements du capitaine et les réponses du timonier. « Babord un peu ; bahord encore. — Elle y est toute. — Comme ça ! » Puis les ordres cessèrent. On n'entendait plus que le lourd battement cadencé du balancier qui faisait tressaillir le navire, et le rapide mouvement des roues qui frappaient l'eau résistante. Le capitaine regardait autour de lui, prenant les points de repère sur la côte, et, ne voyant plus d'obstacle à redouter, au moment de céder la direction du bateau à l'officier de quart, il cria le mot sacramental qui prouve la fin de l'appareillage et indique

qu'il faut suivre l'aire de compas préalablement indiqué :

« En route ! »

— Eh bien ! soit, en route ! en route pour l'imprévu, pour le vrai voyage de la vie ! en route pour la terre où l'on est heureux ! se dit Horace regardant presque avec colère dans la direction de Sainte-Marthe, où demeurait celle qui avait failli l'arrêter en chemin.

Huit jours après son arrivée à Paris, Horace perdit sa mère. Elle succomba rapidement à une maladie de cœur dont elle souffrait depuis longtemps, et qui prit tout à coup un caractère désespéré. Il se trouva donc seul, libre et riche.

J'ai dit qu'Horace était riche ; sa fortune en effet était quelque chose en ce temps-là où la hausse impudente des loyers, l'enchérissement successif de toute denrée n'avaient pas encore créé, pour la vie de Paris, d'insurmontables difficultés. Ces jours heureux sont passés, et Horace n'aurait point mené, à l'heure présente, l'existence douce et facile qu'il eut jadis. Il regretta sa mère, près de laquelle il avait toujours vécu et qu'il aimait tendrement. Sa solitude première l'étonna plus qu'elle ne l'effraya, et elle ne lui inspira pas le désir de demander au mariage une nouvelle famille. Hélène et son oncle lui écrivirent, et tous deux, sans s'être donné le mot, se rencontraient dans la même pensée : « Que vas-tu faire maintenant ? Tu sais que Sainte-Marthe t'offre un asile contre l'isolement et la tristesse. » Horace répondit que les soins de la succession le retenaient encore à Paris, mais que son intention était d'aller à Dumbarton, dès qu'il serait libre.

— Il reviendra bientôt, dit Hélène en lisant cette lettre.

— Dieu le veuille ! répondit M. Verceil qui paraissait moins convaincu que sa fille.

Ce fut à cette époque que je connus Horace et que je me liai avec lui. C'était un grand jeune homme assez timide, malgré un air de hardiesse naturelle, un peu mélancolique à travers des accès de gaieté folle, curieux d'apprendre légèrement dédaigneux et souvent ironique. Rien de saillant dans sa vie. Il travaillait sans excès, et paraissait parfois s'ennuyer très-naïvement là même où les autres s'amusaient; s'il avait maitresses, rien ne portait à faire supposer qu'elles eussent une influence réelle sur lui.

Depuis un an déjà il avait perdu sa mère, et son existence ne s'était point modifiée. Sa petite fortune avait réuni autour de lui des amis de circonstance sur le compte desquels il ne semblait pas se faire grande illusion; il était assez généreux pour être très-entouré, mais il n'en tirait point vanité, et parfois je l'ai vu recevoir avec un visible embarras les protestations affectueuses qu'on lui faisait. Ce qui me frappa le plus, lorsque je pus l'étudier à mon aise, ce fut quelque chose d'indécis qui le retenait dans d'incessantes hésitations et le paralysait parfois en face des circonstances les meilleures. On eût dit que, poussé par sa nature profondément aimante et très-honnête, il eût voulu se donner tout entier, sans arrière-pensée de se reprendre jamais. Il n'avait point rencontré, sans doute, un objet digne de son choix; car il se gardait intact au milieu de ses relations. Il ressemblait à un dévot qui n'a pas trouvé de Dieu: il pensait souvent à Hélène, mais c'était en quelque sorte, comme à un pis-aller; il savait tout le charme de la jeune fille, il devinait facilement

le bonheur neutre qu'il aurait auprès d'elle ; il se figurait bien l'existence agréable, mais un peu dénuée, qui l'attendait à Sainte-Marthe, et se disait alors : « Bah ! il sera toujours temps de finir par là ! » Il eût fallu qu'un événement inopiné lui imprimât la direction dont il cherchait vainement le germe en lui-même. Il semblait toujours attendre !

Les curiosités intellectuelles l'avaient entraîné vers le monde des artistes. Il fut un des assidus de la *Childeberte*, cette grande maison, aujourd'hui détruite, qui s'élevait en façade sur la place Saint-Germain-des-Près, et qui, pendant bien des années, fut exclusivement occupée par des peintres. Il ne resta pas longtemps dans ce milieu ; il se fatigua vite de ces *charges* d'atelier qui étaient fort à la mode à cette époque. On riait beaucoup lorsqu'on peignait en tigre un chien de boucher et qu'on le lâchait, avec une casserole attachée à la queue, à travers les femmes épouvantées qui, le dimanche, sortaient de l'église après la grand'messe. On trouvait fort divertissant de se déguiser en bédouin et de s'en aller, affublé d'une couverture en guise de burnous, s'asseoir en cercle sur la place, et d'y fumer gravement un manche à balai en s'émouchant avec un plumeau. C'étaient les belles joies de ce moment, où le romantisme avait un peu tourné toutes les têtes. On jurait : foi de gentilhomme ! on s'appelait sérieusement messire ! les plus hardis portaient des pourpoints, et dans les restaurants on demandait une bonne côtelette de Tolède. Parmi toutes ces folies qui devaient

s'éteindre devant l'indifférence générale, on ne s'oubliait pas cependant, et sous prétexte qu'un gouvernement doit protéger les arts, on assiégeait volontiers les ministères pour obtenir des commandes et faire acheter les tableaux dont les amateurs n'avaient point voulu. Horace, relativement riche, était choyé par ce groupe d'artistes qui, sous les apparences de la nonchalance et du désintéressement, cachaient une âpreté vorace et bourgeoise. Chacun cherchait à l'accaparer et à l'encombrer de ses barbouillages. Une fausse honte l'induisit souvent en sottes dépenses. Mais peu à peu, ne se sentant qu'un goût médiocre pour ce rôle de Mécène de bas étage auquel on l'engageait trop vivement, il espasa ses visites et bientôt les cessa tout à fait. Il ne garda pas un bien excellent souvenir de son rapide passage à travers ce monde futile, sensuel, intelligent néanmoins, mais singulièrement diminué par l'ignorance et l'esprit de coterie, monde encore déclassé et qui cherche vainement à se créer une place régulière au milieu d'une société à la fois ivre d'égalité et de distinction. L'habitude de contempler l'humanité sous son aspect extérieur le condamne à n'être que superficiel et amusant. La recherche incessante des procédés matériels de l'art, lui ôte la faculté des grandes études qui fécondent l'esprit et élargissent le cœur. A force de se préoccuper de la forme, il néglige et finit par oublier l'âme. Horace ne fut pas long à comprendre tout cela, et il s'éloigna avec regret de ces hommes que, dans le principe, il avait recherchés avec illusion et plaisir ; de leur fréquentation néanmoins

il conserva dans les allures, dans la diction, dans l'habitude générale de son esprit et de son corps quelque chose d'original et d'imprévu qu'il n'avait pas auparavant.

La société des jeunes gens dits *comme il faut*, de ceux qu'on appelle encore les fils de famille, ne lui réussit pas mieux. Il en connaissait beaucoup et se mêlait parfois à leurs plaisirs, y apportant cette nuance d'ironie dédaigneuse qui semblait être son reflet particulier. Il les côtoya cependant plutôt qu'il ne se confondit avec eux ; car ils avaient dans leurs façons d'être quelque chose qui déplaisait à sa nature droite et peu portée au mal. Volontiers ils eussent dit, comme la comtesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul : « Les mœurs, c'est bon pour le peuple, » et ils mettaient cette triste maxime en action. Horace allait avec eux au bois de Boulogne, à l'Opéra, au restaurant en vogue où l'on soupait alors. Il s'étonnait de leur futilité, de la mince valeur des intérêts qui les faisaient agir, et il se disait avec une certaine tristesse : « Quand ils se seront ruinés et qu'ils auront mangé la fortune de deux ou trois danseuses, on en fera des ambassadeurs, et leurs grâces surannées leur serviront à représenter le pays auprès des nations étrangères. Tant il est vrai, qu'aujourd'hui encore et malgré tant de révolutions, les relations seules, à défaut d'intelligence, de savoir et de moralité, suffisent à tirer un homme de l'oubli et à en faire un personnage important. » Il pensait à cela, sans jalousie, car il n'avait aucune ambition, mais avec un dégoût qu'il ne parvenait pas toujours à dissimuler.

Ce fut à la suite d'un souper à grand fracas qu'il quitta cette bonne compagnie pour ne jamais la regretter. Il y avait là la fine fleur des élégants du moment et quelques-unes de ces beautés interlopes, d'autant plus impudentes dans leur célébrité éphémère, que les exigences de la vie les mènent rapidement de la loge de portier où elles sont nées jusqu'au grabat d'hôpital où elles doivent mourir. Un vieux comte, connu pour son bonheur au jeu, un jeune marquis déjà épuisé, deux ou trois petits vicomtes habitués des courses de chevaux, le fils d'un baron de l'empire enrichi dans les fournitures, le descendant en ligne directe d'un fabricant de bougies, le neveu d'un ex-carrossier du roi, formaient le personnel masculin et fort mêlé de cette réunion. Quant aux femmes, elles étaient aussi bêtes que décolletées. On les appelait par des sobriquets plus piquants les uns que les autres : Amadou, Clarinette, Trombonne, Pierre à fusil ! Une de ces aimables personnes devait une certaine réputation d'originalité au billet suivant qu'elle écrivit, un jour de colère, à l'un de ses amants : « Homme vil et peu délicat qui donne rien aux femmes ; il y en a au moins qui ont des complaisances ! mais vous, vous n'êtes ni l'un ni l'autre ! »

Le souper fut fort gai et très-bruyant : les jeunes gens parlaient en imitant la voix d'un cabotin subalterne qui, à ce moment, était tout à fait à la mode. On dit beaucoup d'obscénités, on se grisa raisonnablement ; on vida quelques verres pleins de vin de Champagne glacé sur les épaules de ces demoiselles, enfin ce fut charmant, et l'on

eut beaucoup d'esprit. On chanta ; quoi ? des paroles sans nom sur des airs impossibles. L'un des convives voulant, comme il le dit lui-même, passer à un ordre de choses plus élevées, entonna sur l'air qui fait sautiller les clowns anglais, la chanson suivante :

Je reviens d'enterrer ma tante,
Je l'ai mise dans son cercueil,
Elle me laisse assez de rente
Pour me permettre un joli deuil !

Elle est dans un coffre de chêne
Où tout de son long on peut tenir !
Il ne faut pas que ça la gêne !
Où y a d'la gêne, y a pas de plaisir.

On battit des mains. Un autre, jaloux d'un tel succès, se leva pour chanter à son tour :

Mon oncle est mort ! ah ! nouvelle charmante !
De lui j'hérite, et j'en avais besoin !
Je vais avoir cent mille livres de rente,
Et j'ai, de plus, un vieil oncle de moins.

On cria bravo ! Le plus touchant, c'est que les deux chanteurs avaient été enrichis, l'un par la mort de sa tante, l'autre par la mort de son oncle. Horace, gardant sur ses lèvres un sourire de commande, eut un haut-le-cœur en écoutant tout cela. « Eh quoi ! se disait-il, voilà les gens

qui poussent des cris d'effroi et d'horreur quand on touche théoriquement à la famille, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils la minent, la déshonorent dans la pratique ordinaire de la vie. » Il prétexta un mal de tête, prit son chapeau, sortit, ne revint pas et ne revit jamais familièrement ces compagnons qui, presque tous, ont fait aujourd'hui leur chemin dans le monde et même en police correctionnelle.

Retiré de ces deux sortes de sociétés, fréquentant avec plaisir quelques hommes obscurs voués à des travaux sérieux, il eût vécu dans une solitude relative assez singulière à son âge, s'il n'avait conservé quelques rares relations dans le monde où son esprit et son affabilité le faisaient rechercher. Ce n'est point qu'il se fit une grande illusion sur les gens qu'il y voyait. Sa clairvoyance naturelle ne lui avait pas permis d'être dupe pendant bien longtemps de ces dehors agréables qu'on appelle les convenances et qui sont simplement les apparences des vertus qu'on devrait avoir et qu'on n'a pas. Il n'avait pu se méprendre à ce bon ton, à ces façons de dire particulières, à ces usages transmis par le passé qui cachent une frivolité de mœurs sans pareille. Un jour, dans une de ces réunions, il avait entendu un vieux noble dire avec conviction : « On nous a enlevé nos privilèges, mais on ne nous ôtera jamais nos préjugés. » Il avait gardé bonne note du mot, dont il avait apprécié la vérité profonde. Il avait promptement vu le dessous des cartes et il n'avait pas fait preuve d'une perspicacité bien extraordinaire en reconnaissant que, pour les gens qui se disent exclusivement du monde,

la religion, la morale, l'amour, le mariage, sont simplement des affaires de convention. Paraître est tout, être n'est rien. Seul le scandale est interdit, et le vice est au moins toléré. Il s'aperçut encore de ce phénomène étrange que, pour cette catégorie de personnes, il est plus important d'avoir eu un grand-père illustre il y a deux ou trois cents ans, que d'être quelque chose par soi-même. Il s'aperçut aussi que tout travail fait déroger, et qu'en dehors d'une fortune héritée pleine d'oisiveté et de bien-être, il n'y a d'honorable que la domesticité d'une grande charge auprès du souverain. On ne prohibe pas cependant la spéculation, ni l'agiotage, ni le jeu, surtout lorsqu'on y a du bonheur. Quant à l'instruction, elle n'est point indispensable, un certain jargon la remplace facilement; et lorsqu'un homme du monde demande l'explication d'un tableau intitulé *OEdipe et le Sphinx* et dit : « Ces diables de peintres ont des expressions à eux qu'on ne comprend jamais ! » on se contente de sourire avec indulgence en disant : « On ne peut pas tout savoir ! » Il est une science difficile qu'il faut posséder cependant, c'est celle des alliances, celle des influences qu'on doit ménager, créer et garder; il faut connaître aussi où sont les héritières par qui l'on aura chance d'augmenter plus tard la fortune de sa famille, car « si le financier manque son coup, les courtisans diront de lui : C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille. » Le mot est de la Bruyère, et vrai aujourd'hui comme autrefois.

Horace riait de ces travers et ne se laissait point entamer

par l'exemple. Il écoutait, donnait parfois la réplique, ne heurtait pas trop les vanités qui s'étaient naïvement devant lui, ne dédaignait pas de faire, de temps en temps, l'essai du bon vouloir des femmes aimables qu'il rencontrait, et se demandait souvent si ces gens-là étaient réellement dupes de la comédie qu'ils se jouaient à eux-mêmes. Il était surpris cependant de voir avec quelle servilité ces usages frelatés sont suivis par les autres classes de la société. On s'imité du bas en haut de l'échelle, et l'on se dédaigne du haut en bas, à chaque degré successif. La femme du marquis méprise la femme du banquier qui méprise la femme de l'avoué, et ainsi de suite jusqu'à la femme du portier qui méprise la femme du porteur d'eau. La dernière des petites commères enrichie par le négoce de son mari dit : « Nous autres, femmes du monde, » et la plus mince bourgeoise s'imagine qu'il suffit d'avoir trop d'amants pour être une grande dame.

La maigre satisfaction d'amour-propre qu'un esprit médiocre eût trouvée dans ces coterie personnelles et mesquines ne pouvait atteindre Horace, qui, réellement, avait le cœur haut placé. Il y allait par politesse, mais n'y trouvait aucun de ces intérêts sérieux qu'on est en droit de demander à la vie. En un mot, il s'ennuyait, non point de cet ennui qui fait bâiller, mais de cet ennui profond, essentiel, qui nous a été légué comme un héritage funeste par nos pères et qui rend l'existence insipide. Il y avait de sa faute et surtout de la faute de l'éducation incomplète qu'il avait reçue. On élève l'enfant dans une série d'illusions qui ne

résistent pas à l'expérience; on lui persuade volontiers que, dans ce bas monde, tout est miel et vertu : il y trouve fiel et vice. On ne le fortifie pas contre l'inévitable bataille, puis, lorsqu'il a l'âge d'homme, ou à peu près, on le lâche désarmé, presque nu, au milieu du combat; au premier pas il est blessé et ne guérit jamais. Ce fut là le cas d'Horace : il marcha d'étonnements en étonnements, et chaque étonnement fut une meurtrissure, meurtrissure d'autant plus vive et douloureuse qu'il ne l'avait point prévue. A ces moment-là, il eut des heures très-pénibles et il rêva souvent la solitude, au fond d'une campagne, au milieu des bois; rêves de jeune homme qui ne durèrent guère et s'envolaient au sourire de la première espérance venue.

Donc il ne vivait point heureux, et il commençait à comprendre que pour ne point trop souffrir il faut, avant tout, être résigné. Il y tâchait, non sans efforts, car il lui répugnait singulièrement de s'arracher les ailes que, lui-même et de ses propres mains, il s'était attachées aux épaules. Le temps avait marché pendant qu'il faisait ces décevantes expériences. Il avait vingt-six ans, et le soir, au coin de son feu, pendant qu'il tisonnait en rêvassant, il ne pouvait s'empêcher de penser que sa cousine Hélène allait bientôt atteindre sa vingtième année. Il se la représentait telle que l'âge avait dû la modifier, toujours blonde et charmante, mais plus grave, plus développée, plus enviable. Il se la figurait alerte et empressée, allant du cottage au moulin, parlant aux ouvriers, activant le travail des uns, s'api-

toyant à la fatigue des autres, saluant d'un jeune sourire les femmes qui passaient, et parfois s'arrêtant pour lever les yeux du côté de la France et se dire : « Se souvient-il encore de moi ? » Dans ces moments-là, il était bien près de faire son paquet et de partir. Nulle liaison sérieuse ne le retenait à Paris, nul intérêt important ne l'attachait à la France, ses relations de société n'étaient point de nature à le fixer jamais ; qui pouvait donc le faire hésiter encore, si ce n'est l'éternel et vain espoir de l'inconnu ? « C'est bien dur de finir sans avoir commencé, » se disait-il. Alors il s'étourdissait, retournait dans le monde et s'enfonçait violemment dans la vie pour y chercher la perle qu'il ne trouvait pas. Le découragement le saisissait derechef, et il écrivait à son oncle : « Je suis bien capable de tomber inopinément un de ces jours, comme une bombe, à Sainte-Marthe. » M. Verceil ne laissait jamais attendre ses réponses : « Arrive donc, cher enfant, lui disait-il ; ta cousine me parle de toi bien souvent, et voilà que je commence à me faire vieux. »

Enfin, après de nouveaux mécomptes, après quelque ennui plus vif que les autres et tout aussi mérité, il prit son parti et résolut à passer en Écosse. « Allons, se dit-il, préparons l'épithalame ; entrons au port sans avoir navigué ; vivent la bonne mouture et le mariage ! Quand je serai mort, on mettra sur ma tombe : Bon époux, bon père et bon meunier. »

Sans se presser, car la raison seule et non point la passion, avait déterminé sa conduite, il fit ses préparatifs de

départ. Il ne prévint même pas son oncle, qu'il voulait surprendre ; il ne parla à personne de sa résolution, car il la sentait mal assurée et redoutait quelque raillerie. Quand il eut réuni ses papiers de famille, qu'il eut fait quelques emplettes indispensables, qu'il fut prêt, en un mot, il eut une tristesse amère en pensant à la maturité subite que sa vie allait prendre. Ce n'était point un homme futile ; en lui le fond était sérieux. Ses ridicules n'avaient été que de surface, le tuf était resté solide et inattaqué. Le mariage lui semblait une chose fort grave ; s'il choisissait une compagne, c'était pour la vie ; il était résolu à partir avec elle sur le même radeau, pour la terre promise ou pour le naufrage ! qu'importe ! On l'avait entendu dire : « Être marié, c'est être deux ! » et ce qui dans la bouche d'un autre, eût semblé un lieu commun banal, était dans la sienne une profession de foi absolue. Il allait au mariage comme on va au cloître, avec des vœux éternels. Au moment de les prononcer, il hésitait encore ; qui ne le comprendra ? Il n'était pas homme à prendre une femme pour augmenter sa fortune et ne lui demander que des conventions extérieures ; il l'exigeait tout entière, parce qu'il se donnerait tout entier. Dans cet état d'esprit, il était triste et plein de fluctuations douloureuses.

Il était donc décidé à se rendre en Écosse pour épouser Hélène. Il devait partir dans huit jours, lorsqu'un événement imprévu, fort insignifiant en apparence, un de ces hasards qui remplissent la vie, vint tout à coup modifier ses projets et changer pour toujours le cours de son existence.

Un de ses amis ayant acheté un cheval de selle et voulant l'essayer par une course un peu longue, le pria de l'accompagner. Horace consentit. L'ami était mauvais cavalier sans doute, car il fut rapporté chez lui dans un assez piteux état, à la suite d'une chute qui lui avait brisé un bras. Horace s'installa auprès du blessé. Le départ pour l'Écosse en fut naturellement retardé. L'ami se rétablit peu à peu, et sa mère invita Horace à dîner. Parmi les convives se trouvait une femme qu'Horace n'avait point encore vue; il était à ses côtés pendant le repas, fut assez empressé auprès d'elle et s'étonna de son esprit aimable. — Qui était-elle? Il lui avait été présenté, mais cela ne lui apprenait rien, car il ne connaissait point son nom.

Après le dîner, pendant que les hommes fumaient entre eux, Horace amena la conversation sur elle et apprit que Viviane X... était une femme distinguée, vivant à Paris, avec un état de maison convenable, loin de son mari qui occupait de hautes fonctions dans une colonie voisine de la France. On vantait sa causerie, les aptitudes dont elle était douée, sa bonté qui se reflétait sur son doux visage et la sûreté de ses relations. Elle n'habitait pas avec son mari. On ne savait trop pourquoi; des humeurs dissemblables ou des torts réciproques les avaient séparés amiablement par le fait, quoiqu'ils restassent toujours en communication et que chaque courrier apportât et emportât une lettre des deux époux.

A l'éternelle question qu'un homme adresse sur toute

femme : A-t-elle des amants ? un des convives répondit par le vers célèbre :

Montaigne eût dit : Que sais-je ? et Rabelais : Peut-être !

Lorsqu'on rentra dans le salon, Horace alla, de lui-même, chercher sa place auprès de Viviane, et, tout en causant avec elle, il la regarda attentivement. Sa grâce n'était point feinte, elle en avait dans tous ses mouvements et dans chacun de ses gestes ; une sorte de nonchalance naturelle la faisait ressembler à ces flexibles roseaux qui s'inclinent et se relèvent sans jamais toucher terre. Elle n'était point jolie cependant, mais toute sa personne avait un charme inexprimable, bien plus dangereux que la beauté. L'expression singulièrement douce de son visage s'anîmait au contact de la conversation. Nulle ne savait écouter comme elle ; elle eût délié les lèvres d'un bègue tant elle paraissait attentive et empressée à ce que l'on disait. Il y avait là évidemment les habitudes polies d'une femme du monde ; mais il y avait surtout l'entraînement d'une curiosité que rien n'avait jamais satisfaite. La blancheur mate de son teint, la nuance presque orangée de ses yeux, le brillant de ses cheveux châtains, la forme allongée de ses lèvres un peu pâles lui composaient une physionomie étrange qui attirait et retenait l'attention. Elle ne pouvait passer inaperçue, et partout où elle s'était montrée, elle avait entendu dire : « Qui est-elle ? »

Elle avait des élégances innées que l'éducation avait augmentées encore ; elle marchait à ravir, ce qui est une science de premier ordre pour une femme, et elle laissait voir un pied souple et merveilleux avec une naïveté si profondément habile qu'elle paraissait naturelle. On la disait charitable ; elle était intelligente plutôt que spirituelle ; l'ironie ne l'amusait guère ; les plaisanteries rapides la déroutaient un peu ; les sarcasmes lui déplaisaient, et volontiers elle se serait tournée du côté des vaincus si, pour les gens du monde, la défaite, d'où qu'elle vienne, n'était un crime impardonnable. Et puis elle était trop femme pour ne point admirer la force et pratiquer en toutes choses la politique du fait accompli. Horace fut ébloui ; il se sentit en présence d'une force féminine supérieure ; dans ce maintien à la fois abandonné et plein de réserve, dans ces yeux dont l'expression le troublait, il lui sembla lire de vagues promesses qui contenaient peut-être ce bonheur qu'il avait tant cherché et n'avait point trouvé encore. Un observateur plus froid aurait pu cependant remarquer chez Viviane quelques-uns de ces signes extérieurs par où l'âme, si contenue, qu'elle soit, s'échappe involontairement. Sa bouche, de forme fine et appuyée sur un large menton, avait quelque chose d'implacable que ne pouvait dissimuler la douceur du sourire ; ses mains longues, flexibles, d'une agilité, d'une adresse extraordinaires, prenaient, dans certaines poses irréfléchies, un caractère de cruauté peu commune. Horace sembla le deviner, car, lui parlant de sa main, il lui dit en souriant :

— Vous avez donc déchiré bien des cœurs pour avoir des ongles si roses ?

Viviane rougit légèrement en entendant ce madrigal et n'y répondit pas. Quant à lui, il était sous le charme. Il en parla avec feu à son ami encore pâle et fatigué de sa chute.

— Prends garde, lui dit ce dernier ; Viviane n'est point la première venue, il y a bien des gens qui ont souffert à cause d'elle. Elle a la grâce et l'attrait des plantes narcotiques : il est dangereux de s'endormir à son ombre, on peut ne se jamais réveiller.

Horace rentra chez lui fort satisfait de sa soirée ; il ne pensa guère à sa cousine Hélène, mais il pensa beaucoup à Viviane. Il n'en était point épris, mais il en était troublé, se frottait les mains et riait en se disant : « Ce serait une charmante maîtresse ; elle a doublé, depuis peu, le cap de la trentaine, cap de tourmente pour les maris, cap de bonne espérance pour les amoureux. Parbleu ! avant de partir pour m'enterrer en Écosse, j'ai presque envie d'en courir l'aventure. Elle est mariée ; qu'ai-je donc à craindre ? Une dernière amourette de quelques semaines ne me déplairait pas, et je pourrai toujours m'en débarrasser lorsqu'il sera temps. »

Viviane avait invité Horace à venir la voir ; il y alla dès le surlendemain. Il fut reçu avec affabilité et sortit un peu plus ému qu'il n'était entré. « Ce n'est point de l'amour, » se disait-il ; et, en effet, ce n'était point de l'amour, c'était plutôt un besoin de galanterie sans grande importance,

une curiosité frivole, comme l'usage du monde en éveille chez beaucoup d'hommes. Cependant il ne parlait pas. « Qu'importe, disait-il encore, je ne suis pas attendu et j'arriverai toujours assez tôt à Sainte-Marthe; voyons d'abord la fin de tout ceci. »

Il fut invité à dîner par Viviane; il accepta. Il arriva un peu avant l'heure indiquée, la trouva seule au coin du feu, car les soirées de septembre étaient déjà froides. Sans tomber à ses pieds comme un héros d'opéra-comique, sans même lui dire qu'il l'aimait, il lui fit nettement comprendre qu'il la trouvait fort à son gré et qu'il serait heureux de ne point lui déplaire. Pendant toute la soirée, elle eut à son égard des attentions assez particulières pour qu'il le remarquât, et en conçut bonne espérance. Il revint la voir souvent; leur conversation se tenait sur une pointe d'aiguille, toujours près de tomber dans l'amour pur ou dans la simple galanterie; l'un et l'autre excellait à ce jeu difficile qui consiste à paraître s'abandonner toujours et à ne se livrer jamais. Il ne la démêlait pas bien et ne pouvait la saisir. En la quittant, il se disait: « Est-ce un raffinement de coquetterie? est-ce un sentiment sérieux qui la fait agir? » et il ne parvenait pas à se répondre.

Quant à lui, son trouble n'atteignait pas encore le cœur; il l'enveloppait peut-être, mais ne l'avait pas pénétré; il faisait comme les enfants, il jouait avec le feu, sans craindre de se brûler lui-même.

Au commencement d'octobre, par une de ces belles journées qui souvent, en France, précèdent l'hiver et le

font pressentir, pendant que le soleil éclairait de lueurs aiguës les arbres déjà roussis par le hâle, il se rendit chez Viviane. Ses dernières conversations avec elle lui avaient donné le droit d'espérer beaucoup ; il était gai en marchant et chantait l'air de *Fru Diavolo* :

C'est demain, oui, c'est demain,
C'est demain qu'on nous marie!

Le cœur rapide, le pas allégre, il allait sans souci des passants, songeant à cette femme charmante qui ressemblait à un bouquet bien composé, car elle avait tous les parfums.

Quand il quitta Viviane, il n'avait plus rien à lui demander, car elle n'avait plus rien à lui refuser. Il était entré chez elle joyeux et léger, il en partit triste jusqu'au profond de lui-même ; ce n'était plus le même homme et il se cherchait en vain. On nous raconte qu'autrefois, dans les temps antiques, le néophyte s'arrêtait longtemps sur le seuil des temples redoutables avant d'oser pénétrer leurs mystères et que, sorti enfin des longues épreuves, des voûtes ténébreuses, après avoir gravi les plus hauts degrés de l'initiation, il se retrouvait tout autre et comme transfiguré. Il en fut ainsi d'Horace. De gaieté de cœur, il avait défilé l'orage, sans même le prévoir ; il se sentit foudroyé. Stupéfait, ahuri, ivre pour ainsi dire, il marcha devant lui sans savoir où il allait. Il traversa Paris qui

bruissait, monta la longue avenue des Champs-Élysées dont la rumeur l'assourdit, pénétra dans le bois de Boulogne, qui, à cette époque, était calme et presque désert, s'assit au pied d'un arbre, dans une allée écartée, laissa tomber sa tête trop lourde sur sa poitrine et s'engourdit dans une rêverie confuse pareille à la somnolence d'un malade. Quelque chose de nouveau et d'absolument inattendu venait de surgir en lui. Pour la première fois de sa vie, il comprenait que l'amour est bien réellement de ce monde et qu'il peut vous saisir à l'improviste pour vous terrasser. Vaguement toute sa vie passée lui apparut, depuis les rêves ébauchés qui le tourmentaient au collège, pendant les longues études du soir, jusqu'aux réalités décevantes où il avait inutilement occupé sa jeunesse. Le souvenir d'Hélène l'effleura. « Ah ! se dit-il, que ferais-je maintenant auprès d'elle ? » Viviane le possédait déjà ; la liqueur qu'il avait bue était trop forte pour lui, elle l'enivrait ; il en souffrait et ne pouvait secouer l'inexprimable et délicieux malaise auquel il était en proie. Une minute suffit-elle donc à bouleverser ainsi un homme qui n'est plus un enfant ! On le lui aurait dit qu'il ne l'aurait pas cru. Cependant il pouvait en faire la douloureuse expérience sur lui-même. Il comprit instinctivement qu'il commençait une vie nouvelle, et les fantômes d'autrefois semblaient venir lui demander un dernier adieu. Depuis celui de sa mère morte qui lui mouilla les yeux, jusqu'à celui de la Mariotte qui lui arracha un sourire, ils vinrent les uns après les autres comme des amis qui, la veille d'un

départ, viennent souhaiter bonne route et longue vie au voyageur.

Le froid de la nuit le réveilla de son engourdissement. Il se remit en marche. Il y avait si loin de ce qu'il éprouvait aujourd'hui à ce qu'il avait ressenti jadis, qu'il ne savait comment l'expliquer. Il contenait un sentiment plus fort que lui, trop fort pour lui, et il en souffrait comme d'une sensation aiguë. Il allongea son chemin pour traverser la rue que Viviane habitait et pour passer devant sa maison. Les fenêtres du salon et de la chambre à coucher étaient éteintes, et il se rappela alors qu'elle devait être à l'Opéra. Il s'y rendit et s'arrêta debout dans le couloir qui conduit aux stalles d'orchestre : une danseuse efflanquée et un danseur prétentieux sautaient sur la scène au bruit d'une musique quelconque. Il n'y fit point attention et regarda dans la salle. Dans une loge en face de lui, il aperçut Viviane, calme, souriante, pleine de grâce et de saveur. Il tint longtemps ses yeux attachés sur elle. Elle se tourna indifféremment vers lui, le reconnut, lui fit un petit signe de tête qui signifiait : « Ne venez point me saluer, je suis avec des personnes que votre présence étonnerait » ; puis, du bont de son éventail replié, elle lui envoya un imperceptible baiser. Pendant deux heures il resta ainsi, la contemplant et s'enivrant de la voir. Lorsqu'elle descendit le grand escalier, il passa près d'elle et put lui serrer la main ; il la regarda monter dans sa voiture, qu'il eut bien envie de suivre en courant, et rentra chez lui harassé, épuisé, courbattu.

Sur sa table deux lettres l'attendaient, l'une de Viviane ; un simple billet, mais plein d'une tendresse qui ne paraissait pas feinte et à laquelle le cœur d'Horace ne répondait que trop ; l'autre de M. Verceil. — « Eh bien ! *my dear boy*, disait-il, la vie de Paris est donc bien amusante que tu ne peux te décider à la quitter, ne serait-ce que pour venir nous voir ? J'ai été comme toi à ton âge, j'aurais donc mauvaise figure à te gronder, et puis je n'ai qu'un goût médiocre pour les rôles d'oncle grognon. Sais-tu qu'en prenant des années et en devenant femme, ta cousine Hélène n'enlaidit point ; on commence à en parler autour de nous, et les fils des négociants de Glasgow me rendent visite plus souvent qu'autrefois ; je regrette que tu n'aies pas idée de les imiter. J'ai beaucoup pensé à toi dernièrement en relisant la Fontaine, car tout minotier que je suis, mon cher neveu, je n'en aime pas moins les belles choses. Ne te mire pas trop dans l'eau qui passe ; rappelle-toi l'histoire du chien qui lâcha la proie pour l'ombre :

A toute peine il regagna les bords,
Il n'eut ni l'ombre ni le corps. »

Horace rejeta cette lettre avec mauvaise humeur, car elle répondait directement à tout ce qui l'agitait.

— Ah ! c'est fini, s'écria-t-il ; je suis perdu !

Il se mit au lit, dormit lourdement, et le lendemain, se réveillant avec une faim peu commune, il se rappela qu'il n'avait point diné la veille. La journée fut dure pour lui,

car il était le siège d'un combat dont il ressentait tous les chocs. Il eût pu se croire habité par deux contradicteurs. « Ne retourne pas chez Viviane, disait l'un ; cours auprès d'Hélène : c'est là qu'est le devoir et la sécurité. — Qu'irais-tu faire près d'Hélène ? disait l'autre : t'enterrer et faire souche de petits meuniers ; jette-toi dans les bras tendus de Viviane : c'est là qu'est la vie et le bonheur. » Il entendait les deux voix et ne savait que leur répondre ; sa raison écoutait l'une, sa passion écoutait l'autre. Il sentait très-nettement que, s'il revoyait Viviane, c'en était fait d'Hélène. Cependant, sans l'avoir jamais éprouvé par lui-même, il devinait que ces liaisons, si profondément serrées qu'elles soient, finissent toujours par se dénouer dans les larmes et l'amertume. L'illégitime n'est jamais que transitoire ; sans en être certain, il le soupçonnait et se le disait. Il était comme un marinier qui choisit sa route entre le torrent et le lac : le torrent est rapide, accidenté, profond, et peut l'engloutir ; le lac est paisible, uniforme, inoffensif, et sûrement, mais lentement, le conduira vers son but.

La fortune probable d'Hélène n'entraît pour rien dans ses calculs, il n'y pensa même pas. La lutte n'avait lieu qu'entre sa tête et son cœur ; il ne se trouvait pas d'amour pour sa cousine, et il se sentait violemment poussé vers Viviane. Il se figurait la colère de son oncle, car il ne pouvait se méprendre sur le sens exact de sa dernière lettre ; il se représentait le chagrin de cette enfant charmante qui, depuis quatre ans, n'avait pas cessé de l'attendre, et sa vanité, tout autant que ses bons instincts, le

faisait souffrir du mal qu'il allait causer. Quelques paroles déjà murmurées à son oreille par la médisance lui avaient insinué qu'il ne serait pas le premier à faire battre le cœur de Viviane ; cette légèreté aimable qu'on lui attribuait avait même peut-être décidé Horace à marcher vers elle, car l'homme a horreur de l'obstacle. Mais son insouciance curieuse s'était vite envolée, chassée par un amour aigu qui tout à coup s'éleva en lui. Tout cela lui revenait dans ces heures douloureuses où, maître encore de sa destinée, il ne savait vers quel pôle la diriger. L'homme aime les sentiments sérieux, souvent il les invoque ; en réalité, il les redoute, car toujours pour lui ils sont une chaîne : autant la femme désire se donner, autant l'homme cherche à se réserver. Horace rêvait son abandon complet et radical, mais il n'en éprouvait pas moins à son insu un sentiment de défiance qui lui criait : « Prends garde ! en lui montrant Viviane. » Que faire ? où aller ?

La raison fut vaincue, la passion triompha. Il alla chez Viviane. C'était briser avec toute son existence écoulée ; c'était dédaigner un engagement moral qui longtemps encore devait troubler sa conscience ; c'était oublier les vœux de sa mère, qui avait ardemment désiré le mariage d'Horace et d'Hélène ; c'était rompre avec les derniers débris de la famille ; c'était répudier le passé et commencer une vie nouvelle ! Nouvelle, en effet, car jusqu'alors il n'avait fait que tourner autour de l'amour et n'y était jamais entré jusqu'au fond. Nageur indifférent à la surface de l'abîme, il allait plonger dans ses profondeurs.

Peut-être aurait-il reculé encore s'il eût trouvé Viviane montée à son diapason. Mais il ne put s'y méprendre, elle écoutait avec une surprise mal dissimulée les accents passionnés d'Horace ; on eût dit qu'elle aussi avait simplement cherché une aventure agréable et qu'elle hésitait avant de s'engager dans les chemins nouveaux où l'on voulait l'entraîner. Ce n'était point de la froideur, c'était une sorte de réserve instinctive, un vague effroi de l'inconnu violent qu'on soupçonne sans bien l'apercevoir. Elle semblait redouter de s'abandonner à des sentiments trop forts pour elle, encore inconnus et qui pouvaient la conduire hors de la ligne fort habile, où jusqu'alors elle avait maintenu sa vie. Ces hésitations, qui se traduisaient de mille manières dans les conversations, dans la correspondance des deux amants, exaspérèrent au plus vif l'amour d'Horace. Comme il craignit que Viviane ne lui échappât, il se précipita vers elle avec une ardeur sans pareille et que jamais encore elle n'avait rencontrée. Si les rôles eussent été retournés, il est probable qu'Horace eût eu peur d'une telle et si puissante explosion ; il eût craint d'être dévoré vivant, et, obéissant aux invincibles lois de l'instinct de la conservation, il se fût retiré, quitte à le regretter huit jours après. Certes Viviane eût préféré une tendresse plus douce, moins exclusive, moins égoïste, moins troublante pour ses habitudes, plus en harmonie avec ses sentiments qui ne manquaient peut-être pas d'une certaine banalité ; mais l'amour vrai est une maladie contagieuse, et celui d'Horace était si sincère, si irrésistible,

si absolu, qu'elle fut entraînée peu à peu à le partager tout à fait ; aussi deux mois après leur première union, il put la prendre dans ses bras et lui dire : « Ah ! maintenant tu m'aimes comme je t'aime, et nous sommes bien réellement l'un à l'autre. »

Quoiqu'il fût fort jeune encore et qu'il n'eût jamais été atteint par les durs cailloux que jettent les mains invisibles de la calomnie, Horace redouta sagement le grand jour pour sa tendresse ; il voulut l'enfouir loin des yeux malveillants du monde et, s'il le pouvait, hors de ses regards. Craignant de compromettre gratuitement Viviane en la recevant chez lui ou en se montrant trop souvent chez elle, il chercha et découvrit, dans un coin isolé de Paris, un appartement qui donnait sur de vastes jardins ; deux entrées séparées permettaient de s'y rendre sans être remarqué. Ce fut là qu'il creusa le nid mystérieux où il cacha ses amours. Il en fit une retraite à la fois intime, grave et souriante où il put, pendant de longs moments, s'abandonner sans contrainte au charme qui le dominait. Comme on eût dit au moyen âge, il se sentait possédé ; mais l'exorcisme lui eût fait horreur ; il chérissait son mal et il en vivait. Plusieurs fois par semaine, à des heures fixées d'avance, Viviane venait le trouver dans ce doux *chez-eux* où il était toujours arrivé avant elle. Qu'était-ce alors ? de l'amour ? oui, certes, mais aussi des causeries sans fin, car leur cerveau lui-même participait à leur extase. Horace ne se lassait pas d'elle ; il ne se fatiguait point de l'aimer, de l'adorer ! elle réalisait tous les rêves

que jadis il avait pu faire et les dépassait sans effort, ingénuement, par la libre expansion de sa nature éminemment gracieuse, prévoyante et facile. Ils s'écoutaient mutuellement avec admiration : gais ou tristes, qu'importe ? Ils se retrouvaient toujours en harmonie.

Il se mettait à la fenêtre, derrière la persienne demi-fermée ; de l'œil il parcourait la rue, il l'attendait, il la guettait. Une voiture paraissait au loin, la glace de la portière s'abaissait pour laisser apercevoir une main rapide. Il descendait alors, se cachait dans un angle du vestibule ; puis ils grâvissaient l'escalier, bras dessus, bras dessous, sans parler, joyeux comme des amoureux de quinze ans ; souvent sur le palier désert, il l'embrassait par-dessus la voile qui la cachait. Lorsqu'ils étaient entrés, eux qui s'étaient vus la veille, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils se retrouvaient après dix ans d'absence et se disaient : « Enfin ! » Jamais il ne s'accoutuma à l'émotion de cette rencontre qui se renouvelait si souvent, et, quand il courait au-devant de Viviane, jusqu'au dernier moment, son cœur battait comme au premier jour.

Toute gracieuse, délicate et attentive qu'elle fût, Viviane n'était point une femme mièvre. Aux Italiens, elle ne levait pas les yeux vers le ciel en écoutant les roulades de Mario, et jamais elle ne chanta *le Lac* de Lamartine. Son cerveau n'était point futile, il était trop féminin pour comprendre l'*abstrait*, mais il recherchait les choses sérieuses, essayait de se rendre compte, examinait, retenait, comparait :

chose rare, il était possible et même agréable de causer avec elle. Elle ne vous ramenait pas incessamment, ainsi que les autres femmes, sur ce sempiternel sujet de l'amour qui leur est favori, unique pour ainsi dire, et sur lequel elles reviennent si souvent, avec une sottise si persistante, une hypocrisie tellement peu déguisée, une curiosité si malsaine qu'elles en dégoûtent les hommes pour toujours; j'entends les hommes qui n'ont point la tête absolument vide et non pas ces êtres nuls, fraîchement frisés, imbeciles à vingt-cinq carats, bons tout au plus à donner la réplique à ces poupées ridicules qui montent leur machine à paroles avant de paraître dans les salons où elles sont attendues, semblables aux *babies* qui servent de jouets aux enfants et qui disent *papa* ou *maman*, selon qu'on presse leur ressort à gauche ou à droite. Non, Viviane n'était point ainsi; c'était une vraie femme; il ne lui a peut-être manqué qu'une moralité mieux forgée, ou de meilleurs exemples, pour s'élever tout à fait au-dessus de son sexe, et entrer de plain-pied dans la région du raisonnement, en quittant celle de la sensation dont la femme, jusqu'à présent, n'est pas encore parvenue à sortir. Là, en effet, git la différence essentielle qui sépare l'homme de la femme. Le premier est un être de sentiment et de raisonnement; le second est un être de sensation et d'impression; et cela suffit pour que les deux sexes forcés de vivre côte à côte, l'un près de l'autre, l'un par l'autre, ne puissent jamais s'identifier que momentanément et soient toujours des frères ennemis.

Autant Viviane s'éloignait par ses précieuses qualités des femmes qu'Horace avait déjà connues ou fréquentées, autant son amour pour elle s'éloignait de celui que déjà il avait ressenti. Il n'en pouvait douter, il était la proie du monstre ou du dieu insatiable, qui demande à mesure qu'on lui donne, et dont rien n'assouvit la faim dévorante. Il s'était donné sans réserve, sans esprit de retour : vivre près de Viviane, le plus souvent, le plus longtemps possible, être à elle, se sentir possédé dans toutes ses facultés, dans toutes ses pensées, dans son essence même, lui semblait un bonheur extra-humain, qu'il s'étonnait d'avoir mérité. Comme un marin perdu qui sombre en pleine mer au profond de l'Océan, il sombra dans cet amour, il y disparut. Il quitta ses amis, brisa ses relations et s'enfonça si bien dans ses joies secrètes qu'on eût pu le croire devenu invisible. Quand par hasard on le rencontrait, on pouvait, dès le premier coup d'œil, juger qu'il se passait en lui quelque chose d'anormal et d'inaccoutumé. Son visage, ordinairement calme et assez sévère, semblait illuminé par le feu intérieur qui brûlait dans son âme ; son front portait ce je ne sais quoi d'indéfinissable et d'indescriptible, qui est le signe du bonheur : sorte d'étoile mystérieuse qui irrite les hommes et attire les femmes. Les uns le jalouaient, les autres cherchaient à s'en approcher, comme si elles eussent voulu leur part de son rayonnement ; mais il passait impassible entre eux sans même les apercevoir. Il aimait trop Viviane pour céder même à un caprice ; son amour le défendait sûrement contre toute atteinte,

et ne fût-ce que par orgueil, il ne l'eût jamais trompée.

Il s'extasiait de tout, de sa grâce, de sa bonté, du développement de son esprit. Il n'avait pas encore fait cette découverte élémentaire et décevante : dans les femmes, c'est nous-mêmes que nous aimons, et leur intelligence, que nous admirons parfois, n'est jamais que le reflet de la nôtre. Plus tard il put acquérir cette cruelle expérience ; mais alors il ne songeait guère à tout cela, il avait mieux à faire, à être heureux, et il l'était. Il l'était sans partage, sans soupçon, sans arrière-pensée. Cependant, lorsqu'il recevait de Viviane une de ces lettres adorables qu'elle savait écrire mieux que personne, il tombait parfois en mélancolie et se disait : « Peut-être, a-t-elle déjà écrit des lettres semblables, car, hélas ! je ne suis pas le premier qu'elle ait aimé ! » Il chassait vite ces idées mauvaises ; mais, tout le jour néanmoins, il lui en restait une teinte de tristesse qui le rendait plus tendre encore auprès de Viviane, lorsque l'heure était venue de la revoir ! Le jour où ils ne se rencontraient pas, ils s'écrivaient, et quelles lettres ! quels cris d'amour ! quelle explosion ! — Il y a des mots de toi qui sont plus doux qu'un baiser, lui disait Viviane, et qui me remuent tout entière lorsque je les lis ! — Où donc as-tu appris le secret de ces phrases enivrantes qui me grisent comme un vin trop capiteux ? lui répondait Horace. — Ainsi tous deux ils chantaient le duo de l'amour, absorbés en eux-mêmes, aveuglés, ne voyant rien, insensibles à tous, au monde, à ses intérêts, à ses bruits, vivant sur leur propre substance, et se dévo-

rant à qui mieux mieux, à force de tendresse et de passion sans frein ni mesure.

Quelquefois, au risque d'être reconnue et compromise, elle vint le voir chez lui, à l'improviste ; jamais elle ne le surprit, car il l'attendait toujours, et toujours il lui semblait qu'elle allait entrer. Un soir, qu'elle devait aller au bal, elle vint prendre le thé au coin de son feu. Il avait eu soin de renvoyer ses domestiques. Comme deux enfants qui jouent à *la dînette*, ils s'amusèrent l'un l'autre à se servir, à ouvrir les buffets, à chercher le sucre, à faire bouillir l'eau, à couper des tartines. En grande toilette, toute parée, ruisselante de diamants, elle allait et venait dans le petit appartement d'Horace, comme une jeune servante tout à coup métamorphosée en princesse. Il l'admirait, la regardait, baisait ses bras nus, riait de la frayeur qu'elle avait d'être décoiffée, et ne se tenait pas d'aise en la voyant si belle. Infantillage qui serait risible, s'il n'était la forme extérieure d'une félicité profonde attachée aux fibres les plus intimes du cœur. Quand Viviane regarda la pendole pour voir s'il fallait partir, elle s'aperçut qu'il était deux heures du matin. Le temps avait passé d'une aile si rapide qu'ils ne s'en étaient même pas doutés. Ils en rirent tous les deux et ne regrettèrent point le bal manqué. Il lui mit sa capeline, entoura son cou pour qu'elle n'eût point froid, l'enveloppa de son grand manteau de satin blanc ouaté, la reconduisit jusqu'à sa voiture avec mille recommandations et, le cœur heureux, il rentra dans son salon. Il y retrouva ce parfum subtil que toute femme jeune et

aimée répand autour d'elle ; il s'assit devant sa cheminée, et, au lieu d'aller dormir, comme l'heure l'y conviait, il resta jusqu'au jour songeant à Viviane et savourant les joies dont il débordait.

Souvent il se demandait s'il n'était pas fou, si tout cela n'était pas un rêve et si, quelque jour, ce beau conte de fée ne s'évanouirait pas comme un songe. Mais ces instants de doute étaient courts ; la douce réalité qui l'enveloppait lui apparaissait alors dans sa splendeur éblouissante et chassait les mauvaises images. Si on lui eût demandé : « Combien de temps vous aimerez-vous ainsi ? » il eût répondu : « Toujours ! » et il eût été de bonne foi, car il croyait leur amour éternel. Il se comparait lui-même en souriant à ces hommes qui portent des besicles de couleur, et qui, tout en distinguant très-nettement les objets, les voient uniformément revêtus de la teinte bleue de leurs lunettes ; il voyait tout à travers Viviane, car elle habitait son cœur et son cerveau. Il eut ses folies avec elle, folies plus jeunes que leur âge et auxquelles elle se prêtait avec ravissement, car elle y trouvait une nouvelle preuve de tendresse. Ils se voyaient tant qu'ils voulaient, et cela, pourtant, ne leur suffisait pas. Parfois Horace partait de chez lui, vers minuit, chaudement vêtu contre le froid de l'obscurité, portant de petits pistolets dans ses poches, en crainte d'une mauvaise rencontre peu probable. Il allait ainsi, par les rues, rasant les murs, comme un amoureux qui se cache ; arrivé au but de sa route, il guettait les environs avec soin, et si nul passant n'apparaissait à cette

heure tardive, il donnait le signal que Viviane attendait debout derrière la fenêtre entr'ouverte. Du premier étage où était situé son appartement, elle laissait tomber une corde solide, garnie de nœuds qu'llorace saisissait pendant que Viviane lui criait à voix basse : « Prends bien garde ! » Il montait, lesté et vigoureux, d'un dernier effort atteignait le balcon et sautait dans la chambre où Viviane le recevait dans ses bras. Devant le bon feu de la cheminée il se réchauffait, prenait la tasse de thé qu'on avait préparée exprès pour lui, et se sentait en pleine possession de son bonheur, car il lui semblait qu'il venait de l'augmenter encore par plus de mystère et un tout petit danger.

Aux dernières heures de la nuit, avant même l'apparition du crépuscule, il reprenait sa route périlleuse et se laissait glisser jusque sur le trottoir en levant les yeux vers celle qui alors tremblait pour lui ; l'un et l'autre ils prenaient leur rôle au sérieux ; bien souvent il lui a crié : « Adieu, Juliette ! » et elle a répondu : « Adieu, Roméo ! » Lentement, pour mieux écouter ses souvenirs récents, il marchait dans les rues désertes, joyeux et le cœur battant, riant de la sotte précaution qu'il avait eu d'emporter des armes, car il se disait qu'un homme animé d'un amour comme le sien est invulnérable et invincible. Parvenu près de chez lui, il jetait à la poste une lettre préparée d'avance, lettre qui disait : « Tout va bien ! » et qui était destinée à calmer les inquiétudes de Viviane, toujours prompte à s'alarmer sur le sort de celui qu'elle aimait. Quand elle le revoyait, après ces rendez-vous nocturnes, elle le question-

nait sans repos, lui faisait raconter vingt fois les incidents de cette promenade inoffensive à travers Paris endormi : « Bien vrai ! bien vrai ! lui disait-elle, il ne t'est rien arrivé ! » Elle s'imaginait volontiers, et non sans un certain orgueil qu'il avait bravé toutes sortes de périls pour arriver jusqu'à elle, et sincèrement elle admirait un courage dont il n'avait pas eu besoin. Certes on en peut rire, mais ils étaient de bonne foi et naïfs ; ils croyaient à leurs fictions romanesques et les aimaient, car elles affirmaient un amour dont cependant ils n'avaient point à douter.

Rarement entre eux ils s'occupaient du mari de Viviane. Lorsqu'il en était question, elle disait : « Ce pauvre Ernest ! » et n'en parlait jamais, du reste, qu'avec une sorte d'affection où il y avait plus de bienveillance commandée que de véritable amitié. Les deux époux s'écrivaient régulièrement : c'était tout ce que l'on savait d'eux. Horace ne vit jamais ce mari toujours absent, mais bien souvent il regretta que Viviane fût mariée, car il aurait voulu pouvoir se consacrer entièrement, publiquement à elle, avoir le droit de vivre sans cesse à ses côtés et de lui donner son nom. Eût-elle été assez sage, si l'occasion eût été favorable, pour repousser ce sacrifice, ce dévouement d'un homme plus jeune qu'elle ? Qui sait ? Leur amour les avait affolés, et ils estimaient que la vie ne leur suffirait pas à se le prouver.

Tout emporté qu'il fût par ce tourbillon plus fort que lui et auquel, du reste, il s'abandonnait avec bonheur, Horace n'avait point oublié Hélène, et quand il eut compris

que sa liaison avec Viviane était sérieuse et profonde, il se résolut à faire acte d'honnête homme, acte cruel mais nécessaire, et à briser d'un seul coup toute espérance surnageant dans le cœur de sa cousine. Il écrivit donc à son oncle que ses occupations lui interdisaient absolument de quitter Paris, qu'il se voyait forcé de renoncer à aller le voir à Sainte-Marthe, et enfin, après bien des phrases qui n'étaient point sans quelque gêne, il ajoutait : « Voilà qu'Hélène est grandelette maintenant, elle a vingt ans passés ; pourquoi donc ne la mariez-vous pas ? Je suis persuadé que sans grandes recherches vous trouveriez facilement, dans votre voisinage, soit à Dumbarton, soit à Glasgow, un mari qui offrirait toutes les conditions de fortune et de sécurité que vous pouvez désirez pour votre fille. »

M. Verceil resta plus de six mois avant de répondre à cette lettre. Enfin il écrivit : « J'ai suivi ton conseil, mon cher neveu, et j'ai admiré avec quelle sagesse désintéressée tu me le donnais. Ta cousine se marie ; elle épouse un grand beau garçon de vingt-neuf ans qui n'a pas cru me faire trop d'honneur en me demandant la main d'une fille riche et charmante ; mon gendre s'appelle Pol Mac-Sperfield, et dès aujourd'hui il est associé à mes affaires. La noce se fera dans huit jours ; je ne t'y invite pas, afin de ne pas te donner l'ennui de me refuser. Ta cousine est fort heureuse de ce mariage, mais elle est si occupée qu'elle n'a pas le temps de t'écrire ; elle me charge de toutes ses amitiés pour toi ; j'y joins les miennes en te souhaitant de

mener ta vie de façon à n'avoir jamais rien à regretter. »

Ce fut un soulagement pour Horace, bien qu'il s'y mêlât quelque grain de dépit. Il en parla à Viviane.

— Quelle sottise tu aurais commise, lui dit-elle ; est-ce qu'il pouvait te convenir d'épouser une petite provinciale et de faire tourner des meules de moulin ? Ton aisance te suffit, tu n'as donc pas besoin d'augmenter ta fortune. Notre destinée, à nous deux, était de nous aimer, tout le reste est chimère !

— Ah ! comme tu as raison, ma chérie ! lui répondit-il ; je ne puis te voir, je ne puis penser à nous sans me rappeler la chanson écossaise : « Elle était née pour être belle et moi pour mourir de son amour ! »

De temps à autre Horace écrivait à son oncle, car, entre eux, rien ne motivait une rupture, mais les lettres étaient froides et contraintes ; d'un côté, elles laissaient deviner un embarras mal dissimulé, et de l'autre elles accusaient souvent l'irritation d'une déconvenue imméritée. Parfois, Hélène ajoutait quelques mots aux lettres de son père ; ces lignes étaient toujours très-simples, mais affectueuses ; on sentait qu'il y avait là une empreinte première qui ne s'était pas tout à fait effacée.

Que dire encore d'Horace et de Viviane, qu'ils n'avaient rien à envier à personne, et voilà tout, car le bonheur ne se raconte pas. Heureux les peuples qui n'ont point d'histoire ! heureux aussi les amants qui n'en ont pas ! Pendant sept ans, — cela compte dans la vie d'un homme, — ces deux êtres, unis dans la même pensée, dans une tendresse

égale, dans une foi commune, dans une espérance partagée, purent croire qu'ils échapperaient au sort de tous et que rien, si ce n'est la mort, ne pourrait jamais les séparer. Après de si beaux jours, après tant d'années si parfaites, ils devaient, sur eux-mêmes, reconnaître que rien ici-bas, ni dans l'ordre des sentiments, ni dans l'ordre physique, ne peut être soustrait à la loi universelle, qui est la désagrégation, la dispersion et l'anéantissement.

Ce fut peut-être leur liberté même, la liberté sans limites dont ils jouissaient, qui insensiblement les mena à leur perte. L'absence de contrainte engendre volontiers l'abus ; les joies les plus recherchées finissent par dégénérer en habitude, et les difficultés matérielles prolongent souvent des sentiments auxquels elles devraient rester toujours indifférentes. Mais la mort est si habile et si rapide à se glisser dans l'homme et dans tout ce qui lui appartient, qu'elle profite de la moindre fissure pour s'établir tyranniquement dans les endroits secrets où l'on pensait que jamais elle ne pourrait pénétrer. On meurt souvent pour n'avoir plus pensé à vivre ; Goethe eut raison de faire graver sur sa montre : *Memento vivere*. La vie est un combat, ceux qui oublient de combattre sont vaincus et terrassés avant même de soupçonner leur défaite. Horace et Viviane étaient dans une telle sécurité sur eux-mêmes, vis-à-vis l'un de l'autre et des événements possibles, qu'ils furent saisis par l'orage sans l'avoir vu se former.

Ils en étaient arrivés à cette heure singulière et doulou-

reuse qui ne manque jamais de sonner à un certain moment pour les liaisons de cette sorte, si solidement nouées qu'elles soient ; l'instant de la crise était venu. Les heureux, les prédestinés, les indifférents peut-être, les sages à coup sûr, traversent courageusement cette étape pénible et se retrouvent après, fatigués, diminués, mais n'ayant point désespéré d'eux-mêmes, et ils peuvent, se reprenant par la main, continuer sans trop de malaise la route qu'ils avaient commencée ensemble. Mais ceux qui sentent battre dans leur cœur le sang trop chaud de la passion, les ardents, les convaincus s'arrêtent, luttent, se meurtrissent mutuellement et s'en vont, pleins de regrets, de souvenirs amers, de récriminations injustes, mourir chacun dans son coin comme un loup blessé. Ceux-là ont sans doute vécu plus vite, plus fort, plus amplement que les autres ; mais de quelles incurables douleurs, de quelles cicatrices toujours ouvertes ne payent-ils pas les heures d'extase qu'on leur a enviées sans savoir quel en serait le châtimement ? On ne revient jamais sain et sauf de ces batailles occultes et acharnées, on y laisse toujours la meilleure part de soi-même et l'on s'en retire avec une sorte de déchéance morale qu'on ne connaissait pas.

Ils étaient toujours les mêmes ; rien en apparence n'avait été modifié dans leur vie, et cependant quelque chose d'inaccoutumé, une vague et imperceptible lassitude, les alanguissait lorsqu'ils se trouvaient en face l'un de l'autre. Il y avait parfois dans Horace une pointe d'ironie, et dans Viviane une espèce de défiance latente et indéfinie qui ne

savait sur quoi s'appuyer. Ils restaient plus silencieux que jadis ; on eût pu croire qu'à force d'avoir causé ensemble ils avaient épuisé tout sujet de conversation et ne savaient plus que se dire. Horace sortait de ce mutisme qui le mettait mal à l'aise, et posant sa tête sur l'épaule de Viviane, il lui disait : « Ah ! qu'on est bien près de toi ! » et il ne s'imaginait pas que rien pût être changé entre eux. Un fait bien insignifiant par lui-même fut le premier éclair de la tempête.

Un soir, en parcourant d'anciens papiers du temps de sa jeunesse, il mit la main sur le fameux sonnet d'Arvers qu'il avait copié jadis. Il le relut, le trouva fort beau, et pensant au plaisir que Viviane éprouverait à l'entendre, il le transcrivit avec soin. Le lendemain, il était avec Viviane dans leur *chez-eux* ; elle se tenait debout devant la cheminée, le pied sur un chenet et se chauffait, car il faisait très-froid. Encore sous la vive impression de la poésie qu'il avait admirée la veille, Horace tira le sonnet de sa poche, et après avoir dit à Viviane : « Écoute quelque chose de charmant, » il lut :

Mon âme a son secret ; ma vie a son mystère ;
Un éternel amour en un instant conçu !
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su !

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai, jusqu'au bout, fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
— Quelle est donc cette femme ? et ne comprendra pas !

Viviane regarda et écouta attentivement Horace, sans faire un geste, pendant qu'il lisait. Lorsqu'il eut fini, elle prit le papier, le lut à son tour et, le posant sur la cheminée, elle dit :

— Ces vers sont en effet d'un joli sentiment ; elle sembla hésiter et ajouta : Pour quelle femme les avez-vous copiés ?

— Es-tu folle ? demanda Horace en éclatant de rire.

— Tu as raison, je suis folle, répliqua Viviane avec un geste d'épaules qui indiquait qu'elle était mécontente d'elle, je ne sais ce que j'ai ; n'en parlons plus.

Horace, du reste, n'y fit aucune attention ; une pareille question était tellement vaine qu'il ne s'y arrêta même pas ; mais, pour elle, il n'en fut point ainsi. Ces vers la tourmentaient ; elle s'imaginait y découvrir la trace de quelque passion secrète inspirée à Horace par une femme dont il cachait le nom ; le sentiment exprimé par ce sonnet n'avait aucun rapport avec leur mutuelle situation ; ils s'aimaient, se l'étaient dit, et se le prouvaient ; pourquoi donc s'était-il engoué de cette poésie, jusqu'à prendre la peine de l'écrire ? Elle eût pu se répondre : Il a éprouvé en lisant

ces vers un plaisir qu'il a voulu me faire partager ; elle eût été dans le vrai absolu, mais c'était trop simple et elle n'y crut guère. Lentement, adroitement, avec de grands circuits, comme un renard qui rampe vers un faisan rasé dans un roncier, elle revint autour d'Horace avec mille questions : Où as-tu été ? — Qu'as-tu fait ? — Quelles personnes as-tu rencontrées ? — Horace répondait sans deviner où elle en voulait venir, avec beaucoup de calme et de douceur. A la fin, il lui dit en souriant :

— Faut-il signer mon interrogatoire ?

Elle éclata. — Vous feriez mieux d'être franc avec moi et de me dire pour qui vous avez copié ces vers qui, du reste, sont plats, prétentieux et pleins d'afféterie.

Ce fut en vain qu'Horace s'évertua à la faire revenir de son erreur, elle n'en voulut démordre ; ils se querellèrent vivement, longtemps ; elle, avec la persistance aveugle des femmes nerveuses ; lui, avec une roideur de sarcasme qui lui était naturelle ; ils n'arrivèrent à se convaincre ni l'un ni l'autre et, pour la première fois, irrités et mécontents, ils se quittèrent sans se donner le baiser d'adieu. Ce ne fut qu'un nuage qui se dissipa de lui-même aux rayons de leur tendresse ; mais il devait reparaitre souvent à l'horizon et finir par couvrir tout leur ciel. Le fer avait été engagé, grave imprudence, car elle prouve que l'on peut combattre tout en s'aimant, et se blesser tout en restant unis ; dès lors, il n'y a plus de paix certaine, il n'y a plus que des repos et, de trêve en trêve, de duels en duels, on arrive épuisé, meurtri, vaincu d'avance, jusqu'à la lutte suprême

qui met fin à ce beau rêve dans lequel on a vécu si longtemps.

De l'heure où ce malheureux sonnet amena entre eux une dispute acrimonieuse, il resta dans leur cœur un double sentiment qui devait y germer et porter des fruits funestes. Viviane, étonnée de la vivacité avec laquelle Horace avait repoussé ses soupçons, garda un fond de défiance qu'elle s'efforçait vainement de dissimuler, et qui souvent se faisait jour malgré elle. Elle pensait qu'il ne se serait point si vertement défendu s'il n'eût été coupable, et s'il n'eût eu intérêt à la dérouter. De son côté, singulièrement humilié de voir injurieusement tourner contre lui une attention aimable, heurté de front par une accusation que rien n'avait pu lui faire prévoir et que rien n'expliquait, Horace se dit : « A quoi bon n'avoir aucun reproche à s'adresser, si cela ne sert qu'à les endurer tous, » et il se répétait alors avec amertume la phrase incorrecte, et si vraie, de Joseph de Maistre : « C'est le prodige, c'est le tour de force de la fidélité, de résister au soupçon. » Il n'avait cependant nulle envie de trahir Viviane ; il ne la trompa jamais ; il n'eut besoin d'aucun effort pour se garder intact. En dehors d'elle, les femmes n'existaient pas pour lui.

Était-ce la défiance de Viviane et l'exaspération que cette défiance causait à Horace, qui devaient tuer leur amour ? Non pas : ils le crurent tous deux, mais ils se trompèrent. Quand un homme meurt, on dit : Il est mort d'une pleurésie, d'une fièvre maligne, d'une maladie quelconque. La vérité, simple comme un lieu commun, est

qu'il est mort parce que les forces vitales lui ont fait défaut. Il en est ainsi de l'amour : il s'éteint parce qu'il ne trouve plus en lui les éléments nécessaires à sa subsistance. Ce n'est ni la jalousie, ni la trahison, ni l'incompatibilité d'humeur, qui, d'agonie en agonie, l'ont conduit jusqu'à sa fin : c'est l'impossibilité de vivre encore. Nul mari soupçonneux ne les força à se séparer ; nulle autre maîtresse ne vint distraire Horace ; nul amant ne s'empara de Viviane ; nul événement imprévu n'assaillit leur existence ; nulle ruine ne les atteignit ; rien, en un mot, ne les empêcha de continuer à vivre comme par le passé, ce passé heureux qu'ils ont tant regretté, et cependant cela leur fut impossible. Ils s'étaient tant nourris de leur propre substance, si follement, si prodigalement, qu'ils s'étaient épuisés, semblables à un lac qui n'est alimenté par aucune eau vive, et qui se vide insensiblement par sa seule évaporation. C'est la loi : qui ne se renouvelle pas, meurt ; qui s'absorbe, périt. Un cataclysme brisant subitement le lien qui les unissait aurait mieux valu ; au moins ils auraient pu n'accuser que le sort ; ils auraient pu se dire : Sans ce malheur, nous serions encore ! tandis qu'ils ne purent s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'accuser mutuellement, se rejeter leur faute l'un à l'autre, et ils empoisonnèrent leur vie en voulant prolonger leur amour à toute force, lorsque déjà il était fini.

Il n'y a que la foi qui sauve : ceci est vrai pour l'amour comme pour la religion. Viviane n'avait plus la foi, et elle en souffrait. Horace s'épuisait en efforts inutiles, en vains

raisonnements pour la lui rendre ; il n'y réussissait pas, et s'exaspérait. Viviane, avec l'instinct merveilleux de ceux qui tremblent pour leur bonheur, sentait confusément qu'elle était moins aimée ; aux grands élans, le calme avait succédé ; une vie très-tranquille, un peu éteinte même, avait remplacé les folles ardeurs qui poussaient autrefois Horace, la nuit, vers sa maison ; on n'escaladait plus les murailles, et, pour s'atteindre, l'escalier, le prosaïque escalier, paraissait suffisant. Elle craignit sans doute d'être délaissée ; mais à coup sûr, voyant son amant moins empressé auprès d'elle, elle s'imagina qu'elle avait une rivale et qu'Horace se dépensait ailleurs. Toutes les autres femmes eussent eu cette pensée, car elles ne peuvent comprendre que le cœur vive sans pâture, et elles croient beaucoup trop naïvement, par une sorte d'orgueil d'espèce, que nul homme ne peut être sans aimer. Aussi, pénétrée de cette idée absolument fausse, et n'attribuant la demi-froideur d'Horace qu'à une liaison nouvelle habilement dissimulée, elle en arriva vite, une fois entraînée sur cette pente, aux suppositions les plus absurdes. Tout lui devint un prétexte à soupçons et à reproches.

Horace, dès le principe, dans les premiers jours de leur union, lui avait très-nettement dit que jamais il ne mettrait ses amis en relation avec elle. Un peu de jalousie et beaucoup de prudence l'avaient déterminé à cette résolution, qu'elle approuva, car nul mystère, dans la vie insidieuse de Paris, n'est assez profond pour cacher le bonheur. Maintenant, ce fait si simple et si raisonnable lui

revenait à la mémoire, et elle en tirait cette conclusion étrange qu'il avait eu un intérêt personnel et coupable à dissimuler sa vie, de même que plus tard elle devait aller jusqu'à lui dire : « Tu ne m'aimes plus, donc tu ne m'as jamais aimée ! » — Hérésie insensée qui fit soupçonner à Horace que la femme est naturellement dénuée de raisonnement.

Comme un lion pris dans un filet, Horace cependant se débattait avec une violence convaincue à travers cette jalousie soupçonneuse qui chaque jour changeait d'objet, mais dont le fond restait toujours le même. Voyant que ses actions les plus plausibles, que ses paroles les plus innocentes, étaient tournées à mal et contre lui, il prit l'habitude de ne plus jamais rien raconter à Viviane de ce qu'il faisait, et il lui arriva souvent, non pas de déguiser, mais de ne point dire la vérité. Peine perdue ! Elle reconstituait selon sa douloureuse fantaisie les heures qu'il avait passées loin d'elle, et quand il insistait pour lui prouver qu'elle se trompait, elle poussait un soupir, et disait avec résignation :

— C'est bien, mon cher Horace, soyez persuadé que je ne demande qu'à vous croire.

Horace avait quelque peine alors, en présence de ce doute ironique, à ne pas se mettre en fureur. Parfois il n'y réussissait pas, ou il y réussissait mal, et chaque jour entre eux l'abîme s'élargissait. Les heures de répit étaient devenues de plus en plus rares, et ils semblaient tous les deux ne prendre quelque repos que pour s'attaquer mieux, plus fortement, à outrance.

Un jour que la querelle avait été plus vive encore que de coutume, Viviane, rentrée chez elle, sentit quelque regret de tant d'amertume si dangereusement versée. Elle écrivit à Horace après dîner, lui envoya sa lettre par un domestique, en donnant à ce dernier ordre d'attendre la réponse. Horace n'était pas chez lui. Énervé, fatigué de ces luttes stériles d'où nulle conviction sérieuse ne parvenait à se dégager, il était sorti aussitôt son repas terminé, et, autant pour prendre l'air que pour fuir sa solitude, il avait été se promener sur les boulevards extérieurs. Jusque vers minuit il avait marché, pensant aux tristesses qui l'accablaient, songeant avec horreur à la vie pleine d'épines où Viviane et lui se précipitaient, invoquant une lumière pour se conduire à travers le chaos qu'il entrevoyait, et, calmé par cette longue course, il était rentré chez lui, où il avait trouvé la lettre qui l'attendait. Avant de se coucher, il y répondit joyeusement, avec une sorte de gratitude attendrie. Mais le lendemain matin, avant même que sa lettre eût été mise à la poste, on lui en apportait une autre de Vivianne, bien différente de la première. « Avouez, lui disait-elle, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître la vérité ? J'ai eu la sottise de vous écrire hier au soir pour adoucir la peine où je vous avais vu. Vous n'étiez même pas chez vous, et vous aviez eu soin de ne pas me dire que vous comptiez sortir. » — Horace répondit : « J'ai passé la soirée à marcher sur les boulevards extérieurs et à me désespérer en pensant à nous. » — Elle n'en crut pas le premier mot, et quand, le lendemain, ils se

virent, elle lui dit avec un calme voulu, et en dénouant négligemment les brides des son chapeau :

— Chez quelle fille de votre connaissance avez-vous été avant-hier, dans la soirée ?

Elle détourna la tête avec effroi, en voyant l'expression des yeux d'Horace. En effet, il venait de se dire : — Si je la tuais, ne serais-je pas dans mon droit ? Deux secondes après, Horace s'était jeté la face contre son lit, car il avait horreur de lui-même ; de plus, il sentait qu'à force d'injustice on l'entraînait absolument hors de sa nature, et qu'on faisait naître en lui des idées mauvaises dont jamais il ne se serait cru capable.

— Viviane ! Viviane ! lui dit-il en se redressant et en tournant vers elle son visage bouleversé, que faut-il donc faire pour vous convaincre ?

Elle répondit froidement : — Être sincère !

En était-elle parvenue à ce point de folie de croire qu'il ne pouvait sortir de chez lui qu'avec l'intention de la tromper ? Peut-être ; en tout cas, on eût pu s'y méprendre. Chose terrible à dire, elle était de bonne foi, car c'était une âme profondément honnête. De plus, elle était très-intelligente et très-bonne. Quel démon la poussait donc à frapper ainsi Horace de blessures dont chaque contre-coup revenait vers elle ? Certes, au lieu de continuer cette vie qui ressemblait à un combat de gladiateurs s'enferrant mutuellement à chaque passe, il eût mieux valu se séparer. Ils n'y pensaient même pas ; bien plus, une rupture ne leur semblait pas possible.

Il ne suffit pas d'aimer, il faut savoir aimer, et c'est peut-être la plus difficile de toutes les sciences. Or, ces deux pauvres êtres, imbus, pénétrés tyranniquement par leurs douleurs personnelles, avaient désappris cet art charmant qu'ils avaient jadis si merveilleusement pratiqué; chacun ne voyant, ne ressentant que sa propre souffrance, s'efforçant de la diminuer sans pouvoir y parvenir, fort d'une innocence qui ne servait à rien, combattait égoïstement pour sa cause, et ne faisait aucune concession. Chacun d'eux se croyait en état de légitime défense, et portait des coups à son adversaire pour parer ou rendre ceux qu'il en recevait. A ce métier-là on s'use vite et l'on ne tarde pas à périr. Viviane, affolée par la jalousie, qui n'est peut-être, après tout, que l'extension malsaine du droit de propriété, se croyait la femme la plus malheureuse du monde, et elle accusait Horace, qui lui renvoyait l'accusation. Ensemble, à la même minute, à la même seconde, chacun d'eux se disait : « Quel mal lui ai-je fait ? Pourquoi me faire tant souffrir. » Et ce duo lugubre durait des heures entières ! Puis la fatigue les prenait ; un mot dit au hasard rappelait la vivacité des tendresses d'autrefois, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, se juraient de s'aimer toujours, et dans une ivresse douloureuse trouvaient l'oubli de leur chagrin. A la suite de ces sortes d'ardeurs nouvelles qu'allumaient les dernières étincelles d'un amour près de s'éteindre, ils s'écrivaient des lettres passionnées, toutes pleines de serments et d'amour. Ils croyaient alors que la crise était passée, et que de cette tourmente ils

s'échapperaient sans naufrage. Espoir inutile ; à leur première rencontre, leur mutuelle irritation, momentanément endormie par la lassitude, se réveillait plus aiguë que jamais. — C'est ta faute ! — Non c'est la tienne ! — Ah ! si tu m'aimais ! — Ah ! si vous m'aviez aimée !

Peut-être connaissant, par l'expérience de son propre passé, la fragilité du cœur humain, Viviane s'était-elle imaginé que chez l'homme la constance est impossible. Peut-être, en se souvenant de tout ce qu'elle avait vu dans le monde, crut-elle qu'Horace ne répugnait pas aux trahisons, et ne comprit-elle pas qu'il avait mis sa vie sur l'enjeu de son amour pour elle. Cela était certain cependant, et, pour lui, tout avait cessé d'être dès qu'il l'eut rencontrée. Son existence passée lui avait apparu comme un songe effacé dont on cherche vainement les images ; c'est en elle, c'est par elle, pour elle qu'il avait vécu. Nous le savions bien, nous, ses amis, qu'il avait quittés et délaissés sans même tourner la tête. L'un d'eux, mesurant la profondeur de la passion où il s'était absorbé, dit un jour : — Pauvre Horace ! dans quel état nous reviendra-t-il ?

Une fois, que leurs reproches avaient débordé pleins d'aigreur et d'âcreté, Viviane s'arrêta tout à coup, et regardant Horace, elle lui dit :

— Si j'étais libre, m'épouseriez-vous ?

Pendant sept ans, Horace avait souffert de cette idée qu'elle n'était point libre, et qu'il ne pouvait publiquement et irrémissiblement lier sa vie à la sienne ; mais surpris par cette brusque question, encore endolori par la

scène qu'elle avait interrompue, il hésita à répondre.

— Ah ! s'écria Viviane en se levant avec colère, jamais, jamais vous ne m'avez aimée ! Mais dites-moi donc alors dans quel intérêt vous m'avez fait croire à un amour qui n'existait pas !

Il resta stupéfait, ne trouvant d'abord rien à répondre. Un sourire d'une tristesse infinie passa sur ses lèvres, et il lui dit :

— Doute que les astres soient de flamme ; — doute que le soleil ait un mouvement, — soupçonne la vérité d'être un mensonge, — mais ne doute jamais de mon amour !

— Eh ! reprit-elle durement, vous n'êtes pas le prince de Danemark, et je ne suis point la fille de Polonius. Je connais Shakespeare aussi bien que vous ! Faites trêve à vos sornettes ; dites-moi pourquoi vous m'avez persuadée que vous m'aimiez. Parlez sérieusement !

Il se leva, il la prit par les deux épaules, et, approchant doucement son visage du sien, il lui répondit :

— Parce que je t'adorais ! parce que je ne sais pas de mots pour dire l'amour que j'avais pour toi ; parce que jamais tendresse semblable n'a germé sous le soleil !

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle avec angoisse, et en se laissant aller contre sa poitrine, peut-être dit-il vrai, et peut-être ne suis-je qu'une folle !

Cette fois, l'embellie dura plusieurs jours ; il y eut un calme relatif, et si ce ne fut pas du bonheur, ce fut du moins de la tranquillité. Ils se sentaient, malgré cette paix apparente, si peu sûrs d'eux-mêmes qu'ils osaient à

peine se parler. Ils craignaient sans cesse qu'un mot maladroit, une allusion fâcheuse, ne vint rallumer l'incendie éteint. Pendant cette période adoucie, un jour qu'ils étaient ensemble, Horace s'était assis sur le rebord du canapé où Viviane était étendue; sur le même coussin leurs deux têtes se touchaient. Rêveurs, ils regardaient machinalement devant eux et ne se parlaient pas. Ils pensaient à eux-mêmes, aux heures passées qui jamais plus ne reviendraient. Horace, absorbé et comme magnétisé par ses souvenirs, se racontait une soirée qu'il avait passée près de Viviane à l'Opéra; il se rappelait qu'ils étaient seuls dans leur loge, que leurs mains se pressaient, que leurs cœurs battaient à l'unisson, qu'ils se tournaient l'un vers l'autre aux mêmes moments, en écoutant la musique du *Prophète*, que les mêmes notes les émouvaient de la même manière, que les mêmes cris les faisaient tressaillir en même temps, qu'ils étaient en communion parfaite, et que ce qui agitait l'âme de l'un agitait également et simultanément l'âme de l'autre. Une émotion violente le suffoqua, et il se mit à pleurer. Viviane sentit le froid de ses larmes; elle se leva d'un bond :

— Qu'as-tu, mon cher amour, lui dit-elle, et pourquoi pleures-tu ?

— Ah ! répondit Horace avec abattement, je pleure sur nous.

Viviane eut alors comme une vision : elle comprit le grand écroulement qui s'était fait en eux et autour d'eux; rapidement, elle aperçut tout ce bonheur détruit qu'on ne

reconstruirait pas, tout ce chemin parcouru qu'on ne parcourrait plus jamais ; elle vit que tout allait finir, et, laissant à son tour éclater ses sanglots, elle s'écria :

— Ah ! quelle misère ! quel désespoir !

— Nous nous sauverons, si nous savons le vouloir avec opiniâtreté, lui dit Horace.

Elle secoua la tête, et, avec un découragement sans nom, elle répondit :

— Ah ! le naufrage est complet, et nous sommes sur le radeau de la *Méduse* !

Elle avait raison. A la fois bourreaux et patients, ils avaient usé toutes leurs forces à combattre l'un contre l'autre ; il ne leur en restait plus pour s'arracher au gouffre qui les engloutissait peu à peu. Ils étaient impuissants à se sauver, et le sentaient, ce qui augmentait encore leur impuissance. Il eût fallu avoir le courage de se séparer momentanément, de se fuir, de demander aux voyages leurs distractions forcées, de se retremper dans la nature ; car l'homme est fils de la terre comme Antée, et reprend sa vigueur épuisée quand il touche le sein maternel. Il aurait fallu chercher à se guérir loin l'un de l'autre par l'absence, qui déjà est une forme de l'oubli, afin de se retrouver ensuite vivifiés, ayant vu les choses d'un objectif plus éloigné, et par conséquent plus juste, et prêts à recommencer, non pas cet amour forcené qui avait abouti au désastre, mais une liaison douce, intelligente, indulgente et prévoyante, dont le commerce aimable peut si facilement s'établir entre deux esprits actifs et deux bons

cœurs. Mais hélas ! cette perspective possible ne leur apparaissait guère ; ils eussent voulu se ressaisir tout entiers, et ils ne s'apercevaient pas qu'ils ne s'appartenaient déjà plus. Chacun réclamait pour soi la plus haute part de malheur, s'attribuait toute l'infortune, enviait presque le sort de son compagnon de chaîne ; mais ils étaient aussi misérables l'un que l'autre, aussi abandonnés, aussi perdus ! Horace cependant éprouvait une double souffrance : non-seulement son cœur était en proie à un mal dévorant, mais son esprit bouleversé cherchait en vain un point d'appui où se reprendre. En effet, il avait cru sérieusement à la femme, et, pendant de longues années, Viviane avait été la vivante confirmation, la preuve de sa croyance. Imbu des idées préconisées par les écoles des réformateurs modernes, il avait eu foi dans le désintéressement de la femme, et, avec douleur, avec désespoir, il ne constatait que son insatiable voracité. Éclairé, ou, pour mieux dire, irrité par son expérience incessante et journalière, il en arriva à se dire : Elle préfère la torture au repos, l'insulte au silence, le martyre au sommeil ; quand elle n'a plus l'amour, elle fait de son amant un bourreau, plutôt que de s'avouer que tout est fini et que son cœur doit rester vide. La femme est comme la nature : *abhorret vacuum*.

Horace sentait bien instinctivement qu'un voyage, un long voyage, pouvait seul, à l'heure présente, en faisant oublier toutes les causes d'irritation momentanée, les conduire tous deux vers une situation moins aiguë ; mais il n'eut pas le courage de l'entreprendre. Il lui répugnait

absolument de s'éloigner d'elle pour un an ou deux, et il prit un moyen terme, c'est-à-dire un mauvais moyen : il résolut d'aller passer un mois ou six semaines à la campagne, afin de se reposer lui-même, car il était harassé par tant de lutttes, et afin de laisser Viviane seule avec ses réflexions, qui peut-être la ramèneraient à la vérité.

— Laissons dormir nos chagrins pendant ces quelques jours, lui dit-il avant de la quitter. Signons une trêve, ajouta-t-il en souriant ; ne parlons pas des sujets qui nous font mal ; oublions-les, ou du moins ayons le courage de les contraindre à ne pas nous troubler. Ici du moins, en ta présence et près de toi, je puis répondre à tes accusations, les combattre, et essayer de les détruire ; mais au loin, que deviendrai-je, si tes lettres sont encore pleines de reproches que je ne mérite pas, et si vingt-quatre heures séparent forcément les réponses que j'y ferai ? Sois bonne, chère Viviane, nulle ne l'est plus et mieux que toi : dans l'éloignement et dans la solitude, tu comprendras peut-être combien sont impies les souffrances dont nous nous accablons.

Elle le reconduisit elle-même au chemin de fer. Là, elle l'embrassa en pleurant, sans descendre de la voiture, et lui jura de faire ce qu'il désirait. Il était parti par le train du soir ; il arriva au milieu de la nuit en Bourgogne, chez l'ami à qui il avait demandé quelques semaines d'hospitalité. Au matin, quand il se réveilla, quand par sa fenêtre, et de son lit, il aperçut les bois déjà jaunis, éclairés par un gai soleil, il eut un sentiment de bien-être inexpri-

nable, et cependant mélancolique, car il se rappela les temps déjà si lointains de son enfance : Chailleuse, les courses effrénées dans les champs, son petit poney qu'il sellait lui-même, le verre de bon lait frais qu'il buvait à la ferme, et cette fille à la fois naïve et madrée qui, la première, avait ému son cœur. Combien loin tout cela, et quel changement radical s'était opéré en lui ! Sa vie cependant avait coulé douce et paisible ; nul accident n'était venu la remuer trop durement ; mais où l'avait-elle mené, à travers ce repos et à travers tant de bonheur ? Hélas ! au port commun où vont aborder tous les enfants des hommes : au découragement et à la négation !

Il passa ses journées à errer dans la campagne, parmi les prés où paissent les troupeaux, sous les futaies où les merles effrayés s'enfuyaient à son approche. Il aspirait à pleins poumons les effluves de l'automne en fête ; il jouissait de son repos, de sa solitude ; il reprenait possession de lui-même et rêvait la vie de *Bas-de-Cuir*, seul au fond des forêts, avec un fusil et un chien. Le grand air, qu'il ne connaissait plus, l'enivrait par sa force et par les arômes que les émanations des arbres y mêlaient ; il était comme étourdi par le silence, et se mêlait avec une joie profonde aux choses de la nature, que depuis si longtemps il avait désapprises. L'image de Viviane cependant ne le quittait pas, car il en vivait et parfois, comme s'il se fût adressé à elle, il disait : « Nous aurions pu être si heureux ! » Cette journée fut bonne, fortifiante, et pleine d'un calme dont il avait besoin. Lorsqu'il rentra à la maison, il

écrivit à Viviane. Il ne fit aucune allusion à leurs chagrins, raconta la bonne réception qui l'avait accueilli et le plaisir sérieux qu'il avait éprouvé à se promener tout seul au milieu de la campagne. Le lendemain, il reçut une lettre de Viviane ; il eut un battement de cœur en la décachetant. Elle n'avait pas encore celle qu'il lui avait écrite ; qu'allait-elle lui dire ? — « Si tu m'aimais, tu ne m'aurais point quittée, car on n'est bien qu'auprès de ce qu'on aime. J'ai beau retourner toute sorte de raisonnements dans ma tête, je ne puis sortir de là. » — « Ah ! se dit-il après avoir lu cette première phrase, elle est sans pitié ! » Tout ce jour il attendit avec anxiété la réponse que Viviane avait dû faire à la première lettre qu'il lui avait envoyée. Elle arriva enfin, et débutait ainsi : « Autant me dire tout de suite que vous ne vous trouvez bien, heureux et dispos que dans les endroits où je ne suis pas. » Il lui écrivit : « Je suis comme un chien qu'on veut noyer : toutes les fois que j'essaye de grimper sur la berge et de sortir de la rivière, vous m'y rejetez à coups de pied. » Horace se sentit redescendre jusqu'au fond de son découragement ; il était brisé dans tous ses ressorts, et plus d'une fois il se dit : « A quoi bon vivre ? »

Leur correspondance fut plus aigre peut-être encore que leurs paroles ; cependant plus d'une fois il cria : Grâce ! et supplia Viviane de l'épargner. Mais aux réponses qu'elle faisait à ses lettres, il crut comprendre qu'elle ne les lisait pas, ou du moins qu'il les lisait avec un tel parti pris qu'elle n'y voyait pas ce qu'elle y avait mis, et

que souvent même elle y voyait le contraire. Afin qu'on ne pût remarquer dans la maison où il était qu'il recevait chaque jour des lettres de la même écriture, il avait prié Viviane de les lui adresser poste restante au village voisin. Cette précaution même donna encore motif aux soupçons de Viviane, qui lui écrivit : « Vous avez donc bien peur qu'on ne sache que je vous écris ! Pourquoi tant de mystères ! Est-ce que c'est la femme de votre ami qui reçoit le facteur ? » En lisant cette phrase si gratuitement injurieuse, Horace eut un de ces rires nerveux qui amènent vite les larmes aux paupières.

Un jour, il partit de bonne heure, selon son habitude, pour aller chercher au village la lettre qu'il attendait, qu'il espérait, car elle devait répondre à une de ces longues et sincères justifications que l'on croit déterminantes, et qui, par le fait, sont toujours inutiles, car la femme possédée par une idée ne la laisse entamer par rien, et la poursuit imperturbablement à travers tous les obstacles dont vainement on voudrait l'arrêter. Il marcha par la route, soulevant la poussière devant ses pieds, regardant le ciel bleu où quelques grives passaient à tire-d'aile, énervé jusque dans la moelle de ses os, et se disant : « Il est impossible qu'elle ne m'ait pas compris ! » C'était le temps des vendanges ; les travailleurs empressés cueillaient les grappes, les portaient à la cuve posée sur un chariot attelé de deux grands bœufs qui poussaient dans l'air frais du matin la vapeur de leurs naseaux. Les garçons riaient avec les fortes filles aux bras nus, qui ne s'effarouchaient guère de leurs

plaisanteries salées et savaient y répondre. Horace s'arrêta. Il regarda cette vie active qui paraissait pleine d'insouciance et de santé; il envia ces hommes qui l'enviaient, et se dit : « Qu'ils sont heureux ! » Erreur et sottise : chacun a son faix à porter ici-bas, et l'on jalouse celui du prochain, parce qu'on n'en connaît pas l'insupportable pesanteur. Il arriva à la poste, échangea un sourire avec la directrice, qui le connaissait déjà, reçut la lettre qu'il attendait, et, pour la lire à son aise, s'assit au soleil sur un banc de pierre attendant à la maison. La petite place était déserte; quelques poules y picoraien^t des grains d'avoine tombés de la musette d'un cheval; des pigeons roucoulaient sur les toits; çà et là, une vieille femme regardait par la fenêtre de sa mesure en tournant son rouet. Quelque chose de cette paix sereine et profonde montait dans le cœur d'Horace, qui, tenant la lettre dans sa main sans oser l'ouvrir, se disait : « Sans doute, elle va me dire : « Les écailles sont tombées de mes yeux; tu as raison : aimons-nous, aimons-nous, et tuons les fantômes qui nous assiègent ! » Il fit sauter le cachet de l'enveloppe : « Si vous étiez sincère, vous vous donneriez moins de peine pour me convaincre. Un mot suffit quand on dit vrai, et l'honnêteté est préférable, croyez-moi, au dédale de mensonges où vous vous engagez. » Cela durait sur ce ton pendant quatre pages. Horace était anéanti. Quoi ! tant d'efforts pour ramener un esprit qui semblait prendre à tâche de s'égarer, tant de franchise, tant de volonté de bien faire, aboutissaient à un redoublement d'accusations

acrimonieuses et insultantes ! Regardant ce misérable papier, qui lui apportait l'expression d'une âme irritée et injuste, il répétait à mi-voix le cri que Musset a poussé dans ses vers à Lamartine :

O mon unique amour, que vous avais-je fait ?

Il ne sentait plus ni colère, ni révolte, mais une défaillance de tout son être, une conviction de sa faiblesse pire que toutes les défaites, un anéantissement de toute velléité de résistance, comme doit en éprouver un innocent qui voit un jury se lever devant lui et répondre à sa défense : « Oui, l'accusé est coupable ! » Il appuya sa tête contre la muraille et laissa couler sans contrainte les larmes qui montaient de son cœur à ses yeux. Qu'aurait-elle dit, si elle l'eût vu ainsi ? Peut-être : « Vous aimez donc bien une autre femme, que vous pleurez à la seule idée d'être obligé de me la sacrifier ? » Hélas ! le jugement, comme la vue, a sa perversion nforbide ; tout alors prend un aspect mensonger et devient illusion. Il resta là longtemps engourdi dans son chagrin, semblable à un naufragé qui voit son radeau couler sous lui. Quand il rouvrit les yeux, il aperçut une mendiante qui, debout, tenant un enfant à la main, en portant un autre sur le bras, s'était arrêtée et le regardait pleurer. « Ah ! mon bon monsieur, lui dit-elle d'une voix apitoyée, il n'y a que la mort qui soit un mal sans remède. Quand on est riche et jeune comme vous, il ne faut jamais désespérer ! »

Horace fut ému par cette misère qui avait commisération de la sienne ; il vida sa bourse dans la main de la pauvre femme, qui n'avait jamais vu un pareil trésor, puis il se leva pendant qu'elle l'accablait de bénédictions, et reprit sa route.

Ce fut là, pendant ce séjour à la campagne, où il avait été chercher le repos, et où il trouva un lancinement plus aigu pour son malaise, que la première fois, pensant incessamment à Viviane, l'idée lui vint qu'il pourrait vivre sans elle, et qu'une séparation était peut-être préférable à leur vie tourmentée. Il fut stupéfait et presque indigné d'une pareille découverte, car jusqu'à la dernière heure il avait cru qu'il la garderait ; comme elle avait cru elle-même aussi, et jusqu'à la dernière heure, qu'elle ne le perdrait jamais. Il avait beau regimber et se dire : « C'est impossible ! » Il avait beau ne point comprendre par quelle voie ils pourraient arriver à ce dur résultat, la cruelle vérité entrevue l'éblouissait de sa clarté. Il savait par expérience que la conception mène forcément à l'exécution, et il devinait que du moment qu'il avait aperçu la possibilité de rompre, la rupture n'était pas loin. Et puis, pourquoi ne pas briser des liens devenus si douloureux ? n'était-il pas descendu lui-même aussi bas qu'on peut plonger dans l'abîme des peines secrètes, et ne comprenait-il pas qu'il était dans le cœur de Viviane comme une épine qu'elle ne pouvait arracher ? Depuis deux ans que ce supplice durait, sauf quelques heures d'un répit rendu nécessaire par la fatigue même de la lutte, n'avaient-ils pas épuisé jusqu'au

delà de la lie la coupe nauséabonde que versent le soupçon, la lassitude et la jalousie ? Malgré leur ferme vouloir d'être justes, quelle marche rapide ils avaient faite en arrière ! Ils se cherchaient en vain maintenant et ne se trouvaient plus. La Viviane et l'Horace d'autrefois, ceux des premières années, ceux qui s'étaient tant aimés, avec une telle pénétration, une telle espérance, une telle ivresse, étaient morts pour jamais, et à leur place apparaissaient deux êtres dont l'âme aigrie et malsaine semblait ne se complaire qu'aux âcretés dissolvantes et aux interprétations calomnieuses. Fallait-il donc prolonger une pareille torture ? Non, certes ! Et cependant Horace et Viviane se seraient dit : Tout vaut mieux que de se perdre ! Ils se tenaient par tant d'attaches invisibles, qu'ils ne pouvaient se résoudre à s'arracher l'un de l'autre.

Il faut tout dire : si Viviane avait fait les premiers pas sur le chemin fatal, Horace n'avait pas tardé à la rejoindre et même à la dépasser. Sa nature vive, parfois emportée, le poussait souvent au delà du but qu'il voulait atteindre. Au lieu de considérer Viviane comme une malade qu'il fallait traiter avec beaucoup de douceur et de patience ; au lieu de chercher à guérir, à force de soins, le mal sans motifs, mais réel, dont elle souffrait, il ne fut frappé que de l'injustice qui l'atteignait lui-même ; il oublia le mot de Shakespeare : « Quand la mansuétude et la violence jouent un royaume, c'est la joueuse la plus douce qui gagne, » et aux soupçons immérités de Viviane il répondit par des reproches qu'elle ne méritait pas. Ils avaient à l'envi enve-

miné leur plaie, et quoi qu'ils pussent faire maintenant, elle était devenue incurable.

C'est là ce que se disait le triste Horace en se promenant à la campagne. Les amis chez lesquels il était s'étonnaient de la rêverie persistante où il demeurait plongé. En effet, il n'en pouvait sortir, et sans cesse il se disait : « Il faut rompre ! » mais ne trouvait en lui ni courage ni résolution. Son ami était un sage, retiré à la campagne avec une jeune femme, dont le petit enfant jouait souvent sur la grande pelouse qui verdoyait devant la maison. Horace voyait ce bonheur paisible ; involontairement, il faisait un retour sur lui-même, se souvenait de Sainte-Marthe, de sa cousine Hélène, et pensait : « Hélas ! et moi aussi j'aurais pu être heureux ! » Ne se rappelait-il donc plus qu'il avait dédaigné ce bonheur, qu'il en avait accepté un autre, que seul il était coupable, et que lui-même il avait fait sa destinée ? Mais il est doux d'accuser le sort quand on est malheureux, et de rejeter sur lui les fautes que l'on a commises.

Après une lettre plus accentuée encore de Viviane, et où elle laissait voir une jalousie irritée contre la femme de l'ami d'Horace, il quitta la campagne et revint à Paris, décidé à en finir. Quand ils se revirent, avant même de soulever son voile, elle se jeta à son cou et lui dit : « Ah ! que je suis heureuse de te revoir ! » — Il put croire que sa présence allait dissiper les nuages nouveaux que son éloignement avait accumulés ; il n'en fut rien, et il n'était point revenu depuis trois jours, que toute colère s'était rallumée. Un matin qu'elle ne l'attendait pas, il se rendit

chez elle, à la suite d'une de ces lettres violentes comme Viviane n'en écrivait plus d'autres. Seul devant lui-même et dans sa conscience, il se résolut à aller lui proposer de rompre une liaison qui ne leur offrait plus que des chagrins et qui empoisonnait leur vie. Quand l'action en commun devient une souffrance perpétuelle, chacun est en droit de reprendre sa liberté. Il se promet d'être calme, de tout supporter sans impatience, et d'amener Viviane à faire de cet amour, extravasé jusqu'à la décomposition, une bonne amitié douce et adjuvante. Lorsqu'il entra chez Viviane, elle était debout. En l'apercevant elle se laissa tomber sur une chaise ; elle tendit ses bras vers lui et cria avec désespoir :

— Horace ! Horace ! Mais que nous arrive-t-il donc, et pourquoi suis-je si malheureuse ?

Son accent était si vrai, il était l'expression d'une douleur si profonde, qu'Horace se mit à genoux devant elle et lui baisa les mains, en oubliant tout ce qu'il avait l'intention de lui dire. Elle n'était point comédienne ; c'était une âme très-honnête, et du reste elle souffrait trop en ce moment pour essayer de se faire un rôle et de n'être pas parfaitement sincère. Toute la résolution d'Horace tomba, et il s'étonna même d'avoir pu la prendre quelques heures auparavant.

Cette journée eût pu être douce pour eux, et cependant ce fut d'elle que sortit la rupture définitive. Assis tous deux dans le grand salon où Viviane se tenait d'habitude, au coin de la cheminée, abrités et presque cachés par un vaste

paravent en laque de Coromandel, ils causaient et semblaient prendre un certain plaisir à confesser leurs torts.

Ils auraient pu se croire revenus à leurs bons jours, si la pâleur de leur visage et la fatigue de leurs traits ne leur eussent rappelé dans quelles misères ils se débattaient.

— Tu as raison, tu as raison, mon pauvre Horace, disait Viviane ; je suis insensée, je suis injuste. Par ce que tu as été, je devrais savoir ce que tu peux être, je ne le nie pas. Je suis en cet instant auprès de toi, me reprenant à la vérité de ta parole, comme un fou qui a des moments lucides : mais que veux-tu ? je souffre ! J'ai beau raisonner ma souffrance, elle est plus forte que moi ; elle me domine, elle m'entraîne, elle me jette contre des chimères qui me blessent et me font crier. Je n'ai plus ni paix, ni sécurité ; je sais que je puis suffire à ton bonheur, et je crois que je n'y suffis pas ; mes soupçons me travaillent sans cesse, je ne les ai pas, ce sont eux qui me possèdent ; jour et nuit ils me harcèlent. Dès que tu as le dos tourné, je m'imaginais que tu t'en vas auprès d'une autre femme faire l'essai de ce charme irrésistible que j'ai subi et qui m'a ensorcelée. Quand tu es près de moi, je ne suis même pas certaine d'avoir ta pensée tout entière, et parfois, quand je t'ai vu rêveur, je me suis irritée, parce que j'ai imaginé que tu songeais à une autre. Je t'ai fait bien du mal, soit ; mais, sans reproches, tu me l'as bien rendu ! Qu'est-ce que cela fait, après tout, si nous nous aimons. Qu'importent les bles-

sures, quand l'amour est là, toujours prêt à les guérir ? Tu m'accuses ; tous les torts, c'est sur moi que tu les rejettes ; crois-tu donc n'en avoir pas aussi ?

— Écoute, lui répondit Horace, te sens-tu de force à reprendre la route où nous nous sommes perdus ; comme des enfants égarés dans un bois ? veux-tu faire un paquet de nos torts mutuels, des tiens et des miens, jeter tout cela à l'oubli, n'en jamais reparler, et recommencer une vie nouvelle, au hasard des événements qui peuvent nous atteindre ?

Viviane parut hésiter ; puis, prenant la main d'Horace et le regardant fixement, comme pour lire jusqu'au fond de son âme, elle lui dit :

— Toi seul, entends-tu bien, toi seul peux nous sauver ; car moi, je suis sans force contre les démons qui m'assaillent. Quand un enfant a peur la nuit d'un objet confus, on ne le bat pas ; on le conduit doucement vers la cause futile de son épouvante ; on lui fait toucher du doigt ce prétendu danger ; on le rassure, et on lui prouve, par sa propre expérience même, qu'il n'a pas eu raison de s'alarmer. Fais avec moi comme tu ferais avec l'enfant dont je parle, et laisse-moi me convaincre par moi-même que j'ai eu tort de te soupçonner. J'ai beau être mariée, je suis libre, après tout : mon pauvre mari est pour longtemps, pour toujours peut-être, hors de France ; je n'ai point d'enfants, et ma famille est dispersée. Que risqué-je donc en m'unissant plus intimement à toi ? Le blâme du monde ? Je sais ce qu'il vaut, et par ce qu'il fait, j'ai droit de trou-

ver étrange qu'il ne soit pas très-indulgent. Donne-moi la clef de ta maison ; que je puisse entrer chez toi à toute heure, sans t'avoir prévenu, quand je voudrai, selon les besoins de mon cœur ou de ma défiance ; que je puisse pénétrer dans ta vie et me persuader qu'elle est aussi dénuée d'intérêt étranger que tu veux bien le dire. Je ménagerai les apparences autant que possible. Du reste, tu ne veux pas te marier, qu'importe donc qu'on sache que je suis ta maîtresse ? Je veux avoir le droit de rôder autour de toi, comme ta femme, comme ta servante, comme une vieille amie à laquelle tu n'aurais rien à cacher.

Deux ans auparavant, une telle proposition eût ravi Horace ; à l'heure présente, elle l'épouvanta. Pendant que Viviane parlait et qu'il l'écoutait sans l'interrompre, il se disait : « Songe-t-elle sérieusement à ce qu'elle désire, et que notre vie va devenir tout à fait un enfer ? Quoi ! malgré nos attendrissements passagers, nous en sommes venus à ce point que nous ne pouvons plus causer ensemble ou nous écrire sans que le fiel nous déborde ! Nous nous voyons trois fois par semaine, trois heures chaque fois, et pendant ces neuf heures nous nous harcelons sans repos, et nous avons à peine le temps d'échanger tous les reproches que nous croyons avoir à nous faire ! Que serait-ce donc, grand Dieu ! si chaque jour, si chaque heure nous pouvait mettre en présence l'un de l'autre ? Notre existence deviendrait odieuse, et il n'y aurait plus pour nous un seul instant de répit. Et puis, quelle est cette

fantaisie nouvelle ? A quoi bon se perdre et s'afficher aux yeux de tous ? Ne sait-elle pas aussi bien que moi-même que je ne l'ai jamais trompée ? Si elle m'aimait comme elle le prétend, elle croirait à ma simple parole et n'aurait point besoin de pouvoir pénétrer à toute minute, inopinément, dans ma maison et dans ma vie. »

Il résista, avec douceur néanmoins, et essaya de montrer à Viviane ce que son projet avait d'impraticable. Elle tint bon et la discussion s'échauffa.

— Si vous aviez confiance en moi, c'est-à-dire si vous m'aimiez, disait Horace, vous ne me demanderiez pas cette clef qui n'est point comme celles des contes de fées et qui ne vous apprendrait rien que vous ne sachiez.

— Si vous m'aimiez, répliquait Viviane, j'aurais une confiance que tous vos raisonnements ne parviennent pas à me donner ; l'amour se prouve, il ne se démontre pas. Quand on n'a rien à dissimuler, on se laisse voir.

Longtemps ils firent de grands efforts pour se maintenir, mais le vent d'orage les emporta. Horace, pâle et les yeux brillants, finit par dire à Viviane :

— Non, vous n'aurez point cette clef ! Je veux garder au moins un coin retiré où je puisse aller panser en paix les blessures que vous me faites : c'est le droit de mort violente pour nous deux que vous me demandez là, je parle au figuré. Eh bien, je ne veux point mourir et je me sauverai, seul, s'il le faut.

Le coup porta droit au cœur de Viviane, et elle fut effrayée de l'expression implacable qu'elle put lire dans les

yeux d'Horace. Elle se remit, insista de nouveau et tout aussi inutilement. Son dernier mot fut sec et dur.

— Si vous n'aviez rien à me cacher, vous auriez accepté ma proposition avec joie ! Ah ! mon pauvre ami, reprit-elle avec émotion après un instant de silence, vous lâchez la proie pour l'ombre, et vous le regretterez.

En entendant ces paroles, il se rappela qu'au moment même où il se liait avec Viviane, son oncle les lui avait adressées ; faisant allusion à ce rapprochement qu'elle ne pouvait soupçonner, il répondit brutalement :

— C'est fait depuis longtemps, — et refusa de s'expliquer lorsque Viviane lui demanda ce qu'il avait voulu dire.

A la suite de cet incident, ils ne se virent guère plus d'une fois par semaine ; ils semblaient avoir peur l'un de l'autre ; ils redoutaient de se trouver ensemble, car ils savaient combien vite ils oubliaient qu'ils s'étaient aimés. L'envie d'avoir la clef de la maison d'Horace était devenue une idée fixe pour Viviane ; chaque jour, dans chaque lettre elle la demandait, mêlant la menace aux prières, comme un enfant têtu qui s'obstine, pleure, supplie, frappe du pied et dit : Je veux ! Horace refusait ; se croyant en droit de légitime défense, il fut inflexible.

Un jour, enfin, elle lui écrivit : « Je ne suis pas femme à me contenter d'une demi-tendresse, ni d'une demi-confiance ; je veux tout ou rien. Réfléchissez bien à ce que vous allez me répondre : Voulez-vous, oui ou non, m'envoyer la clef de votre maison ? »

Horace répondit : « Non ! adieu ! »

Il avait cru que tout était rompu, mais on ne brise pas d'un coup des chaînes qu'on a portées ensemble pendant près de dix ans ; il faut qu'elles se soient usées d'elles-mêmes avant d'être séparées en deux pour jamais. Un mois après il était chez Viviane, pleurant dans ses bras et lui disant qu'il ne pouvait vivre sans elle. Ces deux malheureux offraient un spectacle navrant ; ils se quittaient, exaspérés, furieux, se promettant de ne jamais se revoir, se disant un de ces adieux éternels sur lesquels on ne revient pas : puis ils couraient l'un vers l'autre avec frénésie, se ressaisissaient, se juraient qu'ils s'aimaient, se le prouvaient, s'enivraient de la liqueur violente qui fermentait dans leurs cœurs, puis retombaient dans leur découragement, dans leur désolation, dans leur colère ; alors ils se quittaient de nouveau et chacun d'eux se disait : Cette fois, c'est bien fini.

Un jour, il lui écrivait : Adieu ! « Viviane, vous n'êtes plus pour moi qu'un souvenir chéri. » Elle lui répondait immédiatement : « Demain, je serai *chez nous* à l'heure ordinaire ! » et il y courait. Une autre fois c'était elle qui lui écrivait : « A quoi bon nous revoir ? laissez-moi vivre seule et loin de vous. » Il s'habillait en hâte, prenait une voiture, activait le cocher, arrivait chez Viviane qui, en le voyant paraître, lui criait : « Ah ! comme tu as bien fait de venir ! »

Mais après ces courts instants de passion, ils se sentaient repris par ce que Viviane appelait les mauvais diables, et ils restaient quinze jours, trois semaines et plus

sans se revoir, tout en persistant à s'écrire des lettres qui les désespéraient.

Un jour, Horace et Viviane cessèrent de se voir et, cette fois, tout fut bien dit. Nulle cause ne détermina cette rupture qui fut la dernière et définitive : la situation était d'elle-même arrivée à son terme, et rien, pas même une douleur aiguë, ne pouvait la prolonger. Chacun d'eux mourait autant des blessures qu'il avait faites que de celles qu'il avait reçues. Peut-être n'avaient-ils pas sérieusement et radicalement perdu tout espoir de se ressaisir, mais cet espoir ne devait pas se réaliser.

Quand'un fleuve a, sur un long espace, coulé au pied des monts et à travers la campagne, il arrive souvent qu'il se bifurque ; l'une de ses branches va vers le midi, l'autre se dirige vers le nord : les eaux qui ont voyagé côte à côte, fraternellement mêlées dans le même courant, sont séparées pour toujours et ne se retrouveront jamais. Il en fut ainsi de Viviane et d'Horace ; leurs destins si longtemps parallèles venaient de se heurter et formaient maintenant les deux côtés d'un angle dont les lignes devaient, en se prolongeant, s'écarter chaque jour davantage. C'est là la vraie misère ; avoir été, ne plus être, s'efforcer d'être encore et n'y pas parvenir.

Ils s'écrivaient de temps en temps encore cependant, mais pour les lettres qu'ils échangeaient, ils auraient, certes, mieux fait de garder le silence. Horace fit cette atroce expérience que l'homme qui aime une femme et qui en est aimé est pour elle un héros, et que, pour elle

encore, il devient une sorte de misérable indigne de pardon sitôt qu'il cesse de l'aimer. Il avait cru avoir quelques qualités essentielles indépendantes de son amour, il fut stupéfait de voir Viviane les nier toutes, les retourner contre lui et en faire des défauts. A l'entendre, il n'était qu'un composé des vices les plus médiocres et des qualités les plus négatives. Il tomba dans un doute insupportable sur lui-même et, sans pouvoir se répondre, il se demanda : Que suis-je donc ? Le cœur écrasé par un souvenir trop récent pour n'être pas très-douloureux, il sentit qu'il avait donné la meilleure partie de lui-même, qu'on ne la lui avait pas rendue et qu'il restait décomplété pour toujours. Quand il parla depuis de cette époque de sa vie, il disait : « J'étais dépareillé. »

Bien souvent, dans ces longues journées de solitude où il ne se nourrissait que de ses pensées amères, il se demanda si Viviane, dans les premiers temps de leur liaison, ne l'avait pas trompé, si elle était réellement libre, et si elle n'avait point usé de la morale facile des gens du monde qui trouvent que le scandale seul est criminel. Il se demanda si cette défiance excessive, sans point d'appui, qui semblait résulter d'une inquiétude naturelle, indépendante de tout motif, ne trouvait point son explication dans le souvenir de trahisons personnelles. Cette idée fut la plus dure de toutes celles qui l'agitèrent ; il eut beau vouloir la chasser, il ne s'en débarrassa jamais complètement. Viviane, du reste, était tout aussi malheureuse que lui, et ces deux abandonnés n'avaient rien à s'envier.

Horace fit une dernière démarche auprès d'elle. « Il reste dans mon cœur assez d'affection et de dévouement pour faire de moi un ami à toute épreuve ; après nous être tant blessés, nous pourrions du moins nous aider à marcher dans la vie ; mon amitié n'est point vaine, la voulez-vous ? » — Elle répondit : « Votre amitié serait menteuse comme votre amour. Que me demandez-vous ? de faire semblant de croire à un sentiment banal qui n'existerait même pas en vous. Je suis lasse des comédies. Non ! — Hélas ! se dit Horace, en lisant cette lettre, qu'est-ce donc que la vérité, si ce que j'ai ressenti était un mensonge ? » Il fit le calcul de tout ce qu'il avait jeté dans cet amour d'espérances légitimes, d'ambitions refrénées, de situations possibles, de fortune promise, et il trouva qu'il avait été assez prodigue pour mériter d'être cru sur parole.

Ils se revirent une fois, à la Comédie-Française, où Horace avait été voir une pièce nouvelle. Pendant un entr'acte, il aperçut Viviane ; il monta dans sa loge. Il était fort pâle et son cœur lui faisait mal. Elle lui tendit la main comme si elle l'avait vu la veille, avec une aisance parfaite et un aimable sourire de bienvenue. Après quelques paroles insignifiantes échangées, elle se tourna vers les personnes qui étaient assises auprès d'elle et reprit une conversation engagée. Quand Horace se retira, elle lui dit : « Adieu ! monsieur Darglail ; je suis enchantée de vous avoir rencontré ; l'auteur est de vos amis, je crois, faites-lui mille compliments, sa pièce est tout à fait spirituelle. »

Horace vint se rasseoir à sa place, puis se levant aussitôt avec vivacité, il sortit.

Le lendemain il se rendit à leur appartement secret. Il fit enlever et porter chez lui tout ce qui pouvait être un souvenir personnel et particulier ; puis, par une sorte de pieuse fantaisie, ne voulant, sous aucun prétexte, vendre ce petit mobilier devenu inutile, il l'envoya, sans en laisser soupçonner l'origine ni le donateur, à un homme indigent qu'il connaissait. Le pauvre diable ne sut jamais d'où lui vint une pareille aubaine, mais il en profita et put désormais dormir dans un vrai lit, s'asseoir sur un vrai fauteuil, double douceur qu'il ignorait depuis longtemps. Quand Horace vit l'appartement vide, les murailles nues, les parquets sans tapis, il fut pris de désespoir, et s'appuyant contre les cloisons de cette alcôve où il avait eu des heures merveilleuses, il s'écria : « O Viviane ! Viviane ! » Nul ne lui répondit et si Viviane eût pu l'entendre, il est certain qu'elle n'aurait même pas retourné la tête. En effet, quand elle pensait à lui, et elle y pensait sans cesse, c'était avec colère et même avec mépris, car plus un homme est monté haut dans l'estime d'une femme lorsqu'il est son amant, plus il y descend bas lorsqu'il a cessé de l'être.

Ils se rendirent les lettres qu'ils s'étaient écrites. Seul, devant son feu, Horace relut toutes les siennes, les brûlant une à une. Il y retrouvait ses cris d'amour, ses espérances, ses joies, ses inquiétudes, ses plaintes, ses colères, ses désolations. Il reprit ainsi page à page, ligne à ligne, l'histoire de toute cette passion dont uniquement et si long-

temps il avait vécu. Il revoyait, soulignés de la main de Viviane, les serments d'aimer toujours et, quoi qu'il arrive, de ne jamais se séparer. De son côté, Viviane, à la même heure, put les relire aussi dans ses propres lettres et s'effrayer de l'inanité des promesses humaines.

— Je l'aimais tant ! disait-elle en parcourant ces billets où elle avait mis tout son cœur ; pourquoi n'a-t-il quittée ?

— Pourquoi m'a-t-elle quitté, moi qui l'aimais tant ? se demandait Horace qui, à travers ses larmes, regardait s'en aller en fumée tant de paroles sincères, aujourd'hui devenues vaines.

Loin l'un de l'autre, ne devant jamais se revoir, chacun pour sa part énervé, désespéré, reprenait le thème de ces accusations insensées qui les avaient amenés insensiblement où ils en étaient. Chacun d'eux ayant perdu son point d'appui, oscillait, se débattait et ne savait où se reprendre pour garder son équilibre. Viviane se rejeta dans le monde, elle y trouva l'étourdissement à défaut de l'oubli. Horace se renferma chez lui, aigri, malade, trébuchant à chaque pas ; il s'aperçut alors que Viviane avait été le seul intérêt sérieux de son existence, et il fut épouvanté de sa solitude.

Quand un matelot, la nuit, debout sur le château d'arrière, lâche la corde à laquelle il se retient et tombe à la mer, il est perdu. Il lutte contre le sillage rapide qui l'emporte, il pousse des cris qui ne sont point entendus, il fend vainement les vagues avec une force qui s'épuise vite parce qu'elle est exagérée ; il voit fuir le fanal de son

navire; il regarde autour de lui l'Océan immense et désert qui semble rejoindre le ciel brillant d'étoiles; il comprend que tout est fini, que nulle puissance humaine ne l'arrachera à la fatigue qui le saisit, à l'abîme qui va se refermer sur lui, à la mort qui l'attend, en bas, au milieu des sables, parmi les requins attentifs. Toute espérance alors s'échappe de son cœur, il lève les bras au-dessus de sa tête et se laisse couler en recommandant son âme à Dieu.

Il en fut ainsi d'Horace. Tombé dans la réalité du haut de ses plus chères illusions, voyant disparaître l'amour qui jusqu'alors l'avait porté, se sentant perdu, appelant au secours sans éveiller de voix dans les échos, il leva, lui aussi, les bras au-dessus de sa tête et se laissa glisser dans un découragement sans fond.

V

Après la mort de Gabrielle, Henri IV écrivit cette parole douloureuse : « La racine de mon cœur est morte et ne rejettera plus ! » Horace aurait pu la prononcer aussi lorsqu'il comprit que tout était et pour toujours rompu entre Viviane et lui. Ses habitudes se trouvèrent brisées d'un seul coup, ce qui n'est rien, car on peut s'en créer de nouvelles ; mais dans son cœur un vide inconcevable s'était ouvert qu'il ne pouvait combler. Il avait littéralement vécu de Viviane ; elle absente et disparue, il ne savait que faire, et l'existence ne lui offrait plus aucun but. Cette pauvre aiguille aimantée avait perdu son pôle magnétique et s'affolait sans apercevoir une direction. Il avait trente-six ans et plus ; à cet âge, il ne lui paraissait guère possible de recommencer la vie. Il était bien jeune encore, mais lui qui savait tout ce qu'il avait englouti dans cet amour, qui n'ignorait pas qu'il y avait consacré toutes les forces vives de son être, il restait seul, affaibli, près de tomber et hors d'état de lutter contre le flux d'ennui mélancolique qui lentement, mais implacablement, montait autour de

lui. Semblable à un voyageur égaré sur des grèves mouvantes, qui sent le sable s'enfoncer insensiblement sous ses pieds et qui s'efforce de ne faire aucun mouvement, dans la crainte d'approfondir le trou prêt à l'engloutir, il restait immobile au milieu de son chagrin, n'osant rien faire pour y échapper, car il redoutait de le rendre plus insupportable encore.

Ceux qui savent la vie, les habiles, les égoïstes, ceux qui poursuivent le but de l'ambition ou de la fortune, font de l'amour une distraction facile, un agréable passe-temps, à moins qu'ils n'en fassent un moyen de parvenir. Pour Horace, il n'en fut point ainsi ; il en avait fait la principale affaire de la vie ; il le rêva longtemps, le chercha en vain, y avait presque renoncé, le trouva, et dès qu'il l'eut trouvé, il s'y consacra, bien plus, il s'y sacrifia sans réserve. Au collège, quand il parlait d'avenir avec ses camarades, il les écoutait raconter qu'ils voulaient être soldats, marins, diplomates ; il secouait la tête sans leur répondre, et se disait à voix basse : « J'aimerai. » Il s'était tenu parole, et si jadis il avait tant hésité sans pouvoir se décider à épouser sa cousine Hélène, c'est que, dans ses idées fausses ou du moins singulièrement exagérées, le mariage lui semblait presque une profanation de l'amour. Sa liaison avec Viviane réalisa tous ses rêves ; il le disait lui-même : « J'avais escaladé le septième ciel. » Quand il en retomba, après leur lutte impie et désespérée, il fut meurtri pour longtemps, pour toujours. Quelque effort qu'il dût faire pour se *ravoir*, il sentait que jamais il ne se retrouverait

tel qu'il avait été ; il savait qu'il avait donné en fait d'amour tout ce que son cœur contenait, et que désormais il était désintéressé, essentiellement désintéressé des choses de la vie.

Sans vouloir faire ici une nouvelle *théorie de l'amour*, il est cependant utile de dire qu'en aimant de la sorte, exclusivement et absolument, Horace fut l'exacte expression de son époque ; il avait été profondément pénétré par ce qu'on appelait alors le romantisme. A l'amour commode et joyeux, on avait substitué l'amour violent et exclusif ; peu à peu, et à force de se monter, on était arrivé à rendre naturelle une exagération qui, dans le principe avait été feinte. On avait recréé la femme à nouveau : on lui demandait des sentiments qu'elle n'avait jamais connus ; on la voyait, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'on se l'imaginait ; la passion pouvait voiler ce malentendu, mais il n'en existait pas moins et dès le premier jour. Quand les ardeurs de l'élan étaient apaisées ; quand la raison, aidée par l'expérience, reprenait le dessus, on voyait alors la femme telle que la nature et la civilisation l'ont faite, on cherchait vainement en elle ces qualités séraphiques et merveilleuses dont on s'était plu à l'enrichir ; à la place de l'ange dévoué, immaculé, immuable qu'on avait adoré, on ne trouvait plus qu'un être vorace, troublé, mobile, auquel on pouvait presque toujours appliquer le mot que Shakespeare et Gœthe en ont dit : « Ton nom est Fragilité ! » et alors injustement on lui disait : Tu m'as trompé, au lieu de reconnaître qu'on s'était trompé soi-même en aimant un

être factice, qu'on avait inventé, qu'on avait doué, et que cette prétendue trahison, dont la pauvre femme était fort innocente, n'était, après tout, qu'un retour à la vérité. Ce n'est point sans raison que la mythologie a placé un bandeau sur les yeux de l'Amour, mais ce qu'elle n'a point exprimé, c'est la douloureuse stupéfaction dont il est saisi quand il recouvre la vue. La douleur, du reste, est égale pour l'homme et pour la femme ; quand après s'être aimés longtemps, ils se voient enfin tels qu'ils sont, ils ne se reconnaissent pas et s'accusent. Chacun croit toujours avoir trouvé l'introuvable, et lorsque la lumière vient, la déception n'en est que plus dure. Qui de nous, dans la lamentable famille humaine, n'a pas attaché les ailes d'Icare à ses épaules et n'a pas fait la grande chute ? Esquirol raconte qu'il a soigné une jeune femme qui passait ses journées à la fenêtre, et qui, à tous les nuages qu'elle apercevait dans le ciel, criait : « Garnerin ! Garnerin ! viens me chercher ! » Elle prenait les nuées pour des ballons montés par le célèbre aéronaute, et parfois faisait mine de s'élancer pour aller jusqu'à lui. Nous sommes tous un peu comme cette pauvre folle. Nous appelons les nuages, nous voulons partir avec eux, mais que devenons-nous quand, emportés par la fièvre de l'illusion, nous nous précipitons pour les atteindre ? Horace aurait pu le dire ; il tomba de haut et ne se releva pas.

Michelet dit quelque part dans son *Histoire de la Révolution* : « Dès qu'un homme politique se résigne, il est perdu. » On peut généraliser cette pensée vraie et dire :

Dès qu'un homme se résigne, il est perdu ! En effet, plus la défaite a été radicale, plus la résistance doit être vive ; tout vaincu est coupable, jusqu'à un certain point, car les événements eux-mêmes n'ont qu'une force relative que, bien souvent, l'énergie humaine peut neutraliser. Ce fut donc là le tort d'Horace, il se résigna. Comme un musulman qui voit brûler sa maison, n'essaye même pas de l'éteindre, et se contente de dire : « Dieu est le plus grand ! » il assista à la ruine de tout son bonheur, et lorsque la ruine fut complète, il ne chercha même pas à sauver quelques débris ; il se sentit si bien écrasé sous les décombres de son propre écroulement, qu'il ne bougea plus. La médecine n'a pas encore de nom pour cette maladie qui est une paralysie morale consécutive d'une commotion au cœur.

C'est en vain qu'on essayait de lui donner du courage ; aux exhortations, il levait les épaules et ne répondait pas. Une fois il répliqua : « Il n'est pas généreux de conseiller de courir à un homme qu'on vient d'amputer des deux jambes. » Ce qui le dominait, c'était une lassitude sans pareille, à laquelle se mêlait un grand dégoût de lui et des autres. Il ne sortait presque plus, vivant chez lui dans une solitude rarement troublée, rêvassant, fumant, se promenant de long en large, accusant les heures de marcher à pas de tortue, se racontant sans cesse sa triste histoire, regrettant Viviane, se désespérant de sa propre vacuité, ne faisant rien pour la combler, maudissant le sort ; et chaque soir se disant : « Allons ! encore une journée pas-

sée ! » Quelquefois, il ne pouvait s'en tenir, et sans espérance de ramener Viviane, il lui écrivait des lettres longues, sincères, où son âme torturée s'échappait ; il s'oubliait jusqu'à la tutoyer comme dans le bon temps, et lui disait : « Ne te souviens-tu donc pas ? » — Elle répondait, quand elle répondait : « Je sais que je souffre et que j'ai souffert ; je sais aussi qu'on ne vit pas de souvenirs ; laissez-moi donc et allez aux plaisirs nouveaux qui vous appellent ! » et elle ajoutait cette énormité : « Oubliez-vous donc que vous m'avez chassée de votre maison en m'en refusant la clef ? » De telles paroles ironiques et imméritées remettaient à vif les plaies d'Horace, car il savait combien sa vie était neutre, dénuée et peu enviable. Il s'irritait alors et rêvait de s'en aller dans des déserts où il ne verrait même plus la face d'un homme. Quoique la résignation, qu'il avait poussée jusqu'au renoncement, lui eût donné une sorte de douceur apparente qui n'était pas sans charmes, il devenait à peu près insociable. A un ami qui l'engageait à retourner dans le monde et à renouer les relations qu'il avait intentionnellement laissées se relâcher, il répondit : « J'ai trop de mal à me supporter moi-même pour vouloir essayer de supporter les autres ! »

Ce fut pendant cette période d'ennui aigu que son souvenir se reporta avec vivacité sur Hélène, qu'il regrettait peut-être d'avoir dédaignée jadis. Depuis bien longtemps déjà, il n'avait pas entendu parler des habitants de Sainte-Marthe ; ses dernières luttes avec Viviane, l'atonie qui leur avait succédé, l'avaient absorbé à ce point qu'il avait

négligé ses devoirs les plus élémentaires. Quelque honte le prit, et autant pour s'excuser que pour lui demander des nouvelles de la petite colonie des bords de la Clyde, il écrivit à son oncle. Ce fut Hélène qui répondit. « Comme je te gronderais si je ne t'aimais pas tant, et si mon père ne me répétait sans cesse que je suis une sotte, que je ne sais rien de la vie de Paris, et que tu as bien autre chose à faire que de penser à nous ! » Sa lettre était longue, pleine de détails : M. Verceil ne quittait plus guère son fauteuil, où le retenaient de fréquents accès de goutte, les affaires étaient florissantes, les enfants grandissaient, la vie était douce, occupée, sérieuse ; on avait ajouté deux bâtiments aux moulins d'autrefois, tout allait bien ; elle terminait : « Ne viendras-tu donc jamais nous voir ? Je voudrais cependant bien te présenter mon mari et te faire embrasser mes marmots, qui, toute vanité maternelle mise à part, sont forts comme des Turcs et beaux comme des amours. Si tu peux te décider à quitter tes Parisiennes, tu sais que tu trouveras ici de bons cœurs qui t'aiment et te désirent. » Il resta longtemps pensif et assez troublé après avoir lu ; peut-être se méprit-il à la simplicité honnête de l'expression et crut-il que son souvenir était resté vivant dans le cœur d'Hélène. Nous avons tous plus ou moins une bonne dose de fatuité, Horace n'en manquait pas. Cette lettre évoqua dans sa mémoire le séjour qu'il avait fait à Sainte-Marthe ; il prit quelque plaisir à y penser, à se rappeler cette blonde Hélène dont l'amour s'exhalait naïvement comme une sorte de parfum naturel. Il revit le cot-

tage entouré de plantes grimpantes, sa petite chambre d'où il apercevait la rivière, les moulins babillards, le va-et-vient des charrettes, les grands champs de blés qui semblaient se moirer sous la brise, et au loin, tout au loin, les noires cheminées des hauts fourneaux de Glasgow. Il eut envie de retourner vers tout cela, comme s'il devait y ressaisir quelque chose de sa jeunesse effacée et des vagues espérances qui alors agitaient son cœur. Une pensée malsaine avait peut-être aussi germé dans son cerveau. Hélène avait trente ans ; à cette heure, elle paraissait avoir gardé de lui un souvenir très-doux. Ne trouverait-il pas là-bas, auprès d'elle, une affection toute dévouée, toute prête, qui panserait avec joie les blessures qu'il avait reçues dans la bataille de la vie ? Celle qui aurait pu être sa femme s'il l'avait voulu, ne serait-elle pas aujourd'hui, malgré son mari, malgré ses enfants, malgré tous les liens et les devoirs, une consolatrice des douleurs qu'il avait éprouvées ? En le voyant apparaître, ne sentirait-elle pas renaître tout ce qui l'avait émue il y a dix ans ? Il est si doux de se dire : Te souviens-tu ? et de faire du présent avec le passé. Ces idées indécises et confuses flottaient dans l'esprit d'Horace ; certes, il n'avait point de parti pris, mais il sentait bien que si l'occasion le sollicitait, il n'aurait garde de la repousser. Du reste, dans l'état de marasme où il était, n'avait-il pas, jusqu'à un certain point, le droit de chercher à en sortir par tous les moyens possibles ? L'homme est habile à feuilleter et à commenter le dictionnaire des cas de conscience. Quoi qu'il en fût, il ne répon-

dit point à sa cousine, mais il fit lestement ses préparatifs de voyage. Il hésita longtemps s'il n'écrirait pas à Viviane pour lui annoncer qu'il allait s'éloigner, dans l'espoir que peut-être elle lui dirait : « Venez me dire adieu ! » Mais il savait, à n'en pouvoir douter, qu'elle n'agissait plus à son égard qu'en vertu d'un parti pris. Il crut donc devoir se taire et partit sans avoir prévenu Hélène, afin de la surprendre.

Il arriva à Dunbarton vers le milieu du jour ; il prit un *cab*, et la nuit venait quand il approcha de Sainte-Marthe. Il descendit de voiture, laissa son bagage dans une maison voisine de la route, renvoya le cocher et continua son chemin à pied. Son cœur battait ; involontairement il ralentissait le pas. Combien il était changé depuis qu'il avait parcouru les mêmes lieux ! quelle modification radicale sa passion pour Viviane avait opérée en lui ! quel abandon de tant d'espérances, de tant d'illusions, de tant de chimères ! Comme tout cela s'était envolé à tire-d'aile pour ne plus jamais reparaitre ! Quoi ! en dix ans, une telle métamorphose ! Il lui semblait entendre encore la voix de son oncle lui disant, sur cette même route où il marchait :

— Ah ! *my dear boy*, tu es un enfant de ne pas rester avec nous et de ne pas fixer résolument ta vie pour jamais. Va donc où le sort t'entraîne, mais souviens-toi bien que tu regretteras de ne pas m'avoir écouté !

Prédiction dont il souriait alors en lui-même, et qui de

point en point s'était réalisée. Il revenait maintenant, comme le pigeon de la Fontaine :

Trainant l'aile et tirant le pied ;

et certes il ne retrouverait pas au logis la compagne qu'il y avait autrefois laissée.

Il était arrivé auprès des moulins, dont il entendait le bruit actif ; leurs nombreuses fenêtres éclairées se détachaient sur l'obscurité. Il alla droit au cottage où brillait une lumière. Au lieu d'entrer, il s'arrêta, la poitrine oppressée, la gorge serrée par l'émotion. Il s'approcha de la croisée et regarda. M. Vercil assis dans une large bergère, les jambes enveloppées d'un plaid, lisait un journal ; un homme jeune encore écrivait penché au-dessus d'une table couverte de papiers ; Hélène étendue dans un *rocking-chair* se balançait en berçant un enfant qui buvait la vie au sein blanc de sa mère ; un grand chien épagneul dormait couché en travers du tapis ; sur un guéridon le thé du soir était préparé. Horace restait là, absorbé, en contemplation devant ce spectacle d'une vie pleine de repos et de sérénité : « Ah ! murmura-t-il comme malgré lui, tout cela eût été à moi, si je l'avais voulu ! » Le chien redressa la tête et regarda avec inquiétude du côté de la fenêtre en grondant. Horace craignit d'être surpris, il frappa à la porte, passa devant le domestique qui lui ouvrit, et pénétra, sans se faire annoncer, dans le *parlour*. Il n'était pas entré qu'Hélène l'avait reconnu ; d'un geste rapide elle

répara son désordre, et jetant un bras autour du cou d'Horace, elle l'embrassa avec effusion en criant : « Enfin ! te voilà ! » Puis, rouge comme une cerise, elle se hâta de nommer Horace à son mari qui s'était levé et ne savait trop ce que signifiait tant d'expansion.

— Mieux vaut tard que jamais, dit M. Verceil à son neveu, en lui tendant les deux mains et en l'embrassant cordialement.

— Tiens ! regarde comme il est beau ! dit Hélène en plaçant son fils dans les bras d'Horace ; les deux autres dorment, tu les verras demain.

Horace éleva jusqu'à lui le petit enfant qui hésitait entre le rire et les larmes, l'embrassa, se hâta de le rendre à sa mère et se détourna pour cacher les pleurs qui gagnaient ses yeux. Ah ! s'il avait pu effacer les années écoulées, revenir à l'instant où Hélène lui avait laissé voir qu'elle l'aimait, comme il tomberait à ses pieds et lui dirait : « Me voici, je suis à toi, et pour toujours ! » L'émotion d'Horace n'avait point échappé à son oncle.

— Viens t'asseoir là, dit-il avec enjouement à Horace, près de moi, car mes sottes jambes ne veulent plus guère remuer. Ah ! cher neveu prodigue, te voilà revenu ! c'est bien, mordieu ! Nous tuerons le veau gras et nous te jetterons le manteau rouge sur les épaules. Puis baissant la voix et parlant à l'oreille d'Horace, il ajouta : — Quant à l'anneau d'or, tu t'en passeras, mon garçon ; celui que nous avions, et que tu as refusé, nous l'avons donné ; il est entre bonnes mains, et on ne le lâchera pas.

Quand l'heure vint de se retirer, Horace fut conduit à sa petite chambre d'autrefois. Il la retrouva telle qu'il l'avait laissée : tout était en place et préparé comme si on l'eût gardée prête pour lui en son absence. Malgré un grand feu allumé dans la cheminée, elle était un peu froide et humide, ainsi que tous les appartements déshabités depuis longtemps. On eût dit que mille souvenirs l'y attendaient pour l'assaillir. Il se rappela que, le matin de son départ, pendant qu'il bouclait sa malle, Hélène, debout, le regardait sans même penser à cacher ses larmes, et il se rappela aussi avec quel geste à la fois naïf et déterminé, elle avait coupé pour lui une longue mèche de ses cheveux blonds. Il dormit mal, et plus d'une fois se trouvant gêné dans sa conscience, il se dit : « Que suis-je venu faire ici ? »

Quatorze ans de plus, la maternité, l'usage d'une vie tranquille, avaient donné à Hélène une ampleur de beauté singulière. Quand il l'avait aperçue, par la fenêtre, assise et appuyant son bambino contre sa large poitrine, murmurant à mi-voix un chant de berceuse, blanche, faisant à chaque mouvement onduler les anneaux épais de son énorme chevelure, il avait pensé involontairement à ces tableaux où la renaissance a représenté la *Charité* sous les traits d'une jeune femme offrant ses seins abondants à l'avidité des enfants qui s'élancent vers elle. C'est ainsi qu'elle lui était apparue, sérieuse et dans le libre accomplissement de la plus belle fonction de la femme. L'image indécise de la jeune fille timide et facilement émue qu'il

avait conservée dans sa mémoire s'effaça promptement, et à sa place il ne vit plus que la mère de famille, l'épouse qui était à la fois la gaieté et la force de la maison. Il eut quelque honte de lui quand il pensa qu'il était arrivé ici avec une sorte d'arrière-projet de séduction que l'amour n'excusait même pas. « Que suis-je donc ? se dit-il ; pourquoi ne puis-je souffrir en silence et dans ma solitude ? Ai-je le droit de condamner Hélène à devenir mon infirmière ? » Il disait ainsi le vrai mot, car on est franc lorsqu'on se parle à soi-même. De plus, il se sentait confusément deviné par son oncle, et cela le mettait plus mal à l'aise qu'il n'osait se l'avouer.

Le lendemain matin il était à peine habillé, qu'on frappait à sa porte. Une petite fille de huit ans et un garçon de six entrèrent, baissant les yeux, fort embarrassés de leur petite personne et se tenant par la main. Ils dirent ensemble, sans lever les paupières : « Bonjour, mon cousin Horace, » et restèrent immobiles, regardant la porte du coin de l'œil, comme s'ils eussent bien voulu se sauver. Horace descendit, Hélène l'attendait ; elle était toute rayonnante en présence de sa jeune famille ; elle passa son bras sous celui d'Horace :

— Viens voir tout ce que nous avons fait depuis que tu n'es venu.

Et, suivis des enfants, ils allèrent visiter les moulins agrandis, les hangards nouveaux, la chapelle construite pour les ouvriers, les maisons de service élevées autour de l'habitation, l'école augmentée. Ils rencontrèrent le

mari d'Hélène qui, en costume de *gentleman farmer*, surveillait les travaux, et leur donnait l'indispensable et puissant coup d'œil du maître. Horace et lui échangèrent une vigoureuse poignée de mains. Horace lui fit compliment de toute cette belle installation qui accusait une fortune sans luxe mais solidement établie.

— Il est vrai que Dieu a béni nos efforts, répondit-il ; tout nous a réussi, et je n'envie le bonheur de personne. Mais comment n'en serait-il pas ainsi, ajouta-t-il en laissant glisser vers Hélène un regard plein de tendresse, avec une femme comme celle qu'il m'est donné d'avoir ? Je suis de l'avis du paria de *la Chaumière indienne* : « On n'est heureux qu'avec une bonne femme ! »

— Ou avec un bon mari, répliqua Hélène en souriant.

Ce n'était peut-être pas positivement des confidences de cette nature qu'Horace était venu chercher à Sainte-Marthe ; il les reçut avec l'aisance d'un homme habitué à composer son visage, mais, tout au fond de lui-même, il en éprouvait quelque irritation. On n'aime jamais à se voir remplacé, et remplacé avantageusement dans le cœur de qui que ce soit ; à plus forte raison dans un cœur qui s'est offert et qu'on a fait battre pour la première fois. Du reste, en s'imaginant qu'Hélène retrouverait pour lui ses premiers sentiments, il commettait cette erreur commune à tous les hommes qui croient volontiers avoir laissé toujours et partout une empreinte ineffaçable. Pour si peu qu'un homme ait été distingué par une femme, son premier mot, lorsqu'il en parle, est : « Ah ! elle m'a bien aimé ! » Il est juste

d'ajouter que la réciproque a lieu ; les femmes ne sont pas plus modestes que nous en pareille matière. Il eût été fort surpris sans doute si, descendant au profond du cœur de sa cousine, il eût pu le sonder tout entier. Il l'eût trouvé plein d'une affection sérieuse, mais où l'amour n'avait aucune part. Elle l'avait beaucoup aimé, car il était le premier jeune homme qui fût venu vers elle à cet âge d'impression active et facile où la femme sort de l'enfance pour entrer dans la jeunesse. Se voyant appuyée par son père qui désirait ce mariage, elle s'était naïvement abandonnée à ses premiers besoins d'aimer. Sans nul doute, Horace l'avait troublée : elle l'avait espéré, l'avait attendu, et s'était sentie fort triste et toute désappointée lorsqu'elle comprit enfin qu'il ne voulait pas l'épouser. Mais en réalité il avait été pour elle plutôt un prétexte qu'un objet d'amour. Satisfait, cet amour se serait développé dans ses voies normales ; dédaigné, il se replia, diminua peu à peu et disparut, pour faire place à l'affectueux sentiment qu'on garde pour un bon compagnon d'enfance. Puis le mariage était arrivé, amenant avec lui les soins empressés d'un homme intelligent, la communauté des intérêts, la tendresse mutuelle, les enfants qui sont un lien puissant, la vie sérieuse et partagée. Le souvenir d'une amourette de petite fille n'avait rien à faire au milieu de ces choses graves. Hélène aimait son mari de toute son âme ; elle avait revu Horace avec une joie sincère, sans arrière-pensée, comme un vieux camarade, comme une sorte de frère aîné absent depuis longtemps et qu'on est heureux de retrouver.

S'il lui avait dit : « Te souviens-tu qu'un jour tu m'as donné un rapide baiser pendant mon sommeil ? » elle aurait pu sourire en se rappelant tout à coup cet enfantillage oublié, mais à coup sûr elle n'aurait point rougi, car elle eût trouvé son cœur absolument tranquille. Est-ce à dire qu'Horace n'eût pu rien rallumer de ce premier amour éteint ? En telle circonstance le plus prudent est de ne jamais jurer de rien. Mais il eût fallu bien de l'habileté, une séduction d'une adresse profonde, ou une passion manifestement vraie pour faire dévier Hélène de la ligne droite qu'elle suivait naturellement. Or, l'habileté consommée n'était point dans l'esprit d'Horace, la passion réelle n'était point dans son cœur ; il eût peut-être voulu se distraire, mais sans se donner de peine, et il savait que s'il parvenait à inspirer de l'amour, il serait incapable de le partager.

Aussi, pénétré malgré lui par la forte sérénité de la vie honnête qui l'entourait, il n'était pas arrivé depuis deux jours à Sainte-Marthe, que déjà il se disait : « Je suis un sot, j'aurais mieux fait de rester chez moi ! » Il n'osait parler de Viviane, quoiqu'il y pensât sans cesse, et plusieurs fois son oncle le plaisanta sur son maintien absorbé et sa mine silencieuse.

— Ah ! mon gaillard, lui disait-il, tu m'as tout l'air de regretter ta bonne vie de Paris, tes soupers en compagnie douteuse, et peut-être bien quelque belle dame évaporée qui soupire, en se consolant de ton absence, avec tes amis !

— Est-elle jolie ? demandait Hélène en ouvrant de grands yeux curieux.

— Ah ! mon oncle, répondait Horace qui, à ces paroles, sentait saigner toutes ses blessures, si vous pouviez deviner combien vos questions sont cruelles !

— Désespoir d'amour ! répliquait en souriant l'oncle implacable ; bah ! mon cher garçon, c'est fort commun, peu dangereux et facile à guérir : marie-toi !

Horace resta quelque temps silencieux , regarda Hélène à la dérobée, et répondit à voix basse :

— Il n'est plus temps !

Les enfants qui entrèrent en jouant détournèrent le cours de la conversation qui menaçait de devenir gênante. M. Verceil, à qui l'expérience d'une longue vie avait appris la fragilité humaine, surveillait Horace. Quand un rayon de soleil brillait dans le jardin, il faisait porter son fauteuil devant le cottage, appelait Horace auprès de lui, et pendant de longues heures le retenait à causer. Il le railait un peu :

— Je n'ai que ma triste compagnie à t'offrir, mon pauvre neveu, et malheureusement je ne suis plus ingambe comme autrefois ; mais Hélène est occupée de sa maison et de ses enfants, mon gendre est à ses affaires, il ne te reste donc plus qu'un vieil oncle goutteux et grognon. Faute de mieux, je t'engage à t'en contenter.

Lorsque Horace avait pris la détermination de venir à Sainte-Marthe, il ne s'était fixé aucune époque précise pour son retour, et s'était dit qu'il resterait tant qu'il se trouverait bien. Au bout de huit jours, lassé de la contrainte que la vie en commun lui imposait, presque irrité par

la vue d'un bonheur qui lui rappelait douloureusement, et à chaque minute, son propre chagrin, mécontent de lui-même et fort peu satisfait des autres, il se résolut à rentrer à Paris. On ne fit pour le retenir que d'assez faibles efforts, par acquit de politesse, pour ainsi dire, et non point avec insistance. Il le comprit et en fut attristé.

— Après tout, se dit-il, car il était de bonne foi, n'est-ce point ma faute ? N'ont-ils pas tous ici un intérêt supérieur, et vais-je imaginer qu'ils oublieront tout pour porter secours à une peine que je ne leur ai même pas fait connaître ?

Son départ ne ressembla guère à celui d'autrefois. Hélène lui dit en souriant :

— Dans combien d'années reviendras-tu ? Ma fille a huit ans ; quand je la marierai, j'espère que tu ne manqueras pas à la noce.

Le mot de M. Verceil fut presque cruel à force de vérité : il attira Horace dans ses bras, et là, il lui dit :

— Quand tu es parti jadis, tu as laissé ici bien des espérances qui ne se sont jamais réalisées ; prends garde aujourd'hui d'emporter des regrets qui ne serviraient à rien ! Tu pourras raconter à celles qui t'ont empêché de revenir le bonheur que le frère de ta mère avait rêvé pour toi, et tu leur demanderas ce que vaut celui qu'elles t'ont donné. Vas en paix, mon pauvre garçon, tu me fais l'effet d'avoir lâché la proie et de n'avoir même pas saisi l'ombre.

On se quitta en s'embrassant cordialement ; Horace avait

le cœur serré, car il comprenait bien qu'il ne reverrait jamais ceux à qui il disait adieu.

Quand il rentra chez lui, à Paris, il courut à la table où d'habitude on déposait ses lettres, car il s'imaginait qu'en son absence Viviane lui aurait peut-être écrit. Son espoir fut trompé. Elle n'avait même pas su qu'il avait fait un voyage en Écosse. Cette ignorance où ils étaient des faits insignifiants ou graves de leur existence, était pour Horace une cause permanente de stupeur, et il en était toujours à s'étonner que deux êtres qui avaient vécu dans une communion si parfaite, qui pendant tant d'années s'étaient raconté les incidents les plus futiles de leur vie, aient pu en arriver à être tellement étrangers l'un à l'autre, qu'ils pouvaient s'éloigner, être malades, mourir même sans le savoir. Mais il avait beau regimber, il lui fallait subir cette dure conséquence de leur rupture. Les jours les plus tristes étaient ceux où Viviane avait jadis l'habitude de le voir; il était alors plus agité, plus mal à l'aise encore que de coutume, et comme il le disait fort bien lui-même, il ne savait que faire de lui. Bien souvent, dans ces heures-là, il écrivait à Viviane; parfois, souriant lui-même de sa naïveté, il jetait ses lettres au feu; parfois il les envoyait, mais elles restaient sans réponse, et il put s'apercevoir que l'amour, pas plus que les fleuves, ne remonte son courant.

L'essai avorté qu'il avait fait pour sortir de sa torpeur le rejeta plus profondément encore dans le marasme où il s'endormait lâchement. Il vivait enfermé dans des regrets

stériles, ne se mêlait à rien, dédaignait les événements et ressemblait à un mineur enfoui dans son puits, et qui entend passer confusément la vie au-dessus de sa tête sans y prendre part. Il s'en prenait un peu à tout de son malheur, à Viviane, à lui-même, au monde qu'il n'aimait point, à sa mauvaise fortune. Certes, par un effort sérieux, il aurait pu échapper à ces fantômes du passé qui le visitaient sans cesse, mais il regrettait trop énergiquement son bonheur perdu, pour ne point se complaire maladivement en leur compagnie. » C'est ma faute, me dit-il un jour, car je le voyais souvent à cette époque, j'ai été imprévoyant, j'ai obéi à la passion qui m'emportait, et vous voyez où elle m'a conduit. Tout cet écroulement ne s'est pas fait en un jour ; il est venu peu à peu ; chaque pierre en tombant entraînait une autre ; j'aurais dû m'en apercevoir, ne pas céder à ma douleur, à mon irritation du moment, j'aurais dû deviner qu'un grand désastre nous menaçait, et tout de suite y porter un remède énergique. Lorsque j'ai vu Viviane saisie par ces inexcusables soupçons, au lieu de la combattre et de m'exaspérer de sa défiance, j'aurais dû l'initier, d'un seul coup, à ma vie ; lui remettre dès lors cette clef de ma maison qu'elle a exigée plus tard, et que j'ai refusée, car déjà le mal était fait. J'aurais dû lui remettre non-seulement la clef de ma maison, mais aussi celles de tous mes meubles, afin qu'elle pût, en toute liberté, pénétrer jusqu'au profond de mon existence, bien comprendre qu'elle la remplissait tout entière, que je n'avais jamais aimé qu'elle, se rassurer et vivre en repos

dans mon amour. J'aurais dû faire plus ; j'aurais dû user de mon influence sur elle, l'arracher au monde, l'enlever et aller me cacher avec elle dans quelque coin isolé de Sicile ou d'Italie.

— Mais le monde, répliquais-je, qu'aurait-il dit ?

— Et qu'importe ce qu'il aurait dit ? reprit-il avec violence ; qu'il se respecte d'abord lui-même, s'il veut être respecté ; son opinion pourrait être justement redoutable si elle ne s'appuyait presque toujours sur le faux, la médisance et la calomnie. Le monde est comme saint Augustin, il dit volontiers : *Credo quia absurdum*. Rappelez-vous le mot de Chateaubriand : « Tout mensonge répété devient une vérité ; on ne saurait avoir trop de mépris pour les opinions humaines ! » Le monde aurait craché sur nous, si bon lui eût semblé, je ne m'en serais même pas ému ; mais nous aurions été heureux, nous ne nous serions pas quittés, et cela seul était important.

Il s'épuisait dans son impuissante stérilité. Les heures coulaient lentes, lourdes, chargées d'ennui, péniblement régulières et parfois insupportables. Pour se distraire, pour se forcer à s'occuper d'autre chose que son chagrin, il se donna, de parti pris, des goûts bizarres qui n'étaient point dans sa nature. Il avait vu de braves gens, futiles et oisifs, s'amuser à former des collections d'objets inutiles ; il s'imagina qu'il y prendrait plaisir aussi, et il se fit collectionneur. La mode était aux porcelaines de Chine, il en acheta. Il suivait assidûment les ventes, annotait les catalogues, fréquentait les marchands de bric-à-brac, s'initiait aux

mystères du kaolin et de l'émail stannifère. Il paraissait être tout à sa manie.

— Tenez, me disait-il en me montrant un plat nouvellement acheté, ceci est un chrysantémo-pœonien de la plus belle espèce. Voyez, le marly est décoré en plein, la chute est réticulée, ce qui est fort rare. Les fleurs en rouge de fer sont peintes sous la couverte et chatironnées de cobalt, tandis que les autres sont émaillées au moufle ; c'est un spécimen particulier qui n'est ni de la famille verte, ni de la famille rose : il appartient à un groupe spécial qui semble former l'intermédiaire entre les trois tribus de porcelaine de Corée, de Chine et du Japon ; et remarquez, ajouta-t-il, qu'il y a du jaune impérial et du vert de chrome.

J'écoutais ce jargon dont je souriais, malgré moi, et quand je regardais Horace fixement pour voir s'il parlait sérieusement, il raccrochait son plat, levait les épaules et me répondait :

— Je vous comprends ; vous ne croyez pas à la réalité de mon goût pour ces babioles : vous avez peut-être raison. Puis après un moment de silence, il ajoutait : Ma foi ! la porcelaine a du bon, quoi que vous en puissiez dire, c'est la moins fragile de nos affections !

Six mois après, les plats, les compotiers, les pythons, les magots, les vases et les tasses étaient vendus à quelque juif qui gagnait cent pour cent sur le marché, mais qui débarrassait Horace d'objets devenus inutiles, car il s'en était dégoûté. Aux porcelaines il fit succéder les livres et

passa ses soirées à la salle Saint-Sylvestre. Peu lui importait, du reste, ce que contenait un volume, pourvu qu'il fût rare, qu'il eût des *témoins*, que ses feuillets n'eussent point été lavés, que la marge fût grande et le fond suffisant ; lorsque les gardes étaient en *tabis* il était fort content, et si la reliure était de Padeloup, de Duseuil ou de Derôme, il ne se tenait pas d'aise. Cette nouvelle et dispendieuse manie dura aussi quelques mois, puis, un beau jour, les bouquins prirent la route des porcelaines, et Horace demeura fort surpris de n'avoir pu trouver aucune satisfaction durable dans ces goûts factices.

Il y avait près de deux ans qu'il avait rompu avec Viviane, et il n'était pas plus avancé que le premier jour ; sa pensée allait toujours vers elle avec une intensité qui le fatiguait et l'énervait. Il eût voulu guérir, mais son énergie n'avait plus de ressort, et il se laissait vite retomber dans un mal qui lui était cher tout en l'affaiblissant. Il essaya de travailler sérieusement pour lui-même. Il se jeta dans l'étude des poètes et des philosophes, c'était un esprit éclairé et un cerveau de compréhension rapide. Il quitta bientôt les sentiers battus du relatif et s'éleva jusqu'à l'absolu.

— C'est fort bien, me disait-il un soir que nous causions tous deux de ses travaux, où je l'encourageais de tout ma force ; c'est fort bien, mais lorsque l'on a le cœur gros et l'âme souffrante, c'est un mince régal que de presser une abstraction ou un théorème sur sa poitrine !

— Mais alors, lui répondis-je, si vous souffrez du vide qui

s'est creusé dans votre cœur, pourquoi n'essayez-vous pas de le combler ? Il ne manque point de femmes agréables qui ne demandent qu'à adoucir la peine de ceux qui souffrent ; au point de vue de l'amour, toute femme est doublée d'une sœur de charité. Pourquoi n'aimez-vous pas une de ces belles consolatrices qui seraient charmées de vous faire oublier vos chagrins et celle qui les a causés ?

— Moi ! s'écria-t-il en se levant et en me saisissant le bras avec violence, moi ! aimer encore ! jamais ! Je suis comme Achille, on m'a trempé dans le Styx, et désormais je suis invulnérable.

J'aurais pu croire qu'il exagérât en parlant ainsi ; mais je pus me convaincre qu'il disait vrai. Dans les rares maisons qu'il fréquentait parfois encore et où j'eus occasion de le rencontrer, je le vis dans ses rapports avec les femmes et je fus stupéfait de sa froideur. Il les traitait avec un dédain qu'il n'essayait même pas de déguiser ; il les écoutait parler comme il eût écouté un chiant d'oiseau, sans y faire attention et le plus souvent sans même leur répondre. Cette attitude plus que désintéressée en piqua quelques-unes, qui, par seul amour-propre sans doute, voulurent fondre la glace dont il s'enveloppait ; ce fut inutilement, il demeura impassible. L'une d'elles, plus hardie, plus éprise peut-être que les autres, attirée par les traces visibles du ravage que la passion avait fait en lui, insista, changea les rôles, et vint vers lui la main tendue. L'obstacle irrita sa curiosité, qui devint un amour sincère ; Horace fut plus que réservé, il eut une dureté sans mesure,

et la pauvre femme se retira brisée pour longtemps.

J'avais suivi toutes les péripéties de ce petit drame, non sans espoir de voir Horace ravivé par une passion nouvelle, sortir enfin de l'atonie où il était plongé. Je fus désappointé par le dénouement et je ne pus cacher mon impression.

— Que voulez-vous ? me répondit Horace, j'ai donné tout ce que mon cœur contenait d'amour, il ne m'en reste plus, et mon devoir est de prévenir celles qui pourraient m'en demander encore. Je ne dis pas que plus tard je n'aurai point quelque liaison, mais ce que je peux certifier, c'est que ce ne sera pour moi qu'un échange d'agréables galanteries où la vraie tendresse, c'est-à-dire l'amour, n'aura point sa part.

Tout raisonnement échouait devant son obstination, et il n'était point difficile de comprendre que son cœur, tout vide qu'il le prétendit, était trop plein encore du douloureux souvenir de Viviane, pour être accessible à un nouvel amour. Ses colères, ses désespoirs, ses regrets, l'ennui profond qui le rongeaient n'étaient qu'une forme modifiée de son ancienne tendresse. Cet amour qui l'avait envahi victorieusement tout à coup s'était si bien emparé de son être, qu'il ne pouvait parvenir à mourir et qu'il se réveillait incessamment sous mille aspects pénibles. Il voulut se secouer, changer de milieu, fuir le séjour habituel de ses souffrances dans l'espoir qu'ainsi il se fuirait lui-même. Il n'avait jamais voyagé et comptait que le spectacle de pays, de mœurs, d'hommes inconnus, ferait di-

version aux pensées dont il ne pouvait se débarrasser chez lui, dans sa solitude ordinaire.

Avant de se mettre en route il fit probablement un effort pour revoir Viviane. En tout cas, ce fut inutile, car il partit sans lui avoir dit adieu. Il se rendit en Italie. Il fit consciencieusement son métier de voyageur ; préparant, à l'aide d'un *Guide*, ses excursions de la journée, il visita les églises, regarda les tableaux, monta au sommet du *campanile*, parcourut les palais, s'arrêta sur les ponts à voir couler l'eau des rivières, assista aux offices, jeta des fleurs à la *prima donna* en vogue ; rêva sur la grève du Lido, quand il fut à Venise ; fit l'ascension du Vésuve, quand il fut à Naples, et s'ennuya partout. A Rome, il resta plus longtemps qu'ailleurs. Ce n'est pas qu'il y fût retenu par le Colisée, par la Farnésina, par le Campo Vaccino ou par le dôme de Saint-Pierre ; non, une autre raison l'arrêta dans la ville éternelle. « Je ne me déplaïs point trop ici, m'écrivait-il ; j'aime assez Rome, et le motif de mon affection vous fera sourire. Dernièrement, sortant de chez l'ambassadeur de France, à qui j'avais été demander de m'obtenir l'autorisation de dessiner quelques bijoux curieux que j'avais vus au musée étrusque, et qu'on ferait facilement exécuter à Paris, je suis entré à la galerie Colonna, qui s'ouvre sur l'antichambre même des appartements de la légation. J'avais regardé à peu près tous les tableaux ; je m'étais même longtemps arrêté devant un fort beau portrait de joueur d'épinette peint par le Tintoret et j'allais m'en aller, lorsque mes yeux tombèrent sur une Vierge du

Bronzino. Je restai stupéfait, car on eût dit que Viviane avait servi de modèle au peintre. Malgré la froideur théâtrale de la peinture, je demeurai immobile à la contempler, sentant s'agiter plus vivement des souvenirs qui ne dorment jamais. Je serais resté là indéfiniment, si le custode ne m'avait prévenu que l'heuresonnait de fermer les portes. J'y suis revenu le lendemain, j'y retourne tous les jours ; je ne puis me lasser de regarder ce visage régulier, un peu hautain, entouré de cheveux gaufrés, qui par son calme forcé semble me montrer l'invincible entêtement sur lequel je me suis brisé, et qui me rappelle des traits chéris que je ne puis oublier. J'ai fait exécuter une copie de ce tableau ; mais elle est si plate et si mauvaise que je l'ai brûlée, car cette caricature gâtait pour moi tout souvenir de l'original. J'arrange mes promenades de façon à passer chaque jour place des Saints-Apôtres, j'entre au palais Colonna, je vais voir la Vierge du Bronzino, je fais un sourire à Viviane, et je m'en vais. Le custode me connaît maintenant, il sait ma manie, et j'ai appris qu'il m'a surnommé « l'amoureux de la Madone. »

Il resta environ une année en Italie, voyageant plutôt parce qu'il s'était dit qu'il voyagerait que par plaisir de voyager. Il était devenu un peu moins farouche avec les femmes. A Florence, il ébaucha une aventure et partit ; à Naples, il mit une certaine cruauté à se faire aimer d'une jeune femme, joua avec elle comme un chat avec une souris ; puis un beau matin, au soleil levant, prit le bateau à vapeur et se rendit à Messine, qui lui parut une ville fort

ennuyeuse, pleine de cloches et de poussière. D'un bout à l'autre, et à dos de mulet, il traversa la vieille Trinacria, couchant au hasard des gîtes, aujourd'hui dans un village, le lendemain en plein air, sous un caroubier. Il regardait briller les étoiles, écoutait le bruit monotone des chevaux qui mâchaient des tiges de maïs, chantait à mi-voix un air qui lui rappelait les jours passés, se disait : « Où est-elle à cette heure ? à l'Opéra, en soirée, chez elle ? Sans doute elle ne pense guère à moi ! » — Puis il s'enveloppait de son manteau, s'étendait sur un lit d'herbes sèches et tâchait de dormir. Fatigué de son voyage, il arriva à Palerme, descendit à la grande auberge tenue par Raguzza, et s'y établit assez confortablement. Son appartement était situé au premier ; les fenêtres s'ouvraient sur une immense terrasse qui domine les allées du jardin public et découvre la mer bleue où l'île d'Ustica s'élève dans le lointain vermeil.

L'intention d'Horace était de rester une ou deux semaines à Palerme, de visiter les campagnes charmantes de la *Conca d'Oro*, de se reposer et de reprendre le chemin de Paris. Se sentait-il donc guéri ? Non pas : il était tout au plus un peu moins malade ; mais il s'était aperçu qu'on a beau voyager, changer de lieu, vouloir oublier son mal, on n'en porte pas moins sa souffrance avec soi. Dès lors, à quoi bon prolonger une absence qui était, pour ainsi dire, inutile, puisqu'elle ne menait pas au but cherché ? Il vivait simplement, sortant beaucoup en voiture, se promenant, admirant, malgré qu'il en eût, cette paresseuse et douce

ville de Palerme, couchée au soleil dans une alcôve de verdure, comme une sultane endormie. Il dînait chaque jour à table d'hôte, en compagnie de plusieurs autres voyageurs, parmi lesquels il ne tarda pas à distinguer un Anglais, d'apparence assez rude, qui entrait toujours dans la salle à manger le chapeau sur la tête. Il était suivi par une femme encore jeune, qui ne s'asseyait qu'après son compagnon, lui passait les plats, répondait à ses questions sans paraître oser parler la première, et semblait en toute chose avoir une singulière humilité. Elle était fort belle et âgée de trente-cinq à trente-six ans. Deux ou trois fois, Horace essaya de lier conversation avec elle ; elle répondit par monosyllabes, avec une sorte d'inquiétude fébrile qu'elle essayait vainement de dissimuler, et comme si elle eût craint d'irriter son taciturne compatriote. Un mot, un geste de ce dernier suffisaient à lui faire immédiatement tourner la tête ; visiblement, elle était mal à l'aise, et comme dominée par un sentiment qu'elle n'osait pas avouer. Quand, de sa voix brève et dure, l'Anglais disait : « Juliette ! » elle éprouvait un tressaillement involontaire et baissait rapidement les yeux.

— Pauvre Juliette ! pensait Horace, elle n'a point l'air heureux ; elle ressemble à un chien qu'on a trop battu.

Beaucoup de curiosité et un peu d'intérêt attirèrent l'attention d'Horace. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit légèrement remué ; l'aspect de cette femme tremblante l'émouvait malgré lui. Elle était mariée sans doute, puisqu'elle subissait avec résignation un joug qui parais-

sait ne lui être point doux à porter. Il prit des informations près du *padrone di casa*, et apprit que sir John Barrow était depuis quelque temps déjà à Palerme ; qu'il aimait beaucoup le vin de Marsala, le vin de Xérès, et surtout l'eau-de-vie, qu'il appelait *du cognac*. Il était emporté et même brutal. On ne pensait pas qu'il fût marié, car souvent on l'avait entendu appeler la femme qui l'accompagnait : miss Juliette. Quant à celle-ci, elle était fort douce, pleurait souvent, ne sortait jamais seule, et paraissait ressentir pour sir John une déférence qui ressemblait bien à de la terreur. Du reste, ils faisaient tous deux une grande dépense et payaient largement.

— Votre Seigneurie, ajouta l'aubergiste, pourra facilement vérifier l'exactitude des renseignements que j'ai l'honneur de lui donner, car son appartement est contigu à celui du milord.

Horace se rappela avoir, en effet, entendu souvent des éclats de voix auxquels il n'avait point prêté attention, mais qu'il se promit de surveiller désormais. L'occasion ne se fit pas attendre. Le lendemain au soir, pendant qu'Horace, assis devant sa fenêtre ouverte, regardait machinalement la lanterne du phare qui jetait ses lueurs mobiles sur la mer, dont la vague murmure arrivait jusqu'à lui, il entendit des voix violentes dans la chambre voisine. Il écouta. Une des voix, âpre et irritée, disait des injures dans cette rude langue anglaise, qui est, au besoin, la langue de l'insulte par excellence. L'autre voix, tremblante, avait des accents de supplication qui faisaient bondir le

cœur d'Horace. Son vieux sang français, chevaleresque et hardi, bouillonnait dans ses veines. Il monta sur la terrasse ; une grande trainée lumineuse y dessinait la croisée ouverte de l'appartement de l'Anglais. Il s'approcha, et, tout en se maintenant dans l'ombre, il regarda. Sir John, débraillé, la face rouge, assis près d'une table chargée de deux ou trois bouteilles vides et renversées, fixait avec colère ses yeux sur miss Juliette qui, le visage caché par son mouchoir, pleurait. Sir John leva les épaules brusquement et dit :

— Vos jérémiades me fatiguent ; allez pleurnicher dehors !

La pauvre créature se leva humblement sans répondre, et se dirigea vers la terrasse. Horace n'eut que le temps de se rejeter en arrière. Elle alla s'appuyer sur la balustrade, et là, laissant retomber sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots et s'écria :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ne suis-je donc pas assez malheureuse ?

De son côté, sir John, se versant un grand verre de vin de Marsala, se mit à jurer en disant : « Au diable les femmes ! Il faut que je sois fou pour m'être empêtré d'une pareille compagnie ! »

Horace marcha doucement vers Juliette ; elle détourna la tête au bruit, vit Horace, et, comme devenue indifférente à tout, elle reprit sa première position. Il se plaça près d'elle et lui dit :

— Si le secours d'un étranger peut vous être utile, ma-

dame, je me mets à vos ordres et vous prie de disposer de moi.

Elle secoua la tête en pleurant plus fort, et Horace crut comprendre qu'à travers ses pleurs et une sorte de hoquet convulsif, elle répondit : « A quoi bon ? laissez-moi ! S'il nous voyait ensemble, il me tuerait ! »

Horace la prit par le bras, l'entraîna, la força de marcher. Il la conduisit dans un angle tout à fait obscur de la terrasse, essaya de la calmer et n'y parvint guère. Elle était dans un état inexprimable d'angoisse et de suffocation ; elle pouvait à peine parler et faisait pitié. Horace ne savait que lui dire. Elle se laissait aller contre lui, s'appuyant sur son épaule, car elle ne pouvait presque plus se soutenir.

— Mais cet homme-là est une bête féroce ! disait Horace profondément ému.

— Non, répliquait la pauvre femme ; seulement il est très-violent, et quand il a bu, ce qui ne lui arrive que trop souvent, il ne se connaît plus.

Puis, reprise par la terreur, elle ajoutait, en cherchant à se dégager :

— Laissez-moi, de grâce ! s'il nous voyait, je ne sais ce qui pourrait advenir.

Horace n'était point querelleur ; mais il appartenait à cette race gauloise qui n'aime pas à reculer, et qui, malgré tout, a gardé en elle quelque chose de généreux qu'on n'invoque jamais en vain.

— Pourquoi, demanda-t-il à Juliette, restez-vous avec un pareil butor ?

— Ah ! s'écria-t-elle avec une effusion qui n'était pas feinte, pour lui échapper et ne plus le voir, je me sauverais au bout du monde !

A ce moment, sir John cria : « Juliette ! »

Elle fit un effort pour courir vers cette voix qui l'avait accoutumée à une obéissance passive. Horace la retint. Une seconde fois, et avec l'intonation d'un maître toujours écouté, John appela : « Juliette ! »

— Au nom du ciel, laissez-moi ! dit-elle.

— Restez, dit Horace.

John Barrow parut sur la terrasse, et en jurant, il répéta pour la troisième fois son appel. Il aperçut dans l'ombre Juliette appuyée ou plutôt affaissée au bras d'Horace. Il marcha rapidement vers elle, et dit :

— Qu'est-ce que cela ? voulez-vous bien rentrer ?

— Monsieur, dit Horace d'une voix très-calme, en France, nous avons l'habitude de ne jamais laisser insulter une femme en notre présence.

— En Angleterre, répondit John, bégayant de fureur et d'ivresse, nous avons l'habitude de ne jamais nous laisser faire la leçon par des freluquets.

En prononçant ces dernières paroles il envoya un vigoureux coup de poing dans la poitrine d'Horace, qui s'était mis en avant de Juliette pour la protéger.

Horace chancela sous la violence de la commotion ; mais il ne perdit rien de son sang-froid, et reprit :

— Monsieur, en France, nous avons l'habitude de laisser les portefaix et les ivrognes vider leurs différends à coups

de poings ; quand nous avons affaire à ce que vous appelez un gentleman, nous estimons que l'apparence seule d'un geste suffit pour déterminer une insulte. Je vois que vous ignorez ces usages des gens comme il faut, mais je n'y resterai pas moins fidèle, et j'aurai l'honneur, dès demain matin, de vous envoyer mes témoins.

Le sang-froid d'Horace rappela sans doute celui de son adversaire, car John répondit, avec un effort visible pour se contenir :

— Je me tiens, monsieur, à votre disposition quand et comme il vous plaira.

Puis, rentrant dans son appartement et se tournant vers Juliette, il lui cria : — Nous nous retrouverons, ma mie !

Horace conduisit immédiatement Juliette, plus morte que vive, au *padrone di casa*, lui expliqua en deux mots ce qui venait de se passer, exigea pour elle un appartement particulier, éloigné de celui de sir John, et installa lui-même deux robustes domestiques devant la porte, avec défense d'y laisser pénétrer qui que ce soit. Puis il s'enquit de deux témoins, les trouva parmi les voyageurs qui habitaient l'auberge, les mit au fait de sa querelle, se coucha et ne dormit pas trop mal.

Le lendemain, on se battit à quelque distance de la ville, au bord de la mer. Horace était manifestement moins habile que son adversaire, dont le jeu, malgré une sorte de brutalité apparente, était d'une sûreté irréprochable. Dans un dégagement trop accusé, Horace se découvrit plus qu'il

n'eût fallu ; John profita rapidement de cette faute, et son épée disparut dans la poitrine d'Horace, entrant sous la clavicule droite et sortant sous l'omoplate. Horace tomba ; on le rapporta à l'auberge, où le chirurgien déclara que la blessure « n'avait point bonne apparence. » Dès le soir même, il fut saisi par une fièvre violente et emporté par un délire qui ne lui laissa pas sa raison. Tout fut confusion dans son esprit et dans ses paroles. Le présent se mêlait au passé pour former des images indécises qu'il ne pouvait saisir, et qui augmentaient son agitation. Viviane lui apparaissait sous les traits de Juliette, et il croyait que c'était pour elle qu'il s'était battu. Il se figurait qu'elle était auprès de lui, qu'elle le soignait, et plusieurs fois il lui sembla qu'il l'entendait parler. Puis tout à coup un vide immense semblait se faire dans sa mémoire ; il revenait aux jours de son enfance, il adressait des reproches à Mariotte, et lui racontait que c'était à cause d'elle que le grand gars l'avait blessé. Il demandait le secret sur cette affaire, et recommandait surtout qu'on n'en dise jamais rien à Hélène, parce que, ajoutait-il, cela lui causerait du chagrin et pourrait lui faire supposer qu'il ne l'aimait pas. Une nuit, la personne qui le veillait l'entendit qui disait à voix basse : « Ah ! tu ne me crois pas, tu me soupçonnes toujours ! Eh bien ! prends mon cœur dans ma poitrine, prends-le dans tes chères et cruelles mains que j'adore, interroge-le, tu entendras ce qu'il te répondra ; fouille jusque dans ses replis les plus cachés, dans ceux qu'on ne montre jamais et qui enfouissent nos trésors les plus

aimés, et tu verras qu'il n'a jamais contenu que ta seule image ; tu comprendras qu'il n'a jamais battu que pour toi ! » Puis après un instant de silence, il dit d'une voix dolente : — J'ai soif ! — et se mit à pleurer.

Un jour, par un temps de siroco qui l'avait rendu plus malade encore et plus énervé, il comprit vaguement que des choses étranges s'agitaient autour de lui. Il entendit la psalmodie d'un chant monotone qui le berçait comme la voix d'une nourrice ; il vit dans sa chambre des personnes inconnues et agenouillées ; il sentit qu'on découvrait son corps, qu'on lui faisait des attouchements extérieurs sous la plante des pieds, à la poitrine, aux mains, au front, aux lèvres, sur les yeux ; une odeur de baume monta jusqu'à ses narines pendant qu'on prononçait tout bas des paroles dont il n'avait pas conscience. Il eût voulu s'opposer à ces cérémonies, dont le sens lui échappait ; mais il était comme paralysé et immobilisé sur son lit par une force interne qu'il ne pouvait dominer. Les efforts qu'il faisait pour résister, sans même réussir à les manifester, l'épuisèrent, et un long sommeil succéda à sa fatigue. Quand il se réveilla, tout avait disparu, et nulle trace de ce qui s'était passé n'était restée dans son souvenir. On l'avait cru à toute extrémité, et un prêtre appelé était venu lui faire les onctions suprêmes.

Longtemps il flotta ainsi au-dessus de la mort, se débattant avec l'instinct et l'énergie d'une nature encore intacte et qui ne veut point se laisser vaincre. On eût dit que l'âme effrayée hésitait à rentrer tout entière dans ce

corps si cruellement blessé qu'il n'offrait plus un refuge certain. A l'exaltation du délire succédait un coma profond, dont il ne sortait que pour divaguer encore. Parfois il criait : « Viviane ! Viviane ! » et alors il entendait une voix très-douce qui, avec un léger accent étranger, lui répondait : « Prenez courage, elle va venir. » Puis on lui glissait un peu de neige entre les lèvres, et de nouveau il perdait tout sentiment de la réalité. Après de longs jours, un matin, il se réveilla à la raison, à la mémoire, à la vie.

Le soleil se levait, et par la fenêtre ouverte jetait ses lueurs joyeuses jusqu'au milieu de la chambre ; sur la terrasse, des oiseaux sautillaient en chantant ; la brise, chargée des âcres parfums de la mer et des chaudes senteurs enlevées aux aloès, bruissait lentement à travers les arbres ; le ciel bleu, floconné de petites nuées rapides, semblait sourire aux splendeurs du jour. Horace respira largement, comme si pour la première fois un air pur entrait dans sa poitrine. Il regarda autour de lui. Sa chambre était dans un singulier désordre : sur une table, des fioles et des tasses posées pêle-mêle entouraient un bol où un cône de neige se fondait insensiblement. La lueur bleuâtre d'une bougie aux trois quarts consumée vacillait à la clarté du matin, et dans un fauteuil, en face de lui, une femme dormait. Horace la contempla avec surprise ; sa tête était retombée en arrière ; ses cheveux dénoués avaient glissé sur son épaule ; elle était vêtue d'une robe blanche sans ceinture qui ne dessinait aucune forme ; ses mains abandonnées pendaient inertes et molles sur ses

genoux ; ses traits altérés trahissaient une lassitude extrême. Il ne savait s'il était le jouet d'un rêve, et il se demandait, sans pouvoir se répondre, ce que cette femme faisait là, près de lui, à pareille heure, au pied de son lit. A force de la regarder, il reconnut Juliette, et le souvenir lui revint tout à fait ; mais cela ne lui expliquait pas par quel hasard elle se trouvait seule, endormie, dans sa chambre.

— Eh ! dit-il, miss Juliette, que faites-vous donc là ?

Elle se réveilla brusquement, se leva avec précipitation, mit de la neige dans une petite cuillère, et, l'approchant des lèvres d'Horace, elle dit : « Buvez ! »

Il la repoussa doucement et répéta :

— Que faites-vous donc ici ?

— Sir John est parti, répondit-elle, et je suis restée pour vous soigner.

VI

Lentement, mais sans rechute, Horace se rétablit. La saison était propice à la guérison du blessé. Le mois de mai, si charmant en Sicile, semblait donner à toute chose une force nouvelle et des couleurs plus vives. La nature n'était qu'un sourire; les floraisons puissantes éclataient sous le soleil; la mer chantait sa plainte monotone en se déronlant sur les sables blonds : tout était joie, lumière et parfum. Pour la première fois depuis longtemps Horace ne se sentit pas malheureux de vivre; semblable à un homme qui revient au jour après avoir traversé de longues ténèbres, il jouissait d'un bien-être profond qu'il avait désappris. Il éprouva une joie douce et intime à être soigné par une femme attentive, dont l'empressement indiquait un peu plus que de la reconnaissance. Horace n'avait point cherché cette aventure; elle était née à son insu, pendant qu'il n'avait plus conscience de lui-même, et à l'heure présente, encore affaibli par sa blessure, attendri par sa souffrance, il n'avait point la force de la repousser

loin de lui. Une situation s'était faite à laquelle il n'avait contribué en rien, il l'accepta.

Sir John Barrow s'était embarqué le lendemain du duel, après avoir vainement cherché Juliette, qui s'était cachée pour éviter sa colère. Quand elle fut certaine que son brutal amant était parti, l'abandonnant au hasard de sa destinée, elle se rendit près d'Horace, dont elle avait appris la blessure, s'installa à son chevet, et le soigna avec un dévouement qui ne se démentit pas une seule minute. En veillant sur lui, en écoutant les cris et les aveux de son délire, elle comprit facilement qu'elle avait sous les yeux un homme ravagé par une passion aiguë; en voyant ce visage pâli, ces yeux ardents, ce front agrandi par une calvitie précoce, ces maigres mains souvent tendues vers un être invisible qu'on suppliait en vain, elle se sentit prise de pitié et se demanda s'il ne serait pas doux d'apaiser de telles angoisses. Sa triste expérience personnelle lui avait appris que dans la vie les défaites sont moins rares que les victoires; elle ignorait ces combats, d'où l'âme sort victorieuse à force de bon vouloir et d'énergie; elle était trop habituée à succomber pour essayer même de lutter; du reste, l'idée ne lui vint même pas; en effet, qu'avait-elle à défendre, et depuis longtemps n'avait-elle pas tout perdu?

Ce fut pendant les longs jours de convalescence qu'Horace et Juliette se serrèrent la main et se promirent de continuer désormais ensemble le dur voyage de l'existence. Ils s'y étaient tellement blessés tous les deux, chacun de

son côté et pour des causes différentes, qu'ils s'unissaient un peu comme l'aveugle et le paralytique. Juliette fut franche autant qu'on peut l'être ; elle raconta sa lamentable histoire à Horace ; la confession fut complète, sauf les points les plus secrets et les plus chers dans le souvenir, qu'une femme n'avoue jamais, même à l'heure de son expansion absolue. Elle était du pays de Galles, fille d'un pasteur de village qui avait onze enfants. Les garçons avaient été chercher fortune dans ces colonies nombreuses que l'Angleterre conquiert et entretient forcément pour ses cadets déshérités. Militaires, négociants, avocats, agents de sociétés bibliques, ils avaient trouvé le pain quotidien dans la Nouvelle-Écosse, au Cap, dans l'île de Vancouver, aux Indes, à Melbourne ; les filles furent moins aisément pourvues et restaient une lourde charge pour le pauvre clergyman. Juliette était la dernière de cette nombreuse famille ; son extrême douceur, qui parfois dégénérait en nonchalance, l'avait rendue chère à ses parents déjà vieux ; sa jeune intelligence, rêveuse et naturellement soumise, s'ouvrait facilement aux choses qui l'intéressaient. On soigna son instruction, on lui donna des goûts élevés, on lui apprit à aimer ce qui était beau ; elle sut plusieurs langues, connut les historiens, les poètes, les voyageurs ; elle n'ignora pas non plus ce qu'on nomme les arts d'agrément ; elle dessina passablement, devint assez forte musicienne, car elle était douée d'une jolie voix, ce qui est rare pour une Anglaise ; elle était la joie et l'élégance de la maison. Quand elle eut dix-huit ans et qu'elle

fut apte à devenir une duchesse, on se demanda ce qu'on pourrait en faire, et l'on en fit une institutrice.

Un jour, son père lui donna, en pleurant, une Bible, six livres sterling, beaucoup de bons conseils et sa bénédiction. Puis il la conduisit lui-même au chemin de fer, lui recommanda d'avoir une grande prudence dans la position qu'elle allait occuper, lui fit jurer de prier soir et matin Celui pour qui nos âmes sont toujours ouvertes, l'embrassa une dernière fois et s'en retourna dans son presbytère, qui lui parut vide, déshabité, immense. Juliette arriva à Londres et s'établit dans une famille où deux petites filles l'attendaient pour commencer leur éducation. Elle qui, chez son père, était une jeune maîtresse de maison choyée et admirée, elle se sentit gênée, humiliée et comme diminuée dans sa situation difficile; côtoyant un luxe qu'elle enviait et auquel elle ne devait pas se mêler, sorte d'intermédiaire entre les maîtres et les domestiques, tyrannisée par les enfants, comprenant sa valeur relative et n'osant la laisser paraître, regrettant sa liberté d'autrefois et n'ayant point la force de regimber contre sa servitude présente, elle commença une vie d'épreuves, de dissimulation pour laquelle elle n'était point faite. Quand elle s'interrogeait, elle se trouvait plus intelligente que les gens qu'elle servait; quand elle se regardait dans un miroir, il ne lui fallait pas longtemps pour se reconnaître plus belle que les femmes qui daignaient parfois la saluer d'un petit signe de tête. Quelque soumises que soient les femmes, la révolte est toujours en

elles ; ce n'est pas pour rien qu'elles sont les filles de celle qui détacha la pomme ; le serpent ne s'est pas encore lassé de parler à leur oreille, et les fruits de l'arbre de la science se renouvellent incessamment.

Il est dur à dix-huit ans de vivre en marge de toutes les jouissances et de ne pouvoir pénétrer dans la terre promise, quand on n'en est séparé que par la barrière des conventions mondaines ; il est si facile d'enjamber le fossé et tant de gens vous y convient. Juliette n'avait pas une âme résistante ; les milieux devaient avoir une influence excessive sur elle ; restée dans la maison paternelle, elle eût été vertueuse et se fût contentée de son médiocre sort ; transportée en plein luxe, à portée des séductions de toutes sortes, elle succomba. Ce fut dans la maison même où elle vivait qu'elle trouva le danger. Le frère de sa maîtresse était un de ces jeunes hommes riches, viveurs et peu scrupuleux, comme l'hypocrite société anglaise en forme beaucoup. L'Angleterre a des mœurs d'autant plus violentes qu'elles sont plus comprimées ; la liberté politique amène la compression morale, et l'Anglais se soumet volontiers aux minutieuses pratiques d'un puritanisme de commande et de rigueur, à la condition de pouvoir parler, écrire et agir librement ; heureux peuple, fort différent en cela du Français, qui vit, sans trop de peine, sous un despotisme étroit, pourvu que la licence morale lui permette d'étaler ses vices au grand soleil.

Se trouvant fort gêné chez sa sœur pour jouir en paix

de sa conquête, le jeune séducteur emmena Juliette, l'établit dans une petite maison voisine d'Hyde-Park, et en fit, autant qu'il put, la compagne de ses plaisirs; plaisirs bruyants où le jeu, l'ivresse, les courses à cheval, les chasses tenaient la plus grande part. Ce fut un étourdissement sans nom pour la pauvre fille, qui s'y abandonna avec sa docilité ordinaire. On eût dit, à voir la facilité avec laquelle elle acceptait toutes les chances diverses de la vie, qu'elle était née vaincue et qu'elle ne comprenait même pas la lutte contre les entraînements mauvais. Elle accepta donc, sans combat, sa nouvelle situation et se trouva être une femme entretenue, avant même d'avoir pensé qu'elle pouvait le devenir et sans trop s'apercevoir qu'elle l'était. Juliette n'avait changé d'existence que pour changer de chaînes. La mauvaise société ne lui fut guère plus miséricordieuse que la bonne compagnie; dans les deux, elle devait demeurer ce que sa pauvreté la faisait, serve et sujette. Il y a peut-être autant de peine et autant de souffrance dissimulée à être forcé de s'amuser quand on n'en pas envie, qu'à enseigner la lecture à des enfants qui se refusent aux leçons et voudraient aller jouer. A défaut de sérénité intérieure, elle avait du moins le bruit qui chassait les pensées sérieuses et ne laissait point entendre les conseils d'une conscience mal endormie. Le père de Juliette apprit, par hasard, la vie coupable où elle s'était laissé entraîner. Il accourut à Londres et, un matin, il apparut devant sa fille épouvantée, qui se jeta à ses pieds et lui demanda grâce. Le pauvre homme se mit

à pleurer et, la prenant entre ses bras, il lui dit : « Suis-je donc sans péché, mon enfant, pour oser vous jeter la première pierre ? »

Il l'emmena ; elle se laissa faire, avec le double regret mal défini de quitter sa vie turbulente et d'avoir donné à son père le droit de rougir d'elle ; mais en cette circonstance, non plus que dans d'autres, elle ne résista. Elle retourna dans la maison paternelle, reprit ses occupations d'autrefois, essayant de consoler son père, qui parfois s'écriait avec désespoir : « Que la faute retombe sur moi seul ; Seigneur, pardonne-moi ; j'ai été un berger infidèle, car c'est moi qui ai conduit cette brebis parmi les loups ! » En voyant la soumission parfaite, sans arrière-pensée avec laquelle Juliette subissait la vie très-calme où elle était réduite, le clergyman se désolait en pensant à l'avenir de sa fille, il comprenait qu'elle était prête pour la vertu comme pour le vice, qu'elle s'abandonnerait toujours aux circonstances accidentelles qui la solliciteraient, et il se disait : « Est-elle donc née pour la perdition ? »

Il y avait six semaines environ que Juliette était revenue chez son père, lorsqu'elle reçut un billet qui la priait de sortir dans la journée, à une heure indiquée, et d'aller se promener dans un petit bois voisin de son habitation. Elle comprit bien vite qui avait écrit cette lettre et dans quel but. Elle se rendit à l'invitation. Un homme l'attendait, elle reconnut son amant. Elle était venue avec la très-formelle intention d'expliquer que jamais elle ne consentirait à donner de nouveaux chagrins à son père ; que

désormais sa vie était fixée, finie, qu'elle regrettait sa faute et était décidée à n'y jamais retomber. Dès qu'elle eut aperçu son ancien amant, elle tomba dans ses bras et le suivit où il voulut : jusqu'en France, car c'est là qu'il la conduisit. Depuis ce moment, son père n'entendit plus parler d'elle, quoiqu'elle restât en correspondance avec une de ses sœurs, qui l'aima invinciblement malgré toutes ses sottises.

De ce jour, elle n'eut plus qu'une vie misérable ; elle avait franchi la frontière qu'on ne traverse pas en vain et qu'on ne repasse jamais ; elle fut une femme perdue dans toute l'acception du mot ; oisive et parasite, elle fut toujours contrainte de demander à autrui les nécessités de l'existence. Son âme cependant n'était point mallionnête, mais tant de faiblesse l'énervait qu'elle se laissa, presque naturellement, glisser dans l'abjection, et son cœur devint comme une de ces hôtelleries banales qui ne gardent la trace d'aucun voyageur. Pendant qu'elle s'abandonnait ainsi aux sollicitations malsaines de l'existence, son père, chaque soir, priait pour elle et se disait : « C'est peut-être demain qu'elle reviendra ! » Elle resta longtemps en France, séjourna plusieurs années en Italie, en compagnie de ces Anglais ennuyés qui abandonnent leur patrie pour chercher des distractions nouvelles dans d'autres pays. Où qu'on voulût la mener, elle était toujours prête ; elle se considérait, en quelque sorte, comme la femme lige de celui qui pourvoyait à ses besoins. Un de ses amants ayant eu la fantaisie d'aller pêcher le saumon en Norwège, elle

le suivit dans ce dur voyage, sans se plaindre et paraissant même prendre un certain goût à un plaisir qu'elle ne partageait pas. Elle revint en Angleterre et y eut, pendant quelque temps du moins, une très-brillante existence. Un lord fort riche et qui avait de grandes allures la prit sous sa protection. Elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté, et peu de créatures plus belles peuvent se vanter de s'être montrées en gala, au théâtre de Covent-Garden ou aux courses d'Epsom. Elle fut à la mode; elle eut son heure, heure fugitive et qui ne sonne pas deux fois pour ces pauvres fleurs qu'on cueille et qu'on rejette après en avoir aspiré le parfum.

Juliette avait perdu son père, qui mourut en l'attendant toujours; sa famille était dispersée aux quatre vents de la fortune; seule, sa sœur lui était restée fidèle et faisait entendre, de temps en temps, quelques conseils qui étaient écoutés avec patience, mais qui n'étaient jamais suivis. Une occasion se présenta qui eût pu arracher Juliette à sa vie dépravée? Le grand seigneur (il y en a encore en Angleterre) dont elle était la maîtresse se maria et ne voulut point la quitter, comme l'on dit, sans assurer son avenir. Avec ce qu'il lui donna elle aurait pu vivre tranquille, honorablement, dans quelque campagne isolée où le bruit de sa réputation mauvaise ne serait jamais parvenu. Mais il est plus facile de redresser le sarment tordu d'une vigne sauvage qu'une âme coudée par le vice; après un instant d'hésitation, après quelques sévères résolutions qui ne furent suivies d'aucun effet, Juliette retomba dans l'abîme où

la poussait la fatalité de sa nature et où l'entraînait la tyrannie des habitudes prises. De chute en chute on se meurtrit promptement et l'on en arrive vite à n'être plus qu'un jouet aux mains des circonstances; c'est ce qui advint de Juliette, qui ne conserva pas longtemps sa petite fortune, et qui reprit son genre de vie avec insouciance. Lorsqu'elle se lia avec sir John Barrow, elle avait trente ans passés et était encore d'une beauté si rayonnante, qu'il était difficile de ne pas se retourner pour la regarder lorsqu'on la rencontrait. A ce moment, toute honte avait été bue; elle traitait volontiers de sots et d'esprits étroits ceux qui lui parlaient de vertu, de pudeur, de constance; elle s'offrait elle-même en exemple et, prêchant une théorie que bien des femmes accepteraient sans oser l'avouer, elle disait : « Le premier devoir d'une femme est d'être belle, le reste importe peu ! »

Dans sir John elle trouva un maître et non pas un compagnon, comme elle en avait si souvent rencontré. C'était un homme dur, aigri par des revers d'argent qui cependant lui avaient laissé une fortune encore considérable; inquiet, atrabilaire, jaloux, voulant être obéi et l'étant quand même. Il traitait les femmes un peu comme les chevaux, par la persuasion d'abord, puis par la violence; or, comme raisonner le fatiguait, il commençait souvent par violenter, quitte à raisonner ensuite. Cette exubérance de volonté, qui allait souvent chez lui jusqu'à des brutalités injustifiables, parut à Juliette l'excès d'une passion si forte qu'elle ne pouvait se contenir, et de tous

les hommes qui firent battre son cœur, John est peut-être celui qu'elle aima le plus. Elle tremblait devant lui et vivait dans une émotion perpétuelle qui lui faisait sentir plus profondément chaque seconde de l'existence. A cause même de sa propre faiblesse, elle admirait une violence malade, qu'elle prenait pour de la fermeté de caractère. « Quelle âme trempée ! » se disait-elle avec un certain orgueil ; elle se trompait ; son amant était une brute qui, à ses autres défauts, ajoutait souvent l'ivresse et ses suites les plus mauvaises.

Sir John, qui n'aimait point son pays, où il n'avait guère éprouvé que des déboires de toutes sortes, appartenait à cette classe de voyageurs infatigables qui promènent leur ennui sur le globe sans parvenir à s'en débarrasser. C'était en reprenant pied en Angleterre, où l'avait appelé un procès de famille, qu'il fit la connaissance de Juliette ; dès que ses affaires furent terminées il partit avec elle, lui fit parcourir la Syrie, la Palestine et, pendant une année, la promena sur le Nil. Cette dernière partie du voyage resta dans le souvenir de Juliette comme une époque heureuse de sa vie ; elle avait admiré la nature exceptionnelle de l'Égypte, et souvent, à Thèbes, à Philæ, sous les dattiers de Bedreischein, devant les palmiers doums d'El Hama-meh, aux pieds de Djebel Aboucir, baignés par les rapides de la seconde cataracte, elle s'était dit, prise de la mélancolie des âmes surmenées : « C'est là que je voudrais vivre ! »

Lorsqu'après un long séjour en Italie, elle arriva à Pa-

lerme, lasse, forcée à une contrainte continuelle qui n'allait guère à la douceur expansive de sa nature, revenue enfin, et à force de douloureuses expériences, sur le compte de sir John, elle ne cessait de repenser à ce pays d'Égypte, qui lui apparaissait comme une sorte de paradis perdu qu'elle ne devait plus revoir. Elle ne recherchait plus les émotions aujourd'hui; elle en avait été tellement saturée, qu'elle n'aspirait plus qu'au repos absolu. Elle le disait elle-même quand parfois elle s'enhardissait jusqu'à causer avec sir John : « Je voudrais être couchée toujours et ne me relever jamais. » Comme un cheval attelé à un chariot trop chargé, elle tombait de lassitude sous le poids de sa propre vie, et ne demandait qu'à ne plus remuer. Alors, dans ces heures de découragement, et elles étaient fréquentes, elle s'imaginait qu'elle serait heureuse, ou du moins reposée, si elle pouvait vivre sous des palmiers, aux bords du grand fleuve, dans une petite maison blanche revêtue de jasmins grimpants. Elle ne disait rien de toutes ces rêveries à John Barrow, car elle savait d'avance qu'il n'y comprendrait rien.

Quoiqu'elle se trouvât fort à plaindre et qu'au dedans d'elle-même elle aspirât avec une frénésie muette vers la délivrance, elle n'eût point quitté sir John et eût suivi jusqu'au bout la voie douloureuse de sa destinée, si le hasard n'avait jeté Horace sur ses pas. Elle vit là un chemin nouveau, et s'y engagea sans réflexion, semblable à un homme perdu dans une forêt et qui prend le premier sentier qui s'ouvre au hasard devant lui. Du reste, à l'heure pré-

sente, sachant d'elle-même ce qu'elle en savait, le chemin et le but lui étaient devenus également indifférents. Semblable au Juif errant de la légende, elle marchait parce qu'elle se croyait condamnée à marcher, et cependant elle n'avait plus qu'un désir, se reposer. Pourtant cette âme tombée si bas qu'elle n'essayait même plus de se ramasser, avait pendant bien longtemps gardé un idéal qui jamais ne s'était réalisé. Dans sa longue vie d'aventures médiocres et d'accidents vulgaires elle avait toujours espéré, toujours cru qu'elle finirait par rencontrer une passion vraie, sérieuse, qui, par sa force même et son expansion naturelle, l'eût sortie des réalités décevantes où elle s'était vainement usée. Comme tant d'autres elle avait rêvé l'amour, l'amour exclusif, violent, impérieux, et elle n'avait rencontré que des relations agréables, faciles ou honteuses. A chaque nouvelle liaison elle s'était dit avec bonne foi : « Enfin, je vais donc aimer ! » L'expérience faite, elle s'était convaincue qu'elle n'aimait pas encore. Ses souvenirs multiples se confondaient dans une teinte uniforme, indécise et neutre ; de tant de tentatives cruelles, elle n'avait gardé qu'une fatigue sans nom et un insurmontable dégoût d'elle-même, des hommes qui l'avaient aimée et de l'amour tel que le monde le pratique. Ainsi, elle en était arrivée au même point qu'Horace. Tous deux, ils étaient épuisés ; l'un pour avoir trouvé la passion, l'autre pour l'avoir cherchée en vain. Ils ressemblaient à des voyageurs qui se rencontrent au carrefour de deux routes dirigées en sens inverse. Ce fut là ce qui les réunit : ils se reconnurent

pour deux désespérés, et sans plus réfléchir, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

La convalescence d'Horace ne se ralentissait pas ; les forces revenaient peu à peu ; il pouvait maintenant quitter son lit pendant quelques heures et s'asseoir dans un grand fauteuil, qu'on roulait sur la terrasse aux heures où le soleil ne la visite pas. Là, pâli, portant sur son visage l'invincible attrait des souffrances éprouvées, aspirant la senteur des citronniers fleuris, engourdi dans cette sorte de rêverie pleine de charme que donne la faiblesse physique, il restait silencieux, la tête enfouie dans des oreillers, pendant que Juliette, assise à ses côtés, lui disait son histoire. Elle avait été si longtemps subjuguée, opprimée par sir John, qu'elle éprouvait un bien-être infini à se détendre et à raconter toutes ses misères. Elle trouvait dans Horace un auditeur compatissant qui la plaignait, et dont la douceur apparente semblait lui promettre un meilleur avenir. La mansuétude d'Horace, en effet, n'était point dans son caractère ; elle était faite tout entière de résignation ; il n'y a rien de tel que le renoncement pour vous donner une âme égale, et, depuis longtemps, Horace avait renoncé. Il ne demandait plus rien à la vie, comme si, d'avance, il eût épuisé tout ce qu'elle contenait. Un mot singulier qu'il dit un jour, en parlant de Viviane, l'expliquera dans tout son découragement : « Elle m'a déraciné ! »

Cependant, et quoiqu'il ne l'avouât pas, la solitude de ses dernières années lui avait singulièrement pesé. Dans

son éloignement systématique des femmes, il y eut plus d'orgueil peut-être que de détachement réel. Nous avons beau nous révolter, les fuir, leur dire à notre tour : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » dédaigner leurs caresses, repousser leurs consolations et vouloir fermement vivre sans elles, elles n'en sont pas moins notre moitié et nous restons maussades, incomplets, dépareillés lorsqu'elles n'ont plus aucune part dans notre vie. Sans se l'expliquer, Horace subit la loi commune, et le vide que sa séparation de Viviane avait creusé en lui fut encore et singulièrement augmenté par le soin qu'il mit à ne le laisser combler par personne. Il n'eût certes point recherché Juliette, mais lorsqu'il la vit établie près de lui et, déjà presque donnée, il ne la repoussa pas. Crut-il qu'avec elle il allait retrouver le bonheur perdu ? Non pas ; à ce sujet il savait très-nettement à quoi s'en tenir, mais puisqu'ils étaient malheureux tous les deux, qu'ils étaient aussi las l'un que l'autre, qu'ils n'aspiraient qu'au repos, il pensa qu'ils pourraient se côtoyer, s'étayer et former ensemble une de ces associations faciles où un besoin mutuel et l'absence d'exigences tiennent lieu d'un amour qu'on ne songe même pas à demander, car on sait, à n'en pouvoir douter, que le cœur n'en contient plus. Et puis il se disait, car il était bon, malgré les âpretés de surface par où son caractère s'échappait parfois plus qu'il n'aurait fallu : « Que va-t-elle devenir maintenant ? seule, sans ressources, dans un pays étranger ? Puisque j'ai fait la sottise de la défendre, il me reste à la protéger et à lui

rendre, au moins en bien-être et en tranquillité, les soins dont elle m'a entouré. »

Il eût pu cependant, s'il eût écouté consciencieusement, entendre une voix humiliée qui, du fond de son âme, lui disait : « Que vas-tu faire ? N'éprouveras-tu pas une certaine honte à lier ta vie à celle de cette femme, que tant d'aventures ont perdue ? Où l'as-tu prise ? Entre l'ivresse et la brutalité. D'où vient-elle ? De la fainéantise et du vice ! »

Lorsque cette voix parlait assez haut pour être entendue, il fermait les yeux comme pour éviter la vue d'un spectacle désagréable, levait les épaules avec impatience et répondait : « Qu'importe ? » Il importait si bien que ce fut cette considération de respect humain qui, par-dessus toute autre, le poussa vers l'étrange détermination qui devait l'éloigner pour toujours de ses relations, de ses habitudes et de sa patrie.

Pendant de longues heures, sur la terrasse, Juliette, entraînée par ses souvenirs, avait parlé de l'Égypte au convalescent et, sans qu'elle pût le deviner, elle lui offrait ainsi cette retraite ignorée qu'il désirait loin du blâme et des commérages du monde.

— Ah ! lui disait-elle, si vous saviez dans quelle paix profonde on peut vivre, là-bas, sur les bords du Nil, aux environs de la première cataracte, dans une contrée splendide, visitée par de rares voyageurs et habitée par des hommes doux, inoffensifs, faibles comme des enfants ! Il y a là, parmi les palmiers, à la base des montagnes, en vue du fleuve, des coins charmants qui semblent faits pour

abriter les blessés de l'existence. Comme Mignon à Wilhelm, j'ai envie de vous chanter : « C'est là ! c'est là ! qu'il faut aller ensemble. » Tout bruit meurt au seuil de ces pays, car la civilisation ne les a pas encore pénétrés et les rumeurs du monde n'y arrivent jamais. Au village de Débôd, non loin de l'île de Philoe, j'ai rencontré un vieux cheik qui jadis avait été prisonnier des Français ; il me demanda si Bonaparte vivait encore, car il se souvenait de l'avoir vu passer au Caire, pâle, rêveur, courbé sur son cheval. Par ce seul fait vous pouvez juger de l'inconcevable silence qui couvre toute chose dans cette bonne Égypte, où le ciel est toujours bleu et la vie toujours facile. Ah ! si j'étais homme, reprenait-elle après un instant de silence et avec découragement, c'est là que j'irais terminer ma vie, rentrant par anticipation dans le sein de la nature et dans l'anéantissement. »

Horace l'écoutait d'une oreille qui n'était point distraite, réfléchissait, se rappelait avec amertume les écueils contre lesquels il s'était brisé par sa faute, par celle d'autrui, par celle des circonstances, et se disait : « Ce serait peut-être le plus sage ! »

Le plus sage eût été de réagir contre soi-même, de sortir, fût-ce violemment, mais de sortir à tout prix de l'atonie où il s'était laissé tomber, de comprendre qu'on ne vit pas de souvenir, de récriminations, et que les morts sont une mauvaise compagnie ; le plus sage eût été de demander à l'existence les récompenses qu'elle réserve à ceux qui n'exigent pas d'elle plus qu'elle ne contient.

Mais Horace n'en était plus là : à force de caresser son mal, il l'avait rendu incurable, et désormais il ne pouvait plus guérir.

Entre Horace et Juliette, l'Égypte était devenu le sujet de conversation le plus fréquent. Lui-même, il en plaisantait, et disait en souriant : « Allons faire une petite promenade sur le Nil. » Juliette ne se faisait pas prier et recommençait vite ses descriptions enthousiastes. Pendant qu'elle parlait, il la regardait et la trouvait fort belle. Jamais encore une telle beauté ne s'était offerte à lui ; il n'en était pas fort troublé du reste, car il savait que si on plaît et l'on attire par les dons extérieurs, on n'attache et l'on ne retient que par ceux du cœur et de l'esprit. Un vieux proverbe a dit : « Bonté passe beauté. » Mais en causant avec Juliette, en la voyant toujours attentive et prévenante, Horace avait pu apprécier son extrême douceur, et cela lui suffisait pour croire qu'il ne serait point malheureux auprès d'elle. Du reste, que comptait-il lui demander ? Du calme, et elle paraissait en avoir trop besoin elle-même pour ne point l'accorder aux autres sans combat. Cependant il hésitait encore à prendre une décision définitive. Ce qui le préoccupait par-dessus tout, c'est ce que penserait Viviane. Que dirait-elle en apprenant son départ, et surtout en sachant quelle compagne il s'était choisie ? Sans aucun doute elle en rirait, dirait : « Cela ne m'étonne pas ! » y trouverait une preuve nouvelle aux prétendues trahisons qu'elle lui avait reprochées jadis, et s'appuierait de cette sottise pour prendre le droit

de le mépriser. Sous ce dernier rapport, il n'avait plus rien à gagner ni à perdre avec elle. Viviane était comme la plupart des femmes qui ont éprouvé une passion sérieuse ; quand elle cesse pour un motif ou pour un autre, elle ne laisse place qu'à des rancunes douloureuses qui mènent promptement au mépris de ce qu'on a aimé avec exagération. « Il ne m'aime plus, donc il n'a pas de cœur ; s'il n'a pas de cœur, il n'est que méprisable ! » Quelle est la femme qui n'a raisonné ainsi, n'a cru être dans le vrai, sans s'apercevoir qu'elle commettait une absurdité ? C'est la fatalité du sexe, et Viviane, toute supérieure qu'elle était, la subissait comme une autre. Mais Horace ne soupçonnait pas cela ; il tenait par-dessus tout à l'estime de Viviane, et s'imaginait ingénument qu'il n'avait rien fait pour la perdre. Quoiqu'ils fussent séparés depuis plusieurs années et n'eussent plus ensemble aucune sorte de relations, il n'avait jamais pu secouer complètement cette autorité à la fois douce et sévère que jadis il avait subie avec tant de charme. Bien souvent, au moment de commettre une action, il s'était arrêté en se disant : « Que penserait Viviane ? » Aussi maintenant, ne pouvait-il parvenir à se décider et se sentait-il plein de trouble en présence de la détermination qu'il était tenté de prendre. Il y était poussé cependant par l'insurmontable besoin de repos qui semblait résumer toutes ses aspirations, et aussi, il faut bien le dire, par l'attrait d'une vie nouvelle, inconnue, qu'il rêvait d'autant plus tranquille et meilleure qu'il n'en avait jamais fait l'expérience. Semblable aux

successeurs de Christophe Colomb, qui abandonnaient, sans regret, leur patrie et leur famille pour se lancer, à travers mille aventures terribles, à la recherche de l'introuvable Eldorado, il avait envie de tout quitter pour aller demander à l'Orient le bonheur négatif de la vie contemplative qui lui apparaissait actuellement comme le point culminant de la félicité humaine. Mais quoi qu'il eût pu faire pour se détacher de toute chose et pour arriver à une sorte d'état monacal inaccessible, le vieil homme n'était pas mort en lui ; il entendait souvent ses sollicitations et ne parvenait pas toujours à le réduire au silence. Il gardait pour lui seul le secret de ces combats et n'en parlait point à Juliette qui, n'ayant jamais résisté ni aux autres, ni à elle-même, n'aurait sans doute rien compris à ces longues et pénibles hésitations.

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre écrite par une ancienne amie de sa mère, avec laquelle il était toujours resté en relation et en correspondance. C'était une fort mondaine personne, malgré ses soixante ans sonnés depuis déjà quelque temps, et qui avait su ou deviné bien des choses dans la vie d'Ilorace. Sa lettre se terminait par le *post-scriptum* suivant : « A propos, voyez la belle étourdie que je fais encore malgré mon grand âge ! j'allais oublier de vous dire que j'ai été, il y a deux jours, à une matinée dansante à l'ambassade d'Autriche ; on essaye de remettre cette mauvaise coutume à la mode : à mon sens on a tort ; les femmes sont bien plus jolies aux lumières qu'au soleil ; vous pouvez faire là-dessus tous les commentaires que vous

inspirera votre malignité naturelle à notre endroit ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Savez-vous à côté de qui je me suis trouvée placée ? A côté de votre ancienne amie, madame Viviane X... Elle est comme nous, elle ne rajeunit pas, mais elle est encore charmante ; je ne veux pas vous tourmenter en vous disant qu'elle est toujours fort entourée, malgré les deux ou trois cheveux blancs qu'elle a l'impudence de ne pas arracher. Je lui ai parlé de vous ; elle m'a paru fort naturellement surprise d'apprendre que vous étiez en Sicile, et elle m'a dit en tournant vers moi ce joli regard que vous connaissez : « A Palerme ? Vraiment ! « vous m'étonnez beaucoup ; on m'avait dit que M. Dar-
« glail s'était fixé à Rome et qu'il s'y était marié. » A-t-elle réellement entendu ce menu propos, a-t-elle voulu vous envoyer par moi un conseil d'une façon détournée, je n'en sais rien. De ces deux explications vous choisirez celle qui vous conviendra le mieux et qui flattera le plus votre amour-propre. »

Cette lettre affligea singulièrement Horace, et, avec cet égoïsme aveugle qui est le fond même de l'homme, il se dit : « Ah ! elle va au bal, on l'entoure, et elle me marie, pendant que je suis ici souffrant et revenu à la vie par miracle ! » Il aurait dû se dire que s'il avait été blessé, c'était pour une femme qui n'était point Viviane, et que cette femme ne le quittait plus. En somme, il aurait voulu que Viviane ne se consolât jamais de l'avoir quitté, comme lui-même il ne se consolait guère de l'avoir perdue. Quand une roue est arrêtée, immobile, sur une pente, il suffit de

l'impulsion la plus légère pour la précipiter ; il en est de même des résolutions humaines lorsqu'elles oscillent devant une voie ouverte par leurs désirs : c'est parfois un fait insignifiant en lui-même et sans corrélation apparente avec l'objet de leur hésitation qui les décide et les pousse en avant. Dès le soir du jour où il avait reçu la lettre qui lui parlait de Viviane, Horace prit la main de Juliette et lui dit : « Ma chère enfant, nous irons en Égypte quand vous voudrez. » Mentalement il ajouta : « Et nous y resterons. » Juliette se jeta à son cou en pleurant et s'écria :

— Ah ! comme nous serons heureux !

— Que Dieu vous entende ! répondit simplement Horace.

Toute la soirée et les jours suivants se passèrent à former des projets. Cette pauvre Égypte prenait les proportions d'une terre de promesse qu'on ne saurait trop tôt atteindre. L'enthousiasme de Juliette finit par gagner Horace ; à son tour, il eut hâte d'être parti, de secouer la poussière de ses pieds contre cette France qu'il accusait de lui avoir été inclemente et d'aller enfouir sa vie dans un nid de verdure où nul jamais ne viendrait plus la troubler. Dès que sa santé fut assez raffermie pour lui permettre de quitter Palerme, il s'embarqua, en compagnie de Juliette, prit terre à Marseille et arriva à Paris, où il devait forcément séjourner quelque temps pour mettre ordre à ses affaires avant son départ définitif. Un reste de pudeur facile à concevoir l'empêcha d'établir Juliette chez lui ; il lui loua un appartement meublé dans le quartier

qu'il habitait et alla régulièrement la voir tous les jours.

Mon étonnement fut sans égal, lorsque j'appris par Horace lui-même à quel nouveau genre de vie il s'était condamné ; le remède me paraissait pire que le mal, et je ne lui cachai point ma façon de penser. Il prit la chose fort gaîment et me chanta, avec ironie, le refrain d'un couplet de vaudeville oublié :

Unissons nos deux infortunes,
Nous en ferons peut-être du bonheur.

Il ne m'avait rien caché de ce qu'il savait de Juliette et de sa vie passée.

— Ah ! ça, lui dis-je, êtes-vous donc aussi de ces pauvres cerveaux mal d'aplomb qui cherchent la réhabilitation par l'amour ? Les Marion Delorme sont toujours des Marions, et les Didier ne sont que des niais.

Il éclata de rire en me répondant : « Où diable allez-vous chercher ces billevesées auxquelles je n'ai même pas songé ? Je ne crois pas à la réhabilitation, et je n'ai point d'amour ; or vous savez que lorsque les deux termes font défaut, la conclusion est à néant. Je sais très-bien ce que je fais et ne me soucie point de ce qu'on en dira ; je n'exige rien des autres, par conséquent ils n'ont rien à exiger de moi. Je ne me fais point illusion sur Juliette. Je ne lui demande pas d'où elle vient, je lui demande où elle va : elle va au repos, j'y vais aussi, et nous y allons ensemble. C'est facile à comprendre et je m'étonne que

vous soyez surpris. — Mais, repris-je avec une insistance dont l'amitié me donnait le droit, avez-vous bien réfléchi à la vie que vous allez mener ? Vous allez vous abstraire absolument de toute civilisation, de tout rapport avec vos semblables, car je puis vous affirmer, par expérience, que les fellahs des bords du Nil ne sont point gens à vous donner la réplique quand vous voudrez causer avec eux. J'admettrais même plus volontiers la solitude complète que le tête-à-tête auquel vous allez vous condamner. Y avez-vous pensé, et ne croyez-vous pas que la présence perpétuelle dans votre vie d'une personne dont vous ignoriez l'existence il y a trois mois, dont le caractère et les habitudes vous sont à peu près inconnus, ne vous deviendra pas bientôt insupportable ? Pour faire un pacte semblable, connaissez-vous bien Juliette ? »

Il resta longtemps pensif avant de me répondre ; enfin, relevant la tête, il me dit : — Elle est si douce !

— Mais au moins, répliquai-je, faites un essai avant de rien entreprendre de définitif. Au lieu d'aller habiter l'Égypte, comme vous le désirez, faites-y simplement un voyage aussi long que vous voudrez ; mais, pour Dieu, ne partez pas sans idée de retour, et n'allez pas vous établir pour toujours dans un pays que vous ne connaissez pas, avec une femme que vous ne connaissez guère plus.

J'eus le sort réservé à tous les Philinte : je fut entendu, mais non pas écouté.

— Non, répondit Horace d'un ton sec et résolu, j'ai

brûlé mes vaisseaux et ne veux plus retourner en arrière. J'irai là-bas, j'y resterai, et quand je vous quitterai, je vous dirai un éternel adieu, car jamais nous ne nous reverrons. A moins, ajouta-t-il en souriant, que vous ne veniez un beau matin me demander à déjeuner sous les palmiers des bords du Nil.

A résolution arrêtée il ne faut pas contredire. Je ne fis donc plus aucune objection à Horace, mais il ne me fut pas difficile de prévoir qu'il prenait la mauvaise route pour arriver au repos, et je me contentai de mettre ma propre expérience à son service, en lui donnant sur l'Égypte tous les renseignements que je pouvais posséder.

Il hâtait avec ardeur l'instant de son départ ; il y déployait une activité qui m'étonnait, car depuis longtemps j'étais habitué à le voir engourdi dans une sorte de somnolence extérieure dont il ne sortait qu'avec effort. Je ne l'aurais pas cru capable de tant d'énergie. Il achetait des fusils de chasse, des engins de pêche, des effets de campement ; il faisait emballer sa bibliothèque ; il commandait des selles pour ses chevaux futurs, et n'oubliait rien, pas même un piano pour Juliette, pas même des graines de plantes grimpantes destinées à tapisser de verdure la maison qu'il comptait acheter ou faire bâtir. De son côté, Juliette ne restait pas oisive et s'approvisionnait de tous ces brimborions inutiles qui sont de première nécessité aux femmes. Je plaisantais Horace sur tant de précautions, et il me répondit en riant :

— Juliette et moi nous ne sommes plus d'âge à faire les

Robinsons ; soyez persuadé qu'un peu de civilisation ne nous nuira pas.

L'instant du départ semblait venu, mais Juliette exprima le désir de dire adieu à sa sœur qui habitait Manchester. Horace ne s'y opposa pas et profita de son absence pour aller revoir Chailleuse. Au moment de quitter la patrie pour n'y jamais revenir, il éprouvait le besoin de s'en imprégner plus fortement en retournant vers les lieux qu'il avait le plus aimés et qui étaient restés le plus cher à son souvenir.

Il partit, non plus en diligence, au bruit du fouet et des grelots, comme autrefois, mais en chemin de fer, et il lui fallut cinq heures pour franchir cette route qui jadis lui paraissait si longue. Le soir, il arriva à la petite ville de Vergel, et il y coucha. Elle lui sembla toujours la même, froide, triste, avec son clocher d'ardoises et ses jolis remparts. On eût dit que le temps avait glissé sur elle. Il reconnut la chambre de l'auberge, car il y avait dormi une fois, lorsqu'il avait quinze ans. Il retrouva le lit tendu d'indienne à personnages, la pendule, toujours arrêtée, représentant Mathilde et Malek-Adhel, les deux gravures à l'aqua-tinte dont l'une montrait Napoléon blessé à Ratisbonne, et l'autre la prise du Trocadéro. Les souvenirs affluaient en lui, mais se serait-il reconnu lui-même, s'il s'était apparu tel qu'il était lorsqu'il passa là pour la dernière fois ?

Le lendemain, au soleil levant, il partit seul, à pied ; il longea la rivière des Agerolles, qui coulait encaissée entre

les haies de ses hautes rives. Les herbes imprégnées de rosée fouettaient ses brodequins ; l'air frais du matin passait sur son front ; il marchait, le cœur oppressé, plein des choses endormies qui se réveillaient tout à coup et lui parlaient des jours envolés. Chaque jalon de cette route, si souvent parcourue, lui rappelait un souvenir : sous ce gros chêne, il s'était abrité pendant un orage ; sur ce sorbier, il avait grimpé pour cueillir des bouquets de graines rouges qu'il avait attachés, en guise de pompons, au frontal de son poney. Mais tout lui paraissait plus petit que jadis et comme rétréci. Semblable au Perdican d'Alfred de Musset, il eût pu dire : « J'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe ! » Arrivé à Rochegayette, là où est le bac, il se souvint du vieux passeur, chauve, courbé, un peu ivrogne, assez jovial, qui ne manquait jamais de lui dire : « Ah ! monsieur Horace, c'est une bénédiction que de vous voir, car, bien sûr, vous allez me donner une jolie pièce blanche pour aider à me guérir d'une vilaine maladie que j'ai, comme ça, que je tiens de feu mon père, et qu'on appelle la pépie. Les poules en meurent, mais pour les chrétiens du bon Dieu, voyez-vous, il n'y a qu'un remède, c'est une bonne bouteille de vin dont on se frotte le gosier. »

Horace appela.

Un jeune homme vigoureux, maniant avec adresse les lourds avirons, accosta la rive.

Horace sauta dans le bateau.

— Qu'est devenu le vieux passeur ?

— Ah ! le père Ragoulotte ? eh bien, il est mort.

— Y a-t-il longtemps ?

— Ah ! mais oui, il y a longtemps, quasi une quinzaine d'années, vers la Saint-Martin d'hiver.

Il prit le petit chemin creux, ombragé par des ronces entremêlées de clématites qui s'enroulaient au tronc éventré des vieux chênes. Là, non plus, rien ne semblait changé : les ornières humides et profondes écrasaient leur crête sous ses pieds ; des lézards couraient le long du talus ; des merles s'enfuyaient en criant ; derrière la haie on entendait le beuglement des vaches. Comme autrefois, lorsqu'il arrivait, alerte et joyeux, au commencement des vacances, il franchit un échelier et marcha à travers la grande prairie au bout de laquelle on apercevait la ferme derrière un rideau de frênes. Les bœufs qui paissaient levèrent la tête et tournèrent vers lui leurs yeux pensifs ; le chien aboya, et le gardien du troupeau souleva son bonnet en voyant un étranger qu'il ne connaissait pas. Il arriva devant la cour de la ferme et poussa la barrière. Là, il s'arrêta. Vingt-cinq ans de sa vie venaient de disparaître en une seconde. Il se revit tel qu'il fut jadis, à cette même place, triste, ardent, troublé par la Mariotte, haïssant le grand gars, qu'il aurait voulu tuer, pleurant de rage de se sentir faible et petit, et plus ému devant cette paysanne de bon vouloir que Jason devant la toison d'or. Malgré son émotion, il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ai-je été assez sot ! se dit-il.

Il gravit les trois marches du perron et entra dans la grande salle. C'était toujours la même fermière, vieillie, desséchée, mais active et rapide comme au temps de sa jeunesse. En voyant entrer Horace, elle se retourna vivement.

— Eh bien, dit-elle, par où donc êtes-vous venu, vous ?

— Par l'échalier du pré aux grives, répondit Horace.

Au son de sa voix elle le reconnut.

— Dieu du ciel ! s'écria-t-elle en reculant, c'est notre maître !

Puis, sans plus attendre, et d'un ton lamentable, elle reprit :

— C'est ça qui m'est un bonheur de vous voir, car l'année a été bien mauvaise, les gelées nous ont fait grand mal, le froment ne pousse point, les pommes ont coulé presque partout ; toutes les canes ont crevé, sans qu'on sache pourquoi, et voilà que le vent a jeté bas la toiture de l'écurie que nos pauvres chevaux, sauf votre respect, sont là comme à la belle étoile et mouillés quand il pleut, à en faire pitié ; et puis il y a encore le pignon de la vieille étable...

Horace, d'émotion autant que de fatigue, s'était laissé tomber sur une chaise ; il regardait la fermière d'un air hébété, ne comprenant rien à ce flux de paroles défigurées par un patois trainard qui les faisait ressembler aux larmoyantes quémanderies d'un mendiant. Il contemplait

la vieille salle enfumée, les pots de lait rangés sur un dressoir en bois vermoulu, la haute cheminée sous laquelle il s'était si souvent blotti, près de la Mariotte, pendant les veillées d'automne ; tout, jusqu'à la longue horloge à poids qui chantait son tic-tac monotone, semblait le reconnaître et lui dire : « Te souvient-il de nous ? »

— C'est bon, la maîtresse, dit-il enfin ; je verrai ce que je peux faire.

— Ah ! bien sûr, vous ferez quelque chose, monsieur Horace, car défunte madame Darglail nous aimait bien, et vous êtes trop juste pour n'avoir pas pitié des malheureux.

Elle lui fit une omelette au lard, qu'il mangea avec appétit, car il avait grand' faim, et, en souvenir du temps de son enfance, il avala une bonne *miettée* de pain noir dans du lait, puis il resta longtemps à causer avec la fermière, à laquelle il accorda tout ce qu'elle voulut pour se débarrasser de ses obsessions et de ses plaintes. Il lui parlait de ceux qu'il avait connus dans le pays ; leur conversation ressemblait à un *De Profundis*.

— Et le fils de la Bellangère, qu'est-il devenu ?

— Il est tombé au sort et a été tué par les Bédouins.

— Et le gars Auguste ?

— Il est mort des fièvres, voilà deux ans passés.

— Et le vieux père Bidoire ?

— Ah ! le pauvre cher homme, il est défunt aussi, dans la prison de la ville, parce qu'on s'est aperçu qu'il volait le cidre de ses voisins.

— Et la Mariotte ? dit enfin Horace.

— Ah ! votre amoureuse d'autrefois , n'est-ce pas ? C'était le bon temps, on était jeune alors, et les saisons n'étaient point si mauvaises qu'au jour d'aujourd'hui ! Eh bien, la Mariotte, elle est là-bas, de l'autre côté du bourg des Plâtreries, à une lieue, tout droit, par vos bois. Si vous voulez, notre toucheur de bœufs va quitter son ouvrage et vous y conduire.

— Non, dit Horace en se levant, j'irai seul.

Il partit, promettant vaguement de revenir, et n'écoulant plus la fermière, qui lui disait :

— Vous verrez que les arbres sont trop touffus, qu'il faudrait les abattre...

Il était déjà bien loin et n'entendit pas le reste. La fermière grommelait : « Sont-ils fiers avec le pauvre monde, ces bourgeois de Paris ! Sans notre argent, cependant, qu'est-ce qu'ils feraient, tous ces gens-là ? »

Horace quitta le chemin, se jeta dans les champs et gagna les bois par une trouée dans les haies qu'il connaissait bien. Il traversa le ruisseau où il avait pêché tant d'écrevisses quand il était petit ; il retrouva, aux grosses branches d'un hêtre, les fragments d'une corde qu'il avait attachée jadis pour faire une balançoire ; il revit la place où il avait tué son premier chevreuil, et se rappela qu'il avait été forcé de s'appuyer contre un arbre, tant son émotion avait été forte et rapide. A chaque pas il s'arrêtait et se disait : « C'était ici ! » Il était comme doublé, on eût dit qu'il portait deux hommes en lui, celui d'autrefois, ce-

lui d'aujourd'hui, et que le premier racontait au second une histoire oubliée. Il arriva chez la Mariotte ; elle était dans la cour et donnait à manger aux oies. Elle le reconnut au premier coup d'œil, jeta un cri de surprise et dit comme autrefois : « Ah ! c'est le jeune monsieur ! »

Quant à Horace, il savait que c'était elle, et cependant il lui fallut toute la subtile sagacité des souvenirs pour arriver à la reconnaître. Elle avait quarante-quatre ans ; c'était une vieille femme, dans toute l'acception du mot, car les durs travaux de la campagne ne l'avaient point ménagée ; de plus, elle avait eu la petite vérole. Ses cheveux grisonnants s'échappaient en désordre d'un mouchoir à carreaux ; son cou ridé n'accusait pas une propreté trop exquise ; en un mot, elle était affreuse et restait immobile, laissant pendre sur son tablier sale ses grosses mains noires. Horace la regardait. « Eh quoi ! se disait-il, j'ai pu aimer cela ! »

Candide ne fut pas plus désappointé quand, sur les bords de la Propontide, il retrouva sa Cunégonde. Horace n'en pouvait revenir. « Quoi ! un tel changement ! tant de décrépitude ! Était-il donc ainsi, lui aussi ? Et le passé, quand on revient vers lui, vous apparaît-il toujours sous une forme si repoussante ? »

Il fit un effort, lui tendit la main, entra dans la maison et s'assit. Le mari et les enfants étaient aux champs. La Mariotte s'était placée près d'Horace : un feu singulier brillait dans ses prunelles, ses pommettes rougissaient, et une certaine émotion altérait un peu sa voix.

— Ah ! lui dit-elle, je suis toute troublée de vous revoir. Vous n'êtes plus joli et mignon comme autrefois, mais vous êtes maintenant un homme comme il n'y en a guère dans le pays. J'étais bien trop timide au temps jadis, pour vous dire tout ce que je ressentais quand je vous voyais. Ah ! monsieur Horace, si vous n'aviez pas été un honnête garçon, vous m'auriez bien vite menée à mal, car j'avais bien de l'amitié pour vous ; mais peut-être que vous me méprisiez, parce que j'étais une pauvre fille de la campagne, pas faite pour un beau Parisien comme vous !

Horace se taisait et, quoique son cœur fût bien gros, il avait peine à dissimuler son envie de rire. — Mariotte se rapprocha et lui prit la main.

— C'est ça, dit-elle, une jolie main, et douce ! les femmes d'ici n'en ont point de pareilles. Dites donc, à Paris, quand vous sortez, toutes les belles dames en chapeau se retournent pour vous voir, pas vrai ?

La situation devenait embarrassante, Horace se leva en disant :

— Laissons ces sottises ! Eh bien, Mariotte, êtes-vous heureuse en ménage ?

Naturellement elle se mit à geindre sur les mauvaises récoltes, sur la difficulté de gagner sa vie, de payer la ferme qui était bien lourde ; enfin elle chanta toute la litanie familière aux paysans. Mais bientôt elle rompit cette conversation qui lui paraissait inutile, et, revenant à ce qui la préoccupait, elle reprit :

— Vous souvient-il, monsieur Horace du beau miroir que vous m'avez donné? Je l'ai encore, et j'y tiens tant que mon mari en est quasi-jaloux!

Et ouvrant la porte de la chambre où elle couchait, elle y poussa Horace, qui vit la glace pendue à la muraille et ornée d'une branche de buis. Il sifflait entre ses dents et ne disait rien. Mariotte se tourna vers lui.

— Ah! comme vous étiez gentil sur votre petit cheval! dit-elle; vous êtes plus fort assurément maintenant, mais bien plaisant tout de même. Vous étiez bien timide et bien emprunté aussi; est-ce que vous l'êtes encore? C'est ça qui serait drôle, ajouta-t-elle en s'efforçant de rire.

— Et votre parapluie, l'avez-vous toujours, Mariotte? demanda Horace en souriant.

— Ah! je l'ai perdu, ne m'en parlez pas; ça m'est toujours un deuil quand j'y pense.

— Tenez, dit-il en lui glissant quelques pièces d'or dans la main, voilà pour en acheter un autre. Adieu.

Elle l'arrêta par le bras :

— Il faudrait vous rafraîchir, je vais vous chercher un piché de cidre.

Il se dégagea.

— Non, je suis pressé. Adieu.

Il lui serra la main et partit.

— Tout de même, dit la Mariotte en le regardant s'éloigner, ça m'a toute remuée de le revoir, mais il n'est pas plus dégourdi qu'autrefois...

Horace revint à Paris, à la fois triste et gai de ce qu'il avait vu.

— Cette fois encore j'ai eu tort, me disait-il en me racontant ce court voyage, j'ai gâché un agréable souvenir, et au lieu de cette jolie Mariotte que j'ai connue jadis, je ne peux plus voir maintenant que cette vieille paysanne impudente qui a dû me trouver fort ridicule.

Il attendait Juliette d'un jour à l'autre, lorsqu'il reçut l'annonce de la mort de M. Verceil. En vertu de la loi française, Horace avait droit à une partie de l'héritage de son oncle; il renonça immédiatement et légalement à sa part de succession en faveur de sa cousine Hélène. Malgré ses sottises, ses inconséquences, sa faiblesse, il avait une âme désintéressée, ce qui est assez rare de nos jours pour lui valoir quelque sympathie.

Il eut une fantaisie singulière. Il réunit tous les menus bijoux que Viviane lui avait donnés autrefois, et qu'il gardait précieusement : cachets, boutons de manchettes, chaîne de montre. Il les fit mettre au creuset, tous, et en retira un petit lingot qui, au poids, valait deux cent quatre-vingt-trois francs. Lorsque Chateaubriand donna sa démission de pair de France après la révolution de juillet, il écrivit : « Mes broderies, dragonnes, franges, torsades, épaulettes, vendues à un juif et par lui fondues, m'ont rapporté sept cents francs, produit net de toutes mes grandeurs ! » Horace n'était point un si haut personnage, et sa chute, pour être très-profonde, n'était que personnelle ; mais involontairement il fit sauter ce morceau d'or

dans sa main, et le regardant avec tristesse, il dit :
— Hélas ! de tant d'amour, voilà donc tout ce qui reste !

Juliette était revenue plus empressée que jamais de s'éloigner d'Europe. Horace avait congédié ses domestiques, vendu ses meubles, distribué quelques souvenirs à ses amis les plus intimes ; il avait expédié ses bagages en avant et campait à l'auberge. Le moment était venu de partir. Sa résolution ne vacillait pas, mais le cœur lui faiblissait à l'idée de quitter, pour toujours, un pays où il avait eu tant de bonheur et tant de souffrance. Jusqu'au bout, il fut incorrigible, et il écrivit à Viviane. — Sans oser lui dire, dans la crainte de ses railleries, avec qui il partait, il lui raconta son projet d'aller vivre en Orient, d'y cacher l'ennui qui le dévorait, et de ne jamais revenir en France. Il terminait en lui demandant la permission de lui faire ses adieux. Dès le lendemain, il reçut la réponse. La main lui trembla en reconnaissant cette écriture fine, claire, aiguë qu'il n'avait jamais pu voir sans un battement de cœur. Viviane lui disait : « Je suis surprise du parti que vous adoptez, mais il ne me reste qu'à vous souhaiter d'être heureux dans le nouveau rôle que vous allez jouer. Je regrette que mes occupations m'empêchent de vous recevoir ainsi que vous le désirez. »

— Qu'en pensez-vous ? me dit Horace en me montrant ce froid billet.

— Je pense, lui répondis-je, que si elle vous avait répondu : « Restez, » vous auriez été vous jeter à ses pieds, oubliant Juliette, l'Égypte et tous vos projets.

Un sourire forcé passa dans ses yeux, il hocha la tête et me répondit :

— Vous avez peut-être raison !

Il partit fort triste, en apparence du moins, et n'ayant point du tout l'air d'un homme qui s'en va conquérir le bonheur ; des larmes mouillèrent ses joues lorsqu'il m'embrassa. La route, probablement le remit d'aplomb et lui rendit toutes ses espérances, car, de Marseille, avant de s'embarquer, il m'écrivit une longue lettre assez se-reine, et dont la dernière phrase était : « Adieu ! je pars pour le pays des Hespérides ! »

VII

Le Nil est le plus beau fleuve du monde, et les voyageurs qui ont eu la fortune de le parcourir ne l'oublient jamais. Il n'a point les emportements, la force dévastante des grandes rivières de l'Amérique ; c'est un maître pacifique et fécondant qui se promène avec sérénité au milieu des moissons qu'il arrose et des palmiers qu'il vivifie. Les Arabes vivant sur ses bords, et dont les ancêtres l'ont adoré comme un dieu, savent mieux que Speke où est sa source, et lorsqu'on le leur demande, ils répondent sans hésiter : « Elle est située dans le paradis, au pied même de l'arbre Tuba ! » Il est si doux à boire, si bienfaisant et si pur, que les filles des pharaons, lorsqu'elles épousaient les rois de Perse, se faisaient envoyer, jusque sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, l'eau de leur fleuve regretté. Homère l'appelait Océanus, et n'avait pas tort, car il a une amplitude et une majesté qui semblent seules convenir à la mer. Qu'il roule dans ses flots le limon noir de l'inondation ; qu'il passe en murmurant le long de ses berges verdoyantes de tamarix et de mimosas ; qu'il soit resserré

entre les parois de grès rouge de ses montagnes, comme à Selseleh ; qu'il s'étende largement, ainsi qu'un lac immense, comme aux environs de Karnak ; qu'il se batte contre le granit des cataractes ; qu'il entraîne en glissant les sables d'or d'Abou-Sembil ; qu'il reflète le minaret bulbeux des mosquées blanchies à la chaux ou les hautes colonnades des palais de Rhamsès, il est toujours magnifique, plein d'imprévu, de charme et de mystère. Les oiseaux voyageurs le fréquentent sans cesse ; les cigognes marchent lentement dans les champs qui le bordent ; les spatules au bec aplati, les flamants aux ailes roses, les demoiselles de Numidie, les grues rapides, les monstrueux pélicans, s'abritent dans ses criques peu profondes, et vivent là tranquilles et respectés, sans souci du dromadaire qui passe en faisant résonner ses grelots, du bœuf qui rumine en tournant la roue hydraulique, du fellah qui sème le blé sur la terre détremmée par l'inondation, en disant : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! » Il laisse des regrets nostalgiques à ceux qui l'ont vu et s'affligent à la pensée de ne plus le revoir.

Horace ne fut point insensible à la beauté de ce père de la vieille Égypte ; il le salua comme un ami attendu depuis longtemps, et s'il eût osé, il lui eût fait des libations, à la mode antique, pour se le rendre favorable. Il n'en était pas besoin, et le Nil se révéla à lui, dès l'abord, dans toutes ses splendeurs. Horace, enveloppé de son manteau, avait dormi sur le pont du petit bateau à vapeur qui fait le service entre Alexandrie et le Caire. Au point du jour, il se

réveilla. Le Nil, tacheté çà et là par de longues bandes d'oiseaux, coulait large et paisible entre deux rives serties d'une bordure de palmiers ; un vol de cigognes passait sous le ciel, dont l'azur était blanchi et comme teinté de lait par les brumes du matin. Vers l'ouest, du côté de la Libye, les trois grandes pyramides découpaient leur silhouette aiguë et régulière, éclairée par les premiers feux du soleil. Dans l'est, semblable à un temple féerique, apparaissait la haute mosquée d'albâtre oriental que Méhémet-Ali a fait construire dans la citadelle qui domine le Caire ; derrière, le mont Mokattam, rose comme du miel, s'étendait à perte de vue et s'évanouissait dans l'horizon noyé de lumière. Horace restait immobile en présence de ce spectacle ; il se sentait bien réellement transporté dans un autre monde, dans le monde des rêves et des légendes où vivent les pèris, les enchanteurs et les magiciens. Il se disait à haute voix : — Est-ce ici que croît l'herbe qui fait oublier ?

— Nous la chercherons, répondit Juliette, qui avait entendu l'exclamation d'Horace ; nous la chercherons, nous la trouverons et nous la cueillerons ensemble !

Le cœur d'Horace n'était peut-être pas plein de joie, mais à coup sûr il était plein d'espérance. Il arrivait en Égypte avec l'intention très-arrêtée de s'y faire une vie nouvelle, purement contemplative, et dégagée de toutes les préoccupations douloureuses qui ne l'avaient que trop alanguï depuis plusieurs années. Il cherchait non pas seulement une retraite agréable et définitive, mais un re-

fuge inaccessible où jamais le monde et son bruit ne pourraient l'atteindre. Il était las des autres, mais, par-dessus tout, il était las de lui-même, de son inutilité, de sa vie manquée, des joies décevantes qu'il avait recherchées, et qui s'étaient aigries jusqu'à devenir une insupportable amertume. Il se croyait naïvement parvenu à la sagesse suprême, au complet renoncement, et il ne s'apercevait pas qu'il était simplement un déserteur qui fuit la lutte parce qu'il n'a plus le courage de combattre. Si admirable qu'elle soit, si spécialement belle qu'elle puisse être, la nature ne console pas de tout et ne suffit pas au cœur de l'homme ; l'abstrait l'étouffe et l'écrase, le relatif seul, approprié à sa faiblesse et doublant ses forces, peut lui convenir et le rendre heureux. Horace ne pensait pas à tout cela : debout sur le pont du bateau à vapeur, dilatant sa poitrine à l'air balsamique qui frappait son visage, contemplant la magnificence de la terre et des cieux, ému par l'étrangeté même des paysages qui se déroulaient à ses regards, sentant Juliette, muette comme lui, s'appuyer sur son bras, il pensait qu'à cette heure même, s'il était à Paris, il serait enfermé dans un appartement sombre, sous un ciel froid, devant des rues boueuses, seul en face d'un passé pénible et d'un avenir douteux, fatigué, mal à l'aise dans son esprit et dans son cœur, ne sachant que faire pour se désennuyer, s'ingéniant en vain à chasser les pensées désagréables qui le troublaient ; il lui semblait que maintenant il prenait possession d'une liberté sans limites, et qu'il n'était pas possible de souffrir dans un

pays si radieux. Il regrettait de n'y être pas venu plus-tôt, et se disait : « Cela est bien décidé, je n'en sortirai plus ! »

Le Caire ne lui plut pas, car c'est une ville, et, comme Alceste, il rêvait un désert. Il y resta plusieurs mois cependant, retenu par Juliette, qui y prenait plaisir, et rencontrait là, sous une forme extérieure, le bruit qu'elle aimait encore peut-être plus qu'elle ne se l'imaginait. Et puis, il fallait bien s'enquérir d'un lieu favorable à l'établissement futur ; on consultait les voyageurs, les consuls, les compatriotes habitant le pays : les uns indiquaient les approches de Thèbes, entre le Nil et Medinet-Abou ; les autres conseillaient l'île de Philoe ; d'autres enfin opinèrent pour les environs d'Abydos, disant qu'il y avait là de grandes ruines à fouiller et beaucoup de découvertes à faire. Horace écoutait, prenait des notes, et disait : « Nous verrons cela plus tard. » Il ne perdait pas son temps cependant : il apprenait l'arabe, se familiarisait avec le pays, se promenait dans la ville, parcourait les environs, s'étonnait, admirait, et ne quittait point Juliette, dont la douceur ne se démentait pas. Elle était ravie et ne touchait point terre. C'était pour elle une joie sincère et toujours renouvelée, que d'être le *cicerone* d'Horace. « Viens aux tombeaux des khalifes, tu verras la mosquée du sultan Berkok... Viens voir les minarets qui servaient de brûle-parfums à Hakeim-Bimrillah... Allons à la citadelle, nous descendrons dans le puits de Joussouf, tu verras comme il est profond ! » Horace se laissait faire sans résistance, s'amusant du plaisir de Juliette et souriant de

son orgueil lorsqu'elle lui montrait et lui expliquait les choses qu'elle avait déjà vues. Ils allèrent ensemble visiter les pyramides, et Juliette se sentit heureuse de dormir à côté d'Horace sous la même tente piquée aux pieds du sphinx que les Arabes appellent *Abou'l-houl*, le Père de l'épouvante.

Enfin ils partirent pour la haute Égypte, où ils devaient trouver le nid rêvé. Horace avait loué une cange et pris à son service un drogman habile et rusé, sorte d'Italien mâtiné de Syriaque, qui, sous prétexte de savoir le français, parlait un charabias inextricable ; homme de ressource du reste, un peu sellier, un peu cuisinier, un peu chasseur, un peu marinier, tout à fait voleur, respectueux par fonction, et très-fier de quelques gouttes de sang européen que le hasard avait mises dans ses veines. Il fit emmagasiner tous les meubles et les gros objets qu'Horace avait apportés d'Europe, et un beau matin on s'éloigna de Boulacq, toutes voiles dehors, pour remonter le Nil. « C'est un vrai voyage de découverte que nous entreprenons, m'avait écrit Horace ; nous nous arrêterons et nous fixerons notre demeure là où nous nous trouverons bien. Vous rappelez-vous la parole de Pacuvius ? *Patria est ubicunque bene* ! Nous allons tâcher de la mettre en pratique. C'est égal, celui qui, il y a vingt ans, m'aurait prédit cette fin de mes destinées m'aurait bien fait rire, et je pense qu'en apprenant ma détermination, Viviane a dû s'écrier : « Il est fou ! »

Le voyage fut facile. Quand le vent soufflait du nord, on déployait les voiles et l'on allait grand train, passant

comme une flèche devant les champs, les palmiers, les ruines, les villages et les montagnes ; lorsque le vent du sud arrêtait la marche du bateau, Horace descendait à terre et chassait sur les rives du fleuve, abattant les tourterelles et les ramiers, qui ne font point de trop mauvais rôtis. Dans la cange, côte à côte, resserrés forcément l'un contre l'autre par l'espace étroit, ils ne menaient pas une vie désagréable. Souvent ils causaient de ce repos envié dont ils allaient jouir ; ou bien, dans leurs heures de silence, Horace lisait pendant que Juliette travaillait à quelque ouvrage de femme. Quand elle paraissait sur le pont de la cange, coiffée d'un large chapeau de paille entouré de mousseline, vêtue d'une robe flottante de flanelle blanche, les matelots la regardaient avec admiration ; selon leur usage, ils lui avaient donné un surnom et l'appelaient *Oum el H'acen*, la mère de la beauté.

Lorsque, sur la rive, les deux voyageurs apercevaient quelque temple, quelque village curieux, ils faisaient arrêter et atterrir la cange ; ils descendaient, s'en allaient parcourir les hautes salles hypostyles que les pharaons ont foulées de leurs sandales d'or, passaient à travers le dédale de huttes construites en limon desséché qui servent de demeure aux Barabras, riverains du Nil. Bien souvent ils eurent la pensée de ne pas aller plus loin, et se dirent : « Vivons ici ! » à Syout, mais la ville leur parut trop peuplée ; à Karnac, dont les ruines les éblouirent, mais l'ombre y manque et les chacals y abondent ; à Esneh, près du grand temple qui porte un zodiaque au pla-

fond, mais Juliette ne voulut pas, parce que toutes les courtisanes d'Égypte semblent s'y être réfugiées. Ils allèrent ainsi jusqu'à Assouan, qui est la ville la plus reculée de la haute Égypte et sert d'entrepôt aux caravanes, aux bateaux venant de Nubie, de Sennaar, de Fazogl'ou. Au delà bouillonnent les rapides de la première cataracte et commence la région noire. On arriva pendant les premières heures de la nuit ; la cange fut amarrée au rivage. Dès l'aube, Horace était sur le pont et regardait autour de lui. La ville, de pauvre apparence, appuyée aux derniers ressauts d'une colline nue, couronnée par une mosquée presque détruite, s'allongeait au bord du Nil et s'étendait vers une vigoureuse plantation de dattiers. En face d'elle, de l'autre côté d'un très-étroit bras du fleuve, une île charmante sortait des flots comme un bouquet de verdure. Quelques vaches, marchant d'un pas tranquille le long des haies de mimosas, cherchaient l'herbe savoureuse poussée à l'ombre des palmiers qu'inclinait en chantant la première brise du matin. Au delà, l'horizon était fermé par une immense montagne de sable jaune, découvrant la crête décharnée d'un rocher de granit noir coiffé par un tombeau arabe arrondi comme un casque sarrasin. Une fraîcheur parfumée planait au-dessus du fleuve ; le soleil venait de paraître ; c'était partout comme une fête de couleur et de clarté.

— Quelle est cette île ? demanda Horace au drogman.

— C'est Éléphantine, la Syène des anciens, répondit Beppo.

Horace alla réveiller Juliette. Dès qu'elle fut prête, ils montèrent ensemble dans le canot de la cange, et en trois coups d'aviron ils touchèrent aux rivages de l'île. La tige velue des courges serpentait sur le sable ; un champ de blé encore vert ondulait auprès de quelques cabanes habitées par des fellahs ; la fleur jaune des cotonniers égayait les broussailles épineuses ; des tourterelles roucoulaient sur les hautes branches des palmiers ; un héron, immobile sur une patte, le cou replié dans les épaules, regardait passer l'eau et attendait sa proie rapide. Horace et Juliette mirent pied à terre avec une sorte de surprise et de recueillement. Ils parcoururent l'île entière ; en une demi-heure ils en eurent fait le tour ; ils ne recherchèrent pas la trace des vieux temples qui sans doute, brûlés pièce à pièce dans des fours à chaux, ont servi à blanchir la façade des maisons d'Assouan. Ils ne demandèrent pas ce qu'est devenu ce puits où le soleil se reflétait perpendiculairement au solstice d'été ; ils regardèrent sans intérêt la grande roche de granit rose qui porte engravée sur ses flancs le cartouche du soleil, *directeur de justice, approuvé de Phré, Rhamsès* ; mais ils restèrent longtemps à contempler une immense aristoloche qui de ses larges feuilles a tapissé le hangar d'un manège hydraulique ; ils s'assirent sous les palmiers, à l'ombre, le dos appuyé contre un pan de muraille antique à demi renversée, en face du Nil, qui suivait son cours à perte de vue vers le nord. Ils demeurèrent là longtemps immobiles, sans se parler, pris dans une sensation analogue, et quand ils parlèrent, ce fut

pour se dire ensemble, et en même temps : « C'est bien là ce que nous cherchions, il faut y rester. » Et, comme pour sceller à toujours leur résolution mutuelle, ils s'em brassèrent en répétant : « Restons ici, restons ici ! » Quand ils se regardèrent, ils avaient les yeux pleins de larmes. Pourquoi donc tant d'émotion ? L'un avait pensé à Viviane, l'autre s'était rappelé sir John, et chacun d'eux s'était dit : « Tout est bien fini, on ne se reverra plus ! »

La direction naturelle de leur voyage les avait bien conduits et les avait amenés précisément à la plus merveilleuse retraite qu'on pût trouver. Parmi tous les coins d'Égypte, Éléphantine est assurément le plus propice pour vivre isolé au sein d'une nature splendide et très-douce, malgré sa violence extérieure. Le petit bras du Nil qui la sépare du continent permet de se rendre en bateau à Assouan avec une rapidité extrême ; en moins de deux minutes on touche terre, et cependant on reste encore loin du bruit et hors de la portée des habitants. A la fois douane, entrepôt et marché, la ville a des ressources qui sans doute feraient sourire un Parisien, mais qui n'en sont pas moins importantes dans un pays dénué de tout. On n'y est pas exposé à mourir de faim : on y trouve de la farine, de la viande, du lait, des dattes, des étoffes, du tabac, ce qui est assez rare et fort appréciable aux confins de la Nubie. On y trouve surtout des esclaves venus du Soudan, du Darfour et du Ouaday, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, un peu de poudre d'or et des dents d'éléphant. A quelques pas d'Éléphantine, s'ouvre la première cata-

racte, dont les ilots, les promontoires et les rivages sont un admirable terrain de chasse, plein d'imprévu et d'étrangeté. L'endroit était donc bien choisi. Horace et Juliette étaient joyeux comme des enfants. Leur décision était prise, il s'agissait de l'exécuter. Ils firent venir à leur cange le nazir (gouverneur, percepteur d'impôts) d'Assouan, et moyennant une somme insignifiante, il passèrent avec lui un contrat par lequel ils louaient l'île d'Éléphantine presque tout entière. Ils n'y conservaient qu'une dizaine de fellahs qui y cultivaient de l'orge et du blé. Le nazir promit en outre de fournir quelques ouvriers capables de construire une maison ; on échangea la promesse de vivre en bons voisins, et tout fut dit. On donna au nazir une bouteille d'eau-de-vie en signe de satisfaction ; il s'en alla fort content et fut ivre le soir, ivre, comme disent les Italiens, à ne plus retrouver son nez pour se moucher. Horace et Juliette voulurent prendre immédiatement possession de leur nouveau royaume ; ils firent planter leur tente sous les palmiers et y dormirent. Il est donné à peu d'hommes de saisir leur rêve dans cette vie : ils tenaient le leur, qu'allaient-ils en faire ?

Dès le lendemain, Beppo partit pour le Caire afin d'aller chercher tous les objets qu'on y avait laissés. Il avait ordre aussi d'acheter deux bons chevaux de selle, et de les faire venir par terre jusqu'à Assouan, où déjà on avait loué l'écurie destinée à les contenir. On lui recommanda de se hâter, lui promettant un bon bakchich (pourboire) s'il faisait diligence. Pendant son absence, Horace et Juliette vi-

vaient au hasard de leur fantaisie, tantôt sous la tente, tantôt dans leur bateau, qu'on avait amarré à la pointe même de l'île. Ils firent des excursions aux environs d'Assouan, à l'île de Philæ, à travers la cataracte, et estimèrent que leur vie ne serait point ennuyeuse, surtout lorsque Beppo serait revenu, rapportant les livres et bien d'autres objets encore qu'ils regrettaient de ne pas avoir. Beppo arriva au bout de six semaines ; il s'était pressé et n'avait rien volé, ce qui est un fait notoire pour un drogman, et mérite d'être signalé avec éloge. Le drôle n'était point sot ; il avait fait acquisition au Caire de charpentes et de planches en sapin destinées à la maison qu'on devait construire, car il savait que, sauf le palmier, toute espèce de bois est à peu près introuvable en Égypte. On se mit à l'œuvre immédiatement, et grâce aux recommandations du nazir, à quelques menues monnaies habilement distribuées, à un grand nombre de coups de bâton, Horace eut, au bout de deux mois, une maison non pas confortable, mais habitable, propre, lavée d'un lait de chaux, ayant deux portes, quelques fenêtres, et suffisamment close. On la meubla ; on renvoya la cange et les matelots, dont on n'avait plus besoin ; on prit trois ou quatre hommes du pays pour faire le service sous la main souvent levée de Beppo ; on creusa dans le rivage une petite crique pour y abriter un canot destiné à aller à Assouan, où l'on avait installé les chevaux arrivés ; on fit bâtir un four pour y faire cuire du pain à l'européenne, et les deux exilés volontaires commencèrent leur vie nouvelle.

« Vous n'avez certainement pas oublié, m'écrivait Horace, cette petite pointe de rochers en grès brèche qui s'avance dans le Nil et regarde vers le nord? C'est là que nous avons établi notre demeure définitive, derrière les blocs de roche. D'un côté, nous avons le fleuve immense qui nous apporte une brise rafraîchissante; de l'autre, nous avons un bois de palmiers assez épais pour nous donner de l'ombre toute la journée, malgré le soleil que vous savez. Nous ne sommes ni bien ni mal. Comme je ne m'attendais pas à trouver un palais des *Mille et une nuits*, je ne suis pas surpris d'être dans une maison plus que simple, bâtie de linon desséché, mais qui est assez spacieuse pour nous permettre de prendre nos aises. Nous avons des divans d'indienne, des nattes du Kordofân couvrant le sol des chambres, de grands plateaux d'étain portatifs sur lesquels on sert notre repas; ajoutez-y ce que j'ai apporté de Paris, et vous aurez idée de notre installation. Juliette a un piano qui n'est pas mauvais; j'ai mes livres, mes fusils; le temps passe, et je ne me plains pas. Je m'occupe en ce moment à faire défricher les terrains attenants à la maison, afin d'y tracer un jardin qui nous donnera des fleurs et aussi, je vous l'avoue, des légumes, qui seront ici une véritable rareté. Les gens du pays sont doux, serviables et humbles comme des hommes conquis à qui la révolte est inconnue. Réellement, je ne sais pas pourquoi nous ne serions pas heureux; rien d'essentiel ne nous manque. Nous avons cherché le calme, nous l'avons trouvé, plus profond même que nous n'aurions osé l'espérer. Il y a loin de ma vie actuelle à ma vie d'au-

trefois ; mais ce contraste me semble un charme de plus, et je me laisse glisser dans l'absorbante paresse de l'existence contemplative avec la volupté d'un malade qui s'endort après de longues souffrances. N'allez pas croire cependant que je suis guéri. Non, je me souviens plus que je ne voudrais ; les jours d'autrefois m'apparaissent souvent ; ce qu'ils ont eu d'aigu et d'énervant s'efface dans les profondeurs de la mémoire, pour ne me rappeler que les bons moments et le bonheur perdu. Il serait certainement plus sage d'oublier ; mais je ne le puis pas, et quand bien même je le pourrais, le voudrais-je ? J'en doute. »

C'est avec raison qu'un proverbe a dit : « Tout nouveau, tout beau ! » Les vieilles habitudes ont parfois besoin d'être violemment brisées, ne serait-ce que pour reprendre une force plus tyrannique après leur interruption. Horace et Juliette avaient pris un goût très-vif, un peu exagéré peut-être, à leur nouvelle existence. Ils étaient comme deux étrangers perdus au milieu d'un monde qui ne les connaissait pas. En effet, quelle pensée commune auraient-ils pu partager avec des hommes de race, de langue et de coutumes différentes ? quel intérêt pouvaient-ils prendre à des préoccupations que l'ignorance absolue restreint à des limites plus étroites qu'on ne pourrait le supposer ? Un bonjour, un bonsoir échangés composait tous leurs rapports avec les gens du pays, qui cependant venaient quelquefois consulter Horace sur leurs maladies, car pour un Oriental tout Européen est médecin. Horace distribuait, fort au hasard, quelques médicaments inoffensifs, et cela suffisait à

lui mériter une considération dont il n'abusait guère. Toute chose n'allait pas mal dans la maison ; on s'occupait activement du jardin, on prolongeait souvent la sieste, parfois on montait à cheval pour aller faire une promenade dans le petit désert côtoyé par des collines de granit rose d'où sont sortis presque tous les monuments d'Égypte, et qui, s'ouvrant derrière Assouan, débouche sur le Nil, en face même de l'île de Philæ ; d'autres fois on suivait au pas pendant plusieurs lieues les rives du Nil, abritées par les palmiers. Horace chassait beaucoup ; il s'en allait dans la cataracte voisine, à la poursuite des spatules, des oies sauvages et des phénicoptères ; il se cachait derrière des bouquets d'acacias, et attendait dans le silence et l'immobilité que les crocodiles vinssent se chauffer au soleil, sur les ilots sablonneux. C'était au point du jour qu'il partait pour ces petites excursions ; il rentrait vers dix heures, au moment où le soleil prend une force insupportable. Il trouvait Juliette qui l'attendait et lui sautait au cou avec un bon mouvement de joie, car elle n'aimait pas trop à être seule. A part le temps de la sieste, on passait presque toute la journée dehors, assis ou couché sur un large divan établi à l'ombre des dattiers ; on causait de l'avenir quelquefois, mais le plus souvent du passé. Le soir, Juliette se mettait au piano, et jouait ou chantait quelques airs qu'on interrompait pour dire : « Cela me rappelle... » Et l'on retournait encore en arrière, pour en arriver à conclure, d'une façon peut-être un peu forcée, qu'on était fort heureux à Éléphantine, et que l'on ne re-

grettait rien. Le lendemain on recommençait, car en réalité il n'y avait pas autre chose à faire. Quant à Beppo, il tirait le meilleur parti possible de la situation ; il menait la maison avec assez de soin, mais il se rendait souvent à Assouan, où l'attiraient quelques huttes assez mal famées, habitées par de jolies Nubiennes qui buvaient plus d'eau-de-vie de dattes que d'eau du Nil.

Quelquefois la maison s'animait et prenait un air de fête ; c'était lorsqu'une cange portant des voyageurs s'arrêtait à la grève d'Assouan. Pour ceux qui remontaient jusqu'en Nubie, c'était un lieu de halte ; pour ceux qui n'allaient pas plus loin, un lieu de repos. De toute façon, les uns et les autres y restaient au moins deux jours. Horace pratiquait largement l'hospitalité ; il ne demandait à ceux qui abordaient à son île que le droit de leur en faire les honneurs. De quelque part d'Europe qu'ils arrivassent, il les traitait comme des compatriotes, et semblait avoir par eux un écho de son pays. Plus encore qu'Horace, Juliette se mettait en frais d'amabilité ; elle faisait toutes sortes d'efforts pour retenir les voyageurs un jour de plus, car c'était pour elle une distraction qui ne se renouvelait pas assez souvent. Mais la plupart des voyageurs ont leur temps limité, et il était rare qu'ils pussent prolonger leur séjour ; on se disait adieu alors, et non sans quelque chagrin de la part des habitants d'Éléphantine. Si Horace eût été très-attentif à ce qui se passait autour de lui, il eût pu voir que Juliette, assise à la petite pointe de rochers, suivait du regard les canges

qui descendaient le Nil jusqu'à ce qu'elle les perdit de vue, et que souvent alors ses yeux se mouillaient de larmes, comme si elle eût envié le sort de ceux qui retournaient vers la patrie.

Les mois avaient passé, se succédant avec monotonie ; une année s'était écoulée déjà depuis qu'Horace et Juliette vivaient dans cette île charmante, qu'on a surnommée la fleur des tropiques. Leur existence était toujours la même ; rien ne l'avait troublée ; le Nil s'était lentement gonflé à l'heure de l'inondation, puis lentement s'était retiré ; les *djellabs* (marchands d'esclaves), revenant régulièrement des hautes régions du sud, avaient passé à Assouan, faisant toiser leur marchandise humaine, dont ils acquittaient la capitation ; Horace avait vu arriver les bécassines et partir les spatules ; le jasmin commençait à grimper le long de la maison ; un coup de vent de khamsin avait renversé trois palmiers dans l'île, à l'endroit où l'on distingue encore les substructions d'un temple qu'Alexandre, fils de Philippe, avait dédié au dieu Chnouphis. Tels furent les grands événements de l'année ; sans doute, ils avaient été un motif de conversation entre les fellahs qui vivaient non loin d'Horace ; mais pour lui et pour Juliette ils n'avaient offert qu'un intérêt médiocre. Il leur fallut bien faire enfin une découverte terrible : ils s'ennuyaient et ne se suffisaient pas l'un à l'autre.

L'expérience, l'habitude avaient mis fin à l'engouement des premiers jours, et la platitude de leur vie n'avait point tardé à les écœurer. Pour mener une telle existence, si

retirée, si restreinte, si abstraite, il faut avoir un but sérieux d'étude à poursuivre ; il faut pouvoir s'absorber dans l'idée fixe d'une recherche constante. Or ce n'était point le fait d'Horace, qui n'avait plus dans l'esprit ni ardeur, ni curiosité ; ou bien il faut être amoureux, se perdre dans une tendresse commune, et n'avoir rien à demander aux autres. Certes, quand la passion est dans son vif, on peut s'absorber au point d'oublier le monde entier et de n'avoir plus pour centre et pour circonférence que l'objet aimé. Mais Horace et Juliette n'avaient point d'amour ; ils ne se déplaçaient pas mutuellement, c'est tout ce qu'on en peut dire, car, à coup sûr, ils ne s'aimaient pas. Ils ne se jouaient même pas l'habituelle comédie d'une tendresse feinte : à ce sujet, ils savaient à quoi s'en tenir. S'il est facile de se créer une existence heureuse entre le travail, la nature et l'amour, que devient-elle lorsqu'il n'y reste que la nature ? Pour les âmes même les plus contemplatives, c'est une ressource illusoire et c'est un danger, car la rêverie qu'elle inspire ramène infailliblement aux choses du passé. Dans ce cas-là, la dissonance se fait vite, et la souffrance ne tarde pas à venir.

La vie, sans leur être désagréable, leur était déjà longue et pesante. On ne sortait plus à cheval, sous prétexte qu'il faisait trop chaud ; on négligeait le jardin : à quoi bon, en effet, se donner tant de peine pour obtenir quelques pauvres fleurs rapidement dévorées par le soleil ? Les livres, on les avait presque tous lus, et c'était une fatigue inutile que de les recommencer. Le piano restait muet

bien souvent ; il était en désaccord, et puis il lui manquait des cordes : comment chanter, si l'on ne peut s'accompagner ? Le moins à plaindre des deux, c'était Horace, qui du moins passait une partie de son temps hors de la maison, chassant avec une passion qui semblait augmenter de jour en jour. Quant à Juliette, elle ne l'avouait pas, mais elle périssait d'ennui. Elle ne pouvait se faire illusion à elle-même, elle regrettait amèrement son existence d'autrefois ; elle eût voulu la reprendre, même dans ce qu'elle avait eu de plus violent et de plus pénible, et quand elle descendait au fond de son cœur, elle y retrouvait la brutale image de sir John. Certes, autrefois, et avec un tel homme, elle n'était point heureuse ; mais il l'avait aimée, elle l'avait craint, et il avait gravé son souvenir en traits ineffaçables. Elle avait enduré là bien des déboires, bien de mauvais traitements, elle avait toujours été tenue en haleine ; mais du moins elle avait vécu, tandis qu'aujourd'hui, dans un anéantissement qui ressemblait de bien près à une mort anticipée, elle était condamnée à un renoncement qu'elle commençait à trouver au-dessus de ses forces. Horace était bon pour elle, mais cette bonté n'était que de l'indifférence ; elle ne manquait de rien, et sa vie matérielle était assurée, mais elle manquait de tout ce qui l'avait fait vivre jusqu'alors : de tendresse, de bruit, d'émotions. Elle s'apercevait qu'elle n'en avait pas fini avec le monde ; qu'elle s'était trompée sur son propre état ; qu'il lui fallait autre chose que le repos absolu et qu'elle avait pris un besoin momentané pour une résolution défi-

nitive. Elle eût voulu à tout prix rompre ses vœux de retraite, et pendant que son corps, alangui et fatigué, était à Éléphantine, son esprit voyageait à Londres, à Paris, lui rappelant les bals, les soupers, les spectacles, et tous les plaisirs dont volontairement elle s'était privée pour jamais. Une idée folle lui traversait parfois le cerveau, et elle se figurait que sir John, apprenant où elle était, viendrait la chercher pour l'entraîner encore dans le tumulte qu'elle regrettait.

Elle sentait aussi, instinctivement, qu'Horace près d'elle vivait dans des souvenirs où elle n'était pour rien. Quoiqu'elle ne l'aimât pas ; quoiqu'elle fût, comme lui, occupée par une image à laquelle le temps avait rendu tout son charme, elle lui en voulait de l'absorption où il se concentrait, et l'on peut croire qu'elle en était un peu jalouse. En cela elle ne se trompait pas : Horace pensait incessamment à Viviane ; il la regrettait avec une amertume centuplée par la solitude, et il se disait bien souvent : « Ah ! comme nous aurions été heureux ensemble ici ! » Et de même que Juliette se figurait que sir John lui apparaîtrait peut-être un beau matin, en lui disant : « Viens avec moi ! » il s'imaginait aussi que Viviane allait lui écrire : « Revenez, je vous attends ! » Ils vivaient donc ainsi tous deux côte à côte, ne se mêlant pas, et dans un isolement personnel d'autant plus profond qu'ils ne se communiquaient point leurs rêveries. Ils s'apercevaient maintenant d'un phénomène singulier : ils étaient bien las quand ils s'étaient rencontrés, également las pour des

causes différentes, et ils avaient cru ingénument diminuer leur lassitude respective en les réunissant. C'est le contraire qui arrivait; chacun d'eux sentait sa lassitude doublée par celle de l'autre, et il leur semblait, sans qu'ils osassent se formuler nettement leur pensée, qu'ils seraient moins à plaindre s'ils se séparaient en divisant ainsi le fardeau qui les écrasait.

— Ce n'est point gai, se disait Horace, de trouver, en rentrant, cette femme ennuyée qui a toujours l'air de me demander des distractions que je ne puis lui donner.

— Est-ce vivre, se disait Juliette, que d'attendre pendant de longues heures cette homme qui va se distraire à la chasse, et ne revient ici que pour bâiller à côté de moi ?

La chasse, en effet, semblait être devenue la seule passion d'Horace. Il y passait ses journées, rentrait le soir, mangeait en toute hâte, disait à Juliette : « Bonne nuit, ma chère enfant ! » et allait se coucher, pour recommencer le lendemain. — Au moins, de cette manière, il fuyait la maison et les insupportables tête-à-tête qu'elle lui réservait.

Quand ils avaient des occasions pour envoyer au Caire, ils écrivaient des lettres; le même jour et à la même heure, Horace et Juliette écrivaient, l'un à moi, l'autre à sa sœur.

« Je suis ici dans le pays des lotophages, cher ami, mais le fruit du lotus ne m'a rien fait oublier; je vis dans mes souvenirs! Les meilleurs mêlés aux plus mauvais! Les uns me désespèrent, les autres m'irritent. Bien souvent,

dans mes promenades solitaire, debout sur un rocher émergeant du milieu des rapides, ébloui par l'absorbante contemplation de l'eau, je me répète ces vers de *Ruy-Blas* ;

. Et dire qu'on ne peut
Jamais rien ressaisir d'une chose passée !

« Pourquoi donc ne puis-je me débarrasser de cette vision qui me poursuit jusque dans la retraite où j'ai voulu la fuir ? Ne riez pas de moi, je ne pense qu'à Viviane : elle a laissé en moi une empreinte ineffaçable. Pourquoi ? Est-ce parce que je l'ai beaucoup aimée, est-ce parce que j'ai beaucoup souffert à cause d'elle ? je n'en sais rien ; je ne puis parvenir à m'expliquer moi-même. La nuit, lorsque j'en rêve, je me réveille en sursaut avec un battement de cœur qui m'étouffe ; souvent il me semble, tant l'intensité de mon souvenir est puissante, qu'elle va m'apparaître tout à coup. Chose étrange et qui m'est douloureuse, je ne puis plus la reconstituer tout entière ; je revois toujours ses yeux d'une si incomparable douceur, mais le reste me fuit et s'efface dans un brouillard confus. Parfois, je me répète les mots qu'elle me disait et j'essaye d'imiter les intonations de sa voix. C'était bien la peine de venir m'enfouir dans un îlot perdu, au milieu d'un pays de sauvages, pour en arriver là. Après tout, de quoi me plaindrais-je ? J'ai dû à Viviane sept années d'un bonheur infable. J'ai usé avec elle tout ce que la vie contient de

félicité ; et il est juste que je paye pour tant de jours heureux ; mon existence actuelle rétablit l'équilibre. Quant à Juliette, elle est toujours fort douce ; c'est son caractère qui le veut, et je ne lui en sais aucun gré. Elle me paraît s'ennuyer terriblement et regretter le temps où on lui faisait sentir la vie à force de brutalités ; je n'y puis que faire et ne suis pas d'humeur à lui rendre ce qu'elle voudrait avoir encore. Du reste, nous vivons assez bien, parallèlement, comme deux forçats de bonne compagnie qui habiteraient un bain agréable. »

« Ma chère sœur, écrivait Juliette, je ne sais trop ce que vous allez penser de moi, mais, véritablement, je porte plus que mon faix, et je ne me doutais guère, en acceptant avec empressement cette existence en commun, dans une contrée ignorée, que m'offrait un homme aimable, à quels ennuis je me préparais. Je regrette de ne pouvoir dormir vingt-quatre heures par jour, car ce serait le moyen le plus rapide et le plus doux de passer le temps. Je n'en veux pas à Horace ; il a pour moi les politesses d'un gentleman ; mais ses prévenances sont trop naturelles pour que je lui en sois reconnaissante ; elles tiennent plutôt à son indifférence qu'à son affection. Du reste, je le vois fort peu ; il chasse beaucoup et ne rentre plus guère à la maison que pour dormir. Ah ! ce n'est point ainsi que je vivais avec sir John ! Certes, j'ai eu le droit de lui adresser bien des reproches ; mais, du moins, avec lui ce n'était pas au sommeil qu'on était réduit à demander l'oubli de la longueur des journées. Je suis dans une atmosphère éteinte,

on ne respire plus ici et j'y meurs. Autant valait être enterrée tout de suite. Je ne sais à quoi pense Horace ; il ne me parle presque plus ; je m'en doute cependant, et je crois bien que son silence cache une causerie intime avec des souvenirs qui lui sont plus chers que le présent. Ce n'est pas ma faute, et je n'y puis rien. S'il a des regrets, je n'en ai pas moins que lui, et je vous avoue que tout me paraîtrait préférable à l'engourdissement qui m'accable ici. Comment en sortir ? Il n'y a ni promenade, ni société ; on meurt de chaleur et d'ennui. C'est un beau fleuve que le Nil, et les palmiers sont de jolis arbres, mais je donnerais tous les fleuves et tous les palmiers du monde pour voir les ruisseaux et les chênes de notre pays de Galles. Si vous trouvez une occasion, envoyez-moi des livres nouveaux, cela me distraira. Vous seriez bien aimable de vous informer adroitement de sir John et de me dire ce qu'il devient. Je pense à lui souvent, et son souvenir est à peu près ma seule compagnie. »

Ainsi ils en étaient arrivés tous les deux au même point, et ils devinaient qu'ils étaient occupés par des idées auxquelles ils étaient étrangers l'un et l'autre. Lorsqu'on en est là, le mal est bien près d'être sans remède, et la contrainte est difficile à garder longtemps encore. Ils y échappèrent presque en même temps tous les deux et se prirent pour confidentes des pensées qui les obsédaient.

Un soir, devant la maison, après le coucher du soleil, pendant l'heure fraîche et charmante qui précède la nuit, ils étaient assis, immobiles, le front penché, ne se parlant

pas; ils semblaient disparus au fond d'eux-mêmes. Machinalement, Horace, qui tenait une baguette de palmier à la main, écrivit un nom sur le sable; à la même minute, Juliette, du bout de son ombrelle, dessinait des lettres qu'elle contemplait avec fixité. L'un avait écrit : Viviane, l'autre avait écrit : John.

Horace tourna la tête vers Juliette, et lui désignant des yeux le nom fraîchement tracé :

— Vous le regrettez, dit-il.

— Il ma bien aimée, répondit-elle; puis, interrogeant à son tour, et regardant vers ce mot : Viviane, qu'Horace achevait à peine, elle dit :

— Vous l'aimiez donc beaucoup ?

— Je l'adorais, répondit-il.

Cela suffit; ils s'ouvrirent et s'épanchèrent tous deux à la fois. Juliette parla de sir John. Horace l'écouta et lui parla de Viviane. Ils avaient maintenant un sujet inépuisable de conversation, et qui devait les intéresser. Ce fut dans leur ennui comme une halte où ils purent reprendre haleine. Dès lors, et d'un accord tacite, commença entre eux une sorte de duo en contre-point des plus singuliers, et cependant fort naturel. Quand Juliette parlait de sir John, Horace, patient et en apparence attentif, pensait à Viviane, et lorsqu'il parlait de Viviane, Juliette pensait à sir John. Ils éprouvaient un soulagement sérieux à laisser échapper ce que, pendant si longtemps, ils n'avaient contenu qu'avec peine. En réalité ils ne s'adressaient qu'à eux-mêmes, chacun pour le plaisir de s'en-

tendre raconter les souvenirs qui lui étaient chers.

— Un jour que sir John était à cheval avec moi..., disait Juliette.

— J'avais attendu Viviane pendant près d'une demi-heure et je commençais à être inquiet, disait Horace aussitôt que Juliette avait fini, lorsque je la vis arriver ; elle avait une robe en soie bleue à rayures blanches...

Ils se détendaient dans ces confidences perpétuelles ; Horace chassait un peu moins et Juliette l'accueillait avec plus de plaisir lorsqu'il revenait. A force d'entrer dans les détails de leur passé, ils se rendaient le présent tolérable ; mais, bien souvent, ils s'écriaient : — Ah ! pourquoi tout cela n'est-il plus ?

— Mais comment avez-vous pu aimer si longtemps et regrettez-vous une femme qui fut si injuste avec vous ? demanda Juliette, un jour qu'Horace lui avait fait le récit des derniers tiraillements de sa liaison avec Viviane.

— Mais vous-même, reprit-il avec vivacité et comme blessé par le blâme que Juliette semblait jeter sur Viviane, comment n'avez-vous pas été prise de dégoût et d'horreur pour le butor auquel vous vous étiez attachée ?

Juliette ne répondit pas ; Horace resta pensif et dit, après quelques instants de silence : « Les anciens avaient raison : l'amour est une malédiction des dieux ! »

Une autre fois que Juliette avait encore parlé de sir John avec enthousiasme, Horace lui dit : « Je suis vraiment dé-

sespéré, ma chère Juliette, de vous avoir arrachée à ce paladin ; en vérité, j'ai eu tort et je vous en fais toutes mes excuses.

— Quant à moi, répliqua Juliette, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir ni assez de jeunesse, ni assez de beauté, ni assez de grâce, ni assez d'esprit pour vous faire oublier cette Viviane, à laquelle vous aviez l'air de ne point trop songer lorsque j'eus le bonheur de vous rencontrer à Palerme.

L'ironie et l'aigreur s'en mêlaient, et chacun d'eux faisait d'assez amères réflexions. — « Il me semble cependant que je vaux bien son sir John, se disait Horace. — Je serais curieuse de voir cette Viviane, qui doit être quelque femmelette sentimentale, prétentieuse et sans beauté, se disait Juliette. » Puis, parfois, accablés par la pesanteur de leur situation, ils avaient envie de se demander ce qu'ils faisaient l'un près de l'autre, puisqu'ils ne se servaient à rien, ne se portaient point secours dans leur détresse, et n'étaient bons, tout au plus, qu'à être des auditeurs trop désintéressés pour rester sérieusement attentifs. Ils ne causaient plus, ils parlaient ; ce n'était plus une conversation, c'était un double monologue. — « Allons, pensait Horace, je vais avoir une heure de sir John. — Mais, cependant, se disait Juliette, je ne puis pas être condamnée à cette Viviane à perpétuité ! »

Juliette avait des cheveux magnifiques. Un soir qu'elle écoutait, ou plutôt qu'elle entendait Horace, sa chevelure se dénoua et roula sur ses épaules. Elle réunit tout le

splendide faisceau dans sa main et, le tordant avant de le replier, elle dit :

— C'est égal, mon cher Horace, votre Viviane n'avait point des cheveux pareils.

— Ma chère enfant, répliqua Horace d'un ton très-sec, Viviane ne vous ressemble pas plus que, grâce à Dieu ! je ne ressemble à sir John ! Puis il sortit avec mauvaise humeur, monta dans le petit canot, et s'en alla, tout seul, faire une longue et fatigante promenade sur le Nil.

Le lendemain, pendant le déjeuner, au moment où Juliette commençait à expliquer comment sir John aimait à prendre le thé, Horace l'interrompit vivement : — « Ce que je vous raconte ne vous intéresse guère, ce que vous me racontez ne m'amuse pas ; donc, restons-en là ; vivez avec vos souvenirs comme moi je vivrai avec les miens, mais gardons-les pour nous seuls et perdons, s'il se peut, la mauvaise habitude de nous les communiquer. »

La glace rompue s'était reformée, et, de nouveau, ils s'emprisonnèrent dans leur silence et leur rêverie. La trêve, cependant, avait duré près d'une année, et l'on avait ainsi gagné quelques mois de repos. Mais maintenant ils s'évitaient autant que cela était possible ; à force d'être insignifiantes, leurs causeries étaient devenues à peu près nulles, et lorsqu'ils s'étaient demandé comment ils se portaient, on ne sait trop ce qui leur restait à se dire. Ils pesaient l'un sur l'autre, et, dans leur solitude, recherchaient encore l'isolement. Les Arabes appelaient Horace *Abou schellal*, le père de la cataracte. En effet, il y vivait ;

il y passait toutes ses journées, dans une sorte de joie farouche et malsaine, heureux d'être seul et voyant avec peine arriver la nuit, qui le ramenait à la maison, où il n'était que trop certain de retrouver Juliette, qui, de son côté, se disait avec découragement : « Allons, voilà le soir ; il va rentrer ! »

« Ce n'est ni le pays, ni la vie que je mène qui me déplaisent, m'écrivait Horace ; mais ce que je ne puis plus supporter, c'est cette figure ennuyée que je retrouve chaque jour et qui ne se déride même plus lorsque j'apparais. Cette pauvre Juliette passe sa vie à regarder le Nil, du côté du nord, et à guetter les canges qui pourraient lui amener quelque visiteur inconnu. Elle me fait grand-pitié. Durerons-nous encore longtemps ainsi ? J'en doute. Nous sommes, comme l'on dit, au bout du rouleau ; il me semble que je serais presque heureux, et à coup sûr bien plus tranquille, si notre triste association se rompait ; elle n'a plus de raison d'être, et ce serait avec un vrai charme que je me sentirais enfin réellement seul et libre ; je pourrais alors entreprendre certaines excursions qui me sollicitent, et voir si le mouvement me sera plus secourable que le repos. Que devient Viviane ? Je l'ignore absolument ; je tourne à vide lorsque je pense à elle, et cela me fait mal. Je vous avouerai que je lui ai écrit. M'a-t-elle répondu ? peut-être sa lettre a-t-elle été égarée. J'ai prié notre directeur des postes d'Alexandrie de faire des recherches dans les bureaux ; il m'a officiellement informé qu'on n'avait rien trouvé. »

La saison d'hiver, qui amène les voyageurs vers le haut Nil, était revenue. Quelques barques s'étaient successivement amarrées à Assouan, et avaient procuré un peu de distraction à Horace et à Juliette. On avait fait venir les danseuses arabes dans la maison, on avait donné quelques diners, on avait conduit les curieux à l'île de Philæ et jusqu'aux ruines de Débôd. Presque tous ceux qui avaient profité de cette hospitalité intéressée avaient dit à Horace : « Ah ! comme vous devez être heureux ici ! » Et il avait été tenté de leur répondre : « Si vous enviez mon bonheur, prenez-le pour vous ! » Après ces visites, les journées paraissaient plus longues, les soirées plus lentes, les heures plus lourdes.

Un jour qu'Horace rentrait vers onze heures du matin, après avoir chassé dans le petit désert de Syène, il vit une cangue battant pavillon anglais rangée contre le rivage d'Assouan. Il siffla, selon sa coutume ; un de ses barbarins monta dans le canot, vint le chercher, et lui dit en l'abordant : « Il y a un étranger à la maison. » En effet, Horace, dès qu'il eut touché Éléphantine, aperçut Juliette qui, sous les palmiers, se promenait en donnant le bras à un homme fort jeune encore et de bonne tournure.

— M. William Folkstone, un de mes compatriotes, dit-elle à Horace, en lui présentant l'inconnu.

— Ma foi ! mon cher monsieur, dit William avec une sorte de rondeur familière, en tendant la main à Horace, vous avez ici une installation parfaite ; le confortable y manque un peu, j'en conviens, mais, pour vous en tenir

lieu, vous avez près de vous la plus charmante personne qu'il soit possible de voir, ajouta-t-il en souriant et en saluant légèrement Juliette, qui devint rouge de plaisir en entendant ce compliment plus sincère que délicat.

Horace fit le meilleur accueil à son nouvel hôte, et Juliette était très-joyeuse. William Folkstone était dans la force de l'âge ; son corps musculeux et solide était à l'aise dans tous ses mouvements ; il avait à la fois la vigueur et l'adresse, comme la plupart de ceux qui ont mené une existence active et dangereuse. Officier aux Indes, dans l'armée de la Compagnie, il avait eu une vie violente de plaisir, d'arbitraire et de combats. Sur les hauts lieux, qu'habitaient jadis les Paléagars, il avait eu son *harem* comme un sultan ; il avait rançonné les Hindous, qu'il considérait volontiers comme des intermédiaires entre l'homme et l'animal ; il avait chassé les tigres dans les jungles, fait la guerre aux Sicks et lutté corps à corps contre les Tughs. C'était un homme bien trempé par la nature et par les événements ; peu scrupuleux, du reste, comme presque tous ceux qui ont eu une part d'autorité dans un pays conquis ; apte aux grandes choses s'il eût été servi par l'occasion, mais ayant usé dans les grades subalternes, où sa petite fortune l'avait condamné, une énergie et une ténacité qui, dans un pays plus égalitaire que l'Angleterre, l'eût mis sans aucun doute au premier rang. Il venait d'obtenir un congé de dix-huit mois, et il allait le passer à Londres, pour se refaire un peu.

En passant au Caire, il avait eu la fantaisie de re-

monter le Nil jusqu'à la première cataracte, et il était arrivé à Assouan, à la grande joie de Juliette, pour qui c'était un vrai plaisir que de pouvoir parler anglais tout à son aise.

Sous prétexte de soins exigés par les devoirs de l'hospitalité, elle fut fort empressée autour de William, qui se laissait faire avec la tranquillité d'un pacha accoutumé à être servi par des femmes. Du reste, il était de bonne compagnie, et ne sentait pas trop son officier de fortune ayant longtemps vécu entre le Gange et la Godavery. Il avait dans les manières ce laisser-aller *bon enfant* que donne l'habitude de la vie militaire, et en même temps la distinction native des Anglais. Il passa toute sa journée à Éléphantine, assis sous les palmiers, causant avec entrain, racontant les hauts faits vrais ou supposés de ses campagnes, fumant des narguilés, et buvant des grogs que Juliette lui préparait elle-même en se disant : « Cela me rappelle sir John. » On le pressa de rester plusieurs jours ; il accepta.

— Ah ! que vous êtes heureux d'aller à Londres ! lui avait dit Juliette.

William l'avait regardée avec surprise et lui avait répondu par une question : « Mais vous ne vous plaisez donc pas ici ? »

Il n'en avait pas fallu plus à Juliette pour la pousser sur la voie des confidences, et bien vite elle avait raconté une partie de son histoire et l'ennui qui l'accablait dans cette retraite si désirée jadis, et spécialement choisie.

— Ma chère miss, lui dit William, quand on ne se trouve pas bien quelque part, il faut aller ailleurs.

— Le conseil est plus facile à donner qu'à suivre, avait répliqué Juliette en baissant les yeux.

La qualité dominante de William n'était pas précisément la modestie; dans la réponse de Juliette, il vit en quelque sorte une avance, et peut-être n'eut-il pas tort. Il se prit alors à l'examiner avec attention, et la trouva fort agréable. Elle n'était plus fort jeune, il est vrai, mais ses trente-huit ans, en lui donnant une apparence plus sérieuse, n'avaient rien enlevé d'essentiel à sa beauté première. Si son visage était pâle, il n'en était pas moins charmant, et si ses yeux avaient quelques petites rides imperceptibles autour de paupières, ils n'en avaient pas moins un regard plein de douceur et de promesses. Du reste, il était de ceux qui estiment qu'on doit prendre son bien où on le trouve, et ses scrupules ne le tourmentaient guère.

— Ne vous préoccupez pas de moi, avait-il dit à Horace, je vous en supplie, et ne changez rien à votre manière de vivre. Je vous accompagnerais bien à la cataracte, un fusil sur l'épaule, mais, entre nous, les canards sauvages et les demoiselles de Numidie me semblent un assez piètre gibier après les tigres et les éléphants. Ne vous gênez donc pas, allez chasser, puisque tel est votre bon plaisir; le repos ne me fera point de mal, et j'aurai la plus vive satisfaction à tenir compagnie à miss Juliette.

Horace, qui ne se plaisait que hors de la maison, ne se le fit pas répéter deux fois, et dès le lendemain matin il partit

pour sa course quotidienne. Peut-être y avait-il quelque arrière-pensée dans son absence. William et Juliette ne se quittèrent point. Ce ne fut pas de l'Inde qu'il causèrent : William avait, de prime-saut, mis la conversation sur Londres, sur ses plaisirs, sur la vie amusante et agitée qu'elle offrait. Il renouvela et sembla prendre à tâche d'exaspérer les regrets de la pauvre fille, qui disait avec une douleur sincère : — Et voilà plus de deux ans que je n'ai été au spectacle !

— Vous êtes vraiment trop belle et trop jeune encore, lui dit William, pour vous enfouir ainsi dans un bouquet d'arbres poussé au milieu d'un fleuve ! Il faut être de son âge, et vous aurez bien le temps de vous mettre en retraite et de faire pénitence quand vos cheveux seront blanchis. Vous êtes faite pour briller parmi les parfums, les bougies et les fleurs ; plus la nature sera artificielle, plus elle sera vraie pour vous. Votre M. Horace m'a tout l'air d'un hypochondriaque, qui, pour se désennuyer, va tuer de malheureux oiseaux innocents, et ne s'aperçoit même pas qu'il a auprès de lui une compagne que bien des grands seigneurs lui envieraient. A votre place, je laisserais là l'île d'Éléphantine, ses palmiers, son soleil, ses fellahs, ses tourtelles, et je m'en irais voir ce qui se passe à Hyde-Park ou à Piccadilly.

— Mais que deviendrait ce pauvre Horace ? demanda Juliette.

— Bath ! répondit William, en faisant claquer ses doigts avec un geste de souveraine indifférence, « il épousera une

« Éthiopienne et aura vingt-quatre petits enfants, noirs
« comme de l'encre et bêtes comme des pots, » ainsi que
dit un écrivain français, qu'on appelle, je crois, Alfred de
Musset. Sérieusement, reprit-il, après un instant de silence,
vous êtes trop charmante et trop Anglaise pour appartenir
à ce Francillon mélancolique.

— Taisez-vous et ne me tentez pas, dit Juliette en met-
tant sa main sur les lèvres de William.

Le lendemain ils firent ensemble une longue course à
cheval. Au galop près de William, Juliette se reprenait à la
vie et pensait, avec horreur, qu'il allait lui falloir retomber
dans sa morne et habituelle solitude. Elle eût voulu aller
ainsi au bout du monde, pourvu que jamais elle n'entendît
plus parler ni d'Éléphantine, ni d'Horace, ni de cette exis-
tence muette et lourde où elle comptait les minutes et les
trouvait plus longues que des heures. — Celui-là est un
homme, au moins, se disait-elle en regardant William, qui
maniait son cheval avec adresse et vigueur; on voit qu'il
est fait pour agir, pour combattre, pour dominer, et qu'il
ne s'imagine pas qu'on rend une femme heureuse en lui
donnant le pain quotidien et un peu d'ombre sous des
arbres.

— Eh bien, miss Juliette, dit William, cela ne vaut-il pas
mieux que de rester étendue sur son divan à écouter pleu-
rer les tourterelles? Le Nil est beau, mais, à votre place,
je préférerais *Serpentine-Rivers*, vous savez, dans Hyde-
Park, là où passent les cavaliers.

— Et puis, ajouta Juliette, ici, toujours ce ciel bleu,

toujours ce soleil insupportable ; au moins, à Londres, il y a de la pluie et du brouillard.

— Vous avez raison, parbleu, il faut aimer la vieille Angleterre même pour ses défauts.

La promenade les entraîna loin, car ils ne rentrèrent que fort tard, la nuit étant déjà tombée. Horace les attendait et n'était pas sans inquiétude, il ne put s'en taire.

— Eh ! que voulez-vous donc qu'il puisse arriver avec un compagnon comme sir William ? dit Juliette.

Le lendemain, au moment où Horace traversait Assouan pour se rendre à la chasse, il fut fort surpris de voir William qui, armé d'un fusil, lui demanda à l'accompagner. La proposition fut vite acceptée, et l'on se mit en route. Juliette attendit vainement la visite de William ; voyant qu'à midi il n'était pas encore venu, elle envoya à sa cange savoir ce que signifiait un tel retard. Il lui fut répondu que le milord s'en était allé au point du jour, avec *Abou Schellal*. Elle fut désappointée plus qu'on ne peut le dire ; vingt fois elle regarda du côté d'Assouan, pour voir si les chasseurs n'arrivaient pas. William avait calculé juste, et avait exactement produit l'effet qu'il voulait obtenir. « Quand il sera parti, s'était dit Juliette, et il partira bientôt, il me faudra donc reprendre ma chaîne, et recommencer à tourner dans l'île comme une panthère dans sa cage. » Lorsque William revint le soir en compagnie d'Horace, Juliette ne put s'empêcher de courir au-devant de lui, en disant : « Enfin ! » Pendant le dîner, William ne cessa de parler de la beauté de la cataracte, de l'abondance du gibier qu'elle renfermait, de

la sagesse d'Horace et de Juliette, qui avaient préféré une telle existence à la vie sotte, gourmée et toujours épiée qu'on mène dans les grandes villes. De telles paroles irritaient Juliette, qui faisait de vains efforts pour changer la conversation.

— Eh bien, dit Horace, si notre course d'aujourd'hui ne vous a pas paru déplaisante, nous pouvons la recommencer demain.

William jeta un rapide regard vers Juliette, et il lut dans ses yeux une telle supplication, qu'il répondit : — Non, demain je me reposerai, si vous voulez bien le permettre.

En effet, le lendemain, il ne chassa pas, laissa Horace partir seul, et ne mit point un empressement excessif à se rendre auprès de Juliette, qui, cependant, l'attendait avec impatience. Ils passèrent la journée ensemble, et il ne fut pas question de promenade à cheval. Ils craignaient sans doute d'être entendus, car ils parlaient bas, malgré le murmure du vent et des palmiers qui couvrait le bruit de leurs voix. Lorsque Horace rentra, au soleil couchant, Beppo le suivit dans sa chambre, comme d'habitude, pour l'aider à déboucler ses houseaux. La mine du drogman avait quelque chose de préoccupé et de sérieux qui ne lui était pas ordinaire.

— Eh bien, lui dit Horace, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Il y a, répondit lentement Beppo, il y a que l'Anglais aurait bien dû chasser aujourd'hui encore avec monsieur.

— Eh ! pourquoi ?

— Parce que ça l'aurait empêché d'embrasser madame sur le cou en se promenant avec elle, à la pointe de l'île.

Quelque désintéressé qu'il fût, Horace se sentit pâlir ; mais il répondit avec calme :

— Vous aurez mal vu, Beppo, et certainement vous vous êtes trompé. Du reste, ce que fait miss Juliette ne regarde qu'elle !

VII

Les matelots de la cange de William avaient fait leurs préparatifs pour descendre le Nil. On avait abattu les antennes, démonté les mâts, qu'on avait étendus en travers sur des fourches destinées à les supporter ; dans les bastingages, on avait enfoncé de vigoureux tolets, et on y avait bordé les avirons de dix-huit pieds de long, qu'on manie en chantant un refrain monotone qui cadence les mouvements. En effet, si le Nil ne se remonte jamais qu'à la voile ou au cordeau, il se descend toujours à la rame : c'est à peine si, parfois, lorsque le vent est tout à fait favorable, on hisse à l'avant un petit foc qui soulage la fatigue des rameurs. Donc, tout était prêt, et l'on n'attendait plus que l'ordre du maître.

— Allez-vous donc si tôt nous quitter ? dit Horace à William, après avoir remarqué ces dispositions, auxquelles il ne pouvait se tromper.

— Je n'en sais trop rien, avait répondu William ; le reis, qui sait que je n'irai pas plus loin qu'Assouan, a missa barque

en état de partance; mais cela ne hâtera pas mon départ.

Deux ou trois jours se passèrent sans incidents nouveaux. Juliette et William se quittaient peu; Horace n'avait rien changé à sa façon de vivre; Beppo, d'une extrême réserve, gardait le silence vis-à-vis de son maître. Enfin, un soir, William annonça qu'il partirait le surlendemain, et pria Horace de préparer les commissions qu'il pouvait avoir pour le Caire et pour Alexandrie. Horace regarda Juliette, dont le visage ne trahit aucune émotion. Elle prit la parole, néanmoins, et dit :

— Je vous demande, sir William, un jour de plus, car vous n'avez pas encore visité l'île de Philœ, qui mérite d'être vue. Si Horace y consent, nous irions y déjeuner après-demain; nous partirions d'ici à cheval, par le petit désert, ce serait une vraie partie de plaisir que vous ne me refuserez pas.

William s'inclina et répondit qu'il était trop heureux de faire quelque chose d'agréable pour miss Juliette, dont il n'oublierait jamais l'accueil empressé et la douce hospitalité.

— Ah ! ce sera charmant ! reprit-elle en battant des mains; vous devriez, Horace, envoyer dès demain matin Beppo à Philœ; il ferait déblayer une chambre du grand temple, afin que nous trouvions au moins une place propre pour déjeuner. Vous savez dans quel état sont toutes ces salles, pleines de poussière, d'ordures et de chauves-souris; rien ne serait plus facile que de faire balayer celle qui est près du pylône où les Français du général Desaix

ont gravé une inscription commémorative de leur passage. De plus, Beppo pourrait aussi commander une barque pour que nous puissions aller jusqu'aux ruines de Bèghé, qui sont curieuses et intéresseront sir William.

— Donnez vos ordres, ma chère amie, répondit Horace, et Beppo les exécutera.

La soirée fut assez gaie ; William promit à Juliette et à Horace de revenir les voir quand, de nouveau, il se rendrait aux Indes, à l'expiration de son congé, s'il passait par l'Égypte. Malgré l'effort que faisait Juliette pour paraître joyeuse, il y avait en elle quelque chose de contraint qu'Horace semblait ne point remarquer.

— Ne retournerez-vous donc jamais en Europe? demanda William.

— Jamais, répondit Horace.

Juliette baissa les yeux et ne dit rien.

Le lendemain, dès le point du jour, Horace et Beppo passèrent ensemble de l'île à Assouan; l'un allait à Philœ, comme on le lui avait prescrit, l'autre marchait vers la cataracte, où l'hiver, rigoureux cette année, dans les régions du Nord, avait rassemblé un nombre d'oiseaux de passage inaccoutumé. Arrivés aux dernières maisons de la petite ville, le maître et le domestique se séparèrent, car leurs routes ne suivaient pas la même direction. Horace tourna à droite, il gravit la colline de sable et de rochers qui garantit Assouan contre les vents du sud. Arrivé près de la vieille mosquée ruinée où nichent les percnoptères et les milans, il s'arrêta et regarda vers Éléphantine, qui lui ap-

paraissait dans son ensemble, radieuse et fraîche, entourée par le fleuve, tranquille et toute empanachée de verdure, sous l'air limpide du matin. Devant la maison, il reconnut Juliette, déjà levée malgré l'heure peu avancée ; elle était debout, abritée sous un grand mimosa couvert de petites fleurs jaunes, et semblait considérer la cange où flottait le pavillon anglais. William parut sur le pont, il agita son chapeau en saluant Juliette, puis il descendit seul dans le canot, rama jusqu'à l'île, se dirigea vers Juliette. et prit familièrement son bras. Ils entrèrent ensemble dans la maison. Un sourire amer passa sur les lèvres d'Horace ; il eut un instant d'hésitation, et se demanda s'il ne retournerait pas sur ses pas. Puis, levant les épaules avec violence, comme s'il s'indignait contre lui-même, il s'écria :

— Les augures sont favorables, certainement je ferai bonne chasse aujourd'hui ! Et tournant brusquement au sud, il descendit vers la cataracte, dont les nappes hérissées de rochers brillaient, couvertes d'oiseaux, aux premiers rayons du soleil, qui se levait derrière les montagnes de la chaîne arabique. Malgré les augures, la chasse ne fut pas abondante, car Horace était distrait et préoccupé. Sa pensée se reportait sans cesse vers Juliette et vers William ; il avait beau se dire, en souriant :

Voilà donc le payement de l'hospitalité !

il n'en était pas moins troublé et peu disposé à poursuivre les longs vols de spatules qui s'enfuyaient à son

approche pour se réfugier dans les flaques d'eau abritées derrière des buissons d'euphorbes gigantesques. Sifflotant un air entre ses lèvres serrées, tirailé en plus d'un sens par son esprit indécis, il alla ainsi jusqu'au village d'*El Mahatta*, où il s'arrêta pour déjeuner dans la cabane d'un fellah chez qui il venait parfois faire la sieste, lorsque le soleil, devenu trop ardent, lui rendait insupportable la marche dans les sables.

— Eh bien ! *Abou Schellal*, lui dit le Nubien, es-tu content ce matin ?

— Non, répondit Horace, je n'ai rien tué.

— Ah ! reprit le fellah, c'est qu'en passant le seuil de ta porte tu auras oublié d'invoquer le nom de Dieu clément et miséricordieux.

Horace but une jatte de lait de buffle, si blanc, que le lait de vache paraît jaune à côté ; il mangea une poignée de dattes, puis à demi couché par terre, le dos appuyé contre la muraille, il resta une heure à fumer. Il ne parlait pas. Il se rappelait les heures douloureuses qu'il avait passées à Palerme, sa longue maladie, sa surprise lorsqu'à son retour à la connaissance, il avait vu Juliette assise et dormant près de son lit. Il se demanda comment il avait été assez fou pour croire qu'en s'étayant sur cette pauvre fille perdue, il arriverait à reconstituer une vie possible. Toutes les difficultés, que jadis il n'avait même pas aperçues, lui apparaissaient maintenant avec une lucidité merveilleuse ; cette fois encore l'expérience l'avait éclairé et lui montrait la sottise qu'il avait faite. Il se disait : « Comment

n'ai-je pas prévu tout cela ! comment n'ai-je pas compris que nous étions deux blessés, et qu'en nous réunissant, nous ne ferions qu'aviver nos blessures, toujours près de se rouvrir au moindre contact, et que de les frotter l'une contre l'autre n'était pas le bon moyen de les guérir ! » Et il se demanda si, avouant à William dans quelle impasse odieuse il s'était imprudemment engagé, il ne ferait pas bien de le prier de se charger de Juliette pour la reconduire en Angleterre, qu'elle regrettait, et où elle semblait vouloir retourner. « Ah ! ajoutait-il avec découragement, il n'y a réellement de repos que dans la solitude absolue ; aussitôt qu'on y fait entrer une femme, la vie devient un enfer. » Longtemps il resta flottant entre des résolutions contradictoires qui le harcelaient ; il sortit de sa rêverie, en s'écriant : « O Viviane, c'est à toi que je dois tout cela : » Si Viviane l'avait entendu, elle aurait pu lui répondre : « La faute en est à vous, qui avez fait mauvais usage de votre liberté lorsque vous avez voulu la reprendre et que je vous l'ai rendue. »

Il revint lentement vers Éléphantine, tenant son fusil suspendu à l'épaule, et ne faisant même pas attention au gibier que, d'habitude, il poursuivait avec tant d'ardeur. Lorsqu'il traversa Assouan, il remarqua tout de suite que la cange de William n'était plus le long de la grève. Il arriva à sa maison, il entra dans le salon où Juliette se tenait ordinairement, elle n'y était pas ; il ouvrit sa chambre, elle était vide ; il appela, nul ne répondit. A sa voix, un des fellahs employés à son service arriva enfin.

— Où est Juliette? lui demanda-t-il.

— Je ne sais; j'ai passé la journée à travailler dans le jardin, et je ne l'ai pas vue.

Il regarda vers le Nil; aussi loin que sa vue put s'étendre, il n'aperçut aucun bateau.

— Est-ce que la cange de l'Anglais est partie? demanda-t-il au fellah.

— Oui; ce matin, vers l'heure de la seconde prière.

— Juliette était-elle à bord?

Le barbare leva les épaules d'un air stupide et ne répondit rien.

Horace retourna rapidement à Assouan. Au moment où il mettait pied à terre, il vit Beppo qui revenait de Philœ : — Va seller les chevaux, lui dit-il. Deux minutes après, les chevaux, harnachés, étaient amenés au rivage, où Horace les attendait. Il s'élança sur l'un, Beppo sauta sur l'autre, et tous deux ils partirent au galop. Tout en courant, le drogman dit à son maître :

— J'ai fait nettoyer la plus belle salle du grand temple, on y sera très-bien pour déjeuner, et j'ai aussi commandé une bonne barque pour faire une promenade aux environs de l'île.

— Je crois bien qu'il nous manquera des convives, répondit Horace.

Ils allèrent ainsi longtemps, pendant plusieurs lieues. Beppo ne comprenait guère quelle frénésie avait tout à coup saisi Horace, mais il le suivait, sans parler et sans s'inquiéter de savoir où on le menait ainsi à grande vitesse.

Enfin, au coude que le Nil fait vis-à-vis du village de Kubanieh, Horace s'arrêta tout à coup, car il venait d'apercevoir la cange anglaise qui, paisiblement, descendait le fleuve. Elle n'était pas à deux cents pas, et Horace put entendre le chant des matelots qui, sur un air très-lent et très-doux, répétaient en chœur : — *Cheick Mohammed, al Nâbi!* et soulevaient leurs lourds avirons, qu'ils laissaient retomber d'ensemble en prononçant le dernier mot. Horace se jeta derrière les palmiers, et, caché par eux, il continua sa route jusqu'à ce qu'il fût en face de la barque, que les derniers éclats du soleil teignaient d'une lueur vermeille.

Sur le pont, et appuyé contre l'habitable, William était debout auprès de Juliette assise sur un pliant. Ils paraissaient causer ensemble avec animation. Le visage de Juliette rayonnait de joie ; tout en parlant, elle jouait avec les bouts de la ceinture en filets rouges qui serrait les flancs de William. Ce dernier se pencha au-dessus du bastingage, et regarda vers le Nil, dans la direction d'Assouan. Juliette secoua la tête et leva les épaules par un double geste, qui semblait dire : « Il n'y a rien à craindre ! » Horace s'était arrêté à les contempler, et il sentit que Beppo lui glissait un pistolet armé dans la main. Il se retourna et vit son drogman, qui, tenant le second pistolet qu'il venait de tirer de sa ceinture, lui faisait un signe des yeux en lui désignant William.

— Es-tu fou ? dit Horace.

Puis, regardant une fois encore vers la cange, comme

s'il eût voulu bien s'assurer qu'il ne se trompait pas, il cria à haute voix : — Bon voyage !

William et Juliette se retournèrent ensemble et très-vivement ; ils fouillèrent la rive des yeux, et ne virent rien derrière le rideau de jeunes palmiers qui la bordait. Néanmoins, sur une parole de William, les matelots firent force de rames et chantèrent de plus belle : *Cheick Mohammed, al Nâbi!* Horace tourna bride et reprit lentement le chemin d'Éléphantine. La première chose qui frappa sa vue, lorsqu'il pénétra dans sa chambre, où il n'était pas entré en revenant de la chasse, fut une lettre placée en évidence sur une table. Elle était de Juliette.

« Pardonnez-moi de quitter la maison où vous m'aviez accueillie avec bonne grâce, lui disait-elle, mais je suis à bout de forces, je succombe sous la vie dénuée à laquelle j'étais réduite ; c'est elle que je fuis et non pas vous. Peut-être aurais-je continué à vivre à vos côtés, si je m'étais sentie aimée ; mais, cher Horace, c'est à vous que j'en appelle, pouvais-je me faire illusion à cet égard ? moi-même je ne ressentais pour vous qu'une affection qui ne pouvait vous suffire, et j'ai compris, en voyant sir William, combien on avait eu raison de dire qu'une femme n'éprouve jamais d'amour sincère que pour un compatriote. Je ne vous trompe pas ; je suis libre autant que vous l'êtes, je ne fais qu'user de ma liberté, et je suis persuadée que vous ne vous seriez point opposé à mon départ. Si je me sauve comme une coupable, c'est pour éviter des adieux pénibles, et non point parce que je redoute une contrainte que je

n'avais pas à craindre de vous, car certainement vous l'auriez trouvée en dehors de votre droit et de votre intérêt. En effet, à quoi vous suis-je bonne? A rien; pas même à vous faire oublier vos vieux chagrins; pas même à vous aider à tuer le temps, puisque vous prenez plaisir à passer vos journées loin de moi. Je ne désespère pas d'apprendre un jour que vous avez imité mon exemple, et que vous êtes revenu en Europe; malgré que vous en ayez, cette vie vous pèse et deviendra bientôt pour vous un fardeau que vous ne pourrez plus porter. Nous ne sommes pas les gens de là nature, nous sommes les gens de la civilisation; j'en ai fait la dure expérience près de vous, dans cette pauvre île d'Éléphantine, qui nous est apparue, la première fois, comme un paradis terrestre. Le milieu où nous sommes nés, où nous avons grandi, où nous avons vécu, nous a donné des besoins qui sont devenus aussi importants à notre existence que la nécessité de boire et de manger; ce ne sont plus des habitudes maintenant, ce sont presque des instincts, et vouloir s'y soustraire comme nous l'avons tenté, c'est s'exposer à un ennui implacable et dévorant, plus dangereux, cent fois, que les chagrins que nous avons voulu fuir, et dont le souvenir s'est avivé jusqu'à la souffrance aiguë dans notre solitude. Croyez-moi, revenez aussi; l'homme ne vit pas que de contemplation, et surtout il ne vit pas en dehors de ses semblables. Or, qu'avez-vous de commun avec les fellahs qui vous environnent? Ce n'est point afin d'excuser ma résolution que je vous parle ainsi, c'est parce que je garde pour vous un

intérêt sérieux. Je vous quitte pour suivre sir William, comme j'ai quitté sir John pour vous suivre ; en somme, c'est ma destinée que je suis ; je ne me trouve pas assez forte, ni assez résistante pour ne pas être un peu fataliste. Je ne sais trop ce que je vais devenir, mais quoi que le hasard fasse de moi, en quelque lieu qu'il me conduise, croyez, cher Horace, que je garderai toujours un cœur reconnaissant des bontés que vous avez eues pour moi. Quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que vous avez risqué votre vie pour me défendre ; vous avouerez-vous que je l'ai souvent regretté ? Adieu. Je vais en Angleterre, et je voudrais savoir que vous ne tarderez pas à revenir en France. »

Horace écrivit immédiatement à son banquier du Caire, et le pria de mettre douze mille francs à la disposition de Juliette lorsqu'elle traverserait la ville pour aller s'embarquer à Alexandrie. Il savait trop combien son ancienne compagne était indolente, quel peu de défense elle offrait aux événements, pour ne pas lui offrir les moyens de subvenir aux premiers besoins d'une gêne possible, sinon probable. Ce qu'il éprouva en constatant la fuite de Juliette, il me l'a dit lui-même, dans la lettre suivante :

« Quand je fus bien certain qu'elle était partie, quand je m'en fus assuré en rejoignant leur bateau, lorsque je l'eus reconnue sur le pont, près de sir William, je ne puis vous dire quelle dilatation se fit en moi. Je poussai un soupir de soulagement qui élargit mon cœur ; il me sembla que je venais d'échapper à un péril sans nom ; que, doré-

navant, j'étais délivré, et que ma misérable vie ne resterait plus écrasée sous le poids qui l'accablait. Beppo, s'imaginant que je m'étais lancé à la poursuite des fugitifs avec l'intention de les atteindre et de ramener Juliette de gré ou de force, ne comprenait rien à ma joie. Ce qu'il dut penser de moi, je n'en sais rien, et ne m'en soucie guère. Je souhaite, de toute mon âme, que Juliette soit heureuse ; mais, entre nous, je suis enchanté de n'être plus chargé de son bonheur : c'est un devoir, du reste, dont je m'acquittais fort mal. Nous n'avions pas trouvé l'un dans l'autre ce que nous y cherchions, et cela suffisait à nous rendre l'existence insupportable. Les reproches qu'elle peut m'adresser, elle les mérite aussi ; en réalité, nous sommes quittes et n'avons rien à nous envier. Je ne puis vous dire avec quelle satisfaction je me promène dans ma maison, enfin solitaire ; je la trouve agrandie, embellie, devenue tout autre et pleine de repos. Le Nil me paraît plus beau, le ciel plus bleu, la plantation de palmiers plus verdoyante, la vie plus douce. Au moins, je n'aurai plus maintenant sous les yeux l'insupportable image d'un ennui que je ne pouvais soulager, et qui, par sa présence seule, me rendait chagrin, atrabilaire et morose. J'éprouve un plaisir semblable à celui que j'ai ressenti jadis lorsque je suis sorti du collège : j'ai la sensation d'une délivrance.

« Cette pauvre Juliette n'a rien emporté ; elle est partie avec les seuls vêtements qu'elle avait sur le corps et quelques menus objets qui lui appartenaient. Elle n'était point vicieuse, elle n'est que faible. Dans un bon milieu et avec

de sérieux exemples elle eût fait une femme douce et soumise. Ce sont ses qualités négatives qui l'ont perdue et qui la conduiront je ne sais où. Du reste, elle ne pouvait me suffire en rien. J'ai gardé dans mon cœur un souvenir qui tuera toutes les réalités. Une fois qu'on a conçu l'idée du beau, on ne peut plus se contenter du médiocre ; il en est de même en amour : lorsqu'on a aimé une certaine femme, et d'une certaine façon, rien ne peut plus nous satisfaire, et ce qu'il y a de mieux, dans ce cas, c'est de vivre absolument retiré, et c'est à quoi je suis résolu. Viviane aura eu sur moi cette singulière influence de me faire prendre son sexe en grand dédain. Si j'ai tant et si profondément souffert par la femme la plus parfaite que j'aie jamais rencontrée, que serait-ce donc avec les autres ! Elle est restée pour moi comme un type exquis, presque unique, inimitable, et tout ce qui s'en éloigne me déplaît. Suis-je demeuré ainsi dans son souvenir ? J'en doute, et cependant je l'ai marquée d'une manière ineffaçable, et je sais qu'elle ne m'oubliera jamais. Lorsque deux êtres ont eu de tels échanges et ont vécu ensemble à une si prodigieuse hauteur, quoi qu'il arrive, il reste toujours entre eux une attache secrète que rien ne peut briser. Vous voyez, cher ami, que je ne suis guère plus raisonnable qu'autrefois et que je retombe toujours dans mon vieux péché. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit cependant ; que vais-je faire désormais que je suis libre et seul ? Je vais voyager. Je suis sur le Nil, j'y reste, ce sera ma grande route et je la suivrai tant qu'elle voudra me porter. Je partirai avec les djellabs, je franchi-

rai les cataractes et je m'en irai voir le Nil bleu et le Nil blanc. Envoyez-moi donc au plus tôt l'atlas du cours du Nil dans la haute et la basse Nubie, de Caillaud, la carte de Ruppel et les derniers itinéraires publiés par la Société géographique de Londres. Ne vous imaginez pas que je veuille aller jusqu'aux monts de la Lune et vérifier par moi-même si Ptolémée a raison de prétendre que le Nil s'échappe d'un grand lac central, je laisse de tels travaux à ceux qui ont encore assez d'énergie pour rêver la gloire des découvertes. Mon but est plus modeste, et sans doute il vous fera sourire :

« Lorsque j'étais encore fort jeune, je me rappelle avoir rencontré dans le monde le comte A. d'O... C'était un petit homme énergique et fort poli, qui portait avec une sorte de résignation contenue le nom plus célèbre que respecté qu'il avait reçu de son père. Il passait sa vie à voyager : il avait été dans les deux Amériques, à Java, aux Indes, en Australie. De tant d'excursions lointaines et magnifiques il n'avait rapporter qu'un carnet de chasse soigneusement annoté ; trouver du gibier était pour lui la seule affaire importante, et au moment où je le rencontrai, il allait partir pour la Norvège, afin de tuer des lagopèdes ; de là il devait se rendre en Sibérie, parce qu'on lui avait assuré qu'il existait encore des aurochs aux environs de Jakutsk et de Titarinskoï. Je le regardai avec plus d'étonnement que d'admiration, et j'avoue que je ne pus guère m'empêcher de plaisanter un peu sur cette manie exclusive qui me paraissait si singulière chez un homme bien doué, intelligent,

jeune et riche. Eh bien, cher ami, j'en suis arrivé précisément à l'état du comte d'O... La chasse est devenue pour moi une passion très-réelle, je m'y donne sans réserve et ne m'en trouve pas mal. Toute frivole et médiocre qu'elle est, cette occupation est suffisamment absorbante pour fixer les pensées sur un seul point assez étroit et spécial pour exiger l'attention tout entière. Là est le secret de ce goût impérieux et nouveau. Quand j'ai mon fusil à la main, que je barbote dans les marécages à la recherche des bécassines ou à l'affût des canards sauvages, je ne songe à rien et je deviens indifférent à tout. Triste remède, me direz-vous, et pire que le mal. Je l'accorde, mais j'aime mieux tout que de trop vivre sur moi-même ; de cette façon, je me fuis, je m'échappe et je ne souffre plus. Ah ! qui m'eût dit une j'en arriverais là ! Qu'importe ! Je rêve à des bandes d'éléphants, à des troupes d'hippopotames, à des hordes d'antilopes, à des vols d'outardes, à des fuites d'autruches, et voilà pourquoi je veux m'en aller vers les hautes régions du Nil. Je proposerai à Beppo de m'accompagner, car c'est un bandit de ressource ; s'il refuse, je partirai seul avec deux ou trois Nubiens, au hasard de ce que ma destinée me réserve. Si je tue de belles autruches, j'en enverrai les plumes à Viviane, cela lui rappellera celui qui ne doit plus la revoir. »

Horace disait vrai ; il se sentait presque heureux de sa solitude, car du moins, il jouissait maintenant d'une liberté d'action que Juliette entravait par le seul fait de sa présence. Rien ne le retenait plus ; nul ne le rappelant à sa maison,

il passait plusieurs jours hors de chez lui, couchant chez les fellahs, qui l'aimaient à cause de son extrême douceur, et parfois même dormant à la belle étoile, à l'abri d'un rocher, sur un bon lit de sable fin. Il menait une vie de *peau-rouge*, ne se souciant de rien que de faire renouveler ses souliers quand la marche les avait usés. Il avait reçu les cartes géographiques qu'il m'avait demandées, les étudiait, prenait ses points de repère, préparait son voyage, continuait à étudier pratiquement la langue arabe, qu'il parlait déjà avec une certaine facilité, et se disposait à partir dès que l'occasion lui paraîtrait favorable. Il tuait en lui l'homme civilisé, autant qu'il le pouvait, et faisait de grands efforts pour se détacher de lui-même et des souvenirs de sa vie passée. Mais il en est de l'amour vrai comme du musc, son parfum persiste malgré tout et ne s'évapore jamais complètement. On eût dit qu'en s'éloignant encore il eût voulu mettre une distance plus grande entre lui et la cause de ses chagrins.

Quoi qu'il en soit, grâce au bon vouloir du nazir d'Assouan, dont quelques bouteilles de rhum reconnurent l'intermédiaire, il put entrer en rapports sérieux avec un des djellabs qui, en commençant ou en terminant leur long voyage, s'arrêtent à l'antique Syène pour acquitter les droits de sortie et d'entrée. Youssouf el Belbeyssi était un homme de la basse Égypte fort expert à acheter l'ivoire, les esclaves, la poudre d'or, qu'il payait avec du calicot anglais, des lames de sabre allemandes, du tabac de Syrie et du bois de réglisse. Tous les deux ans il partait pour le

pays noir, tantôt sur le fleuve Blanc, tantôt sur le fleuve Bleu, et en rapportait une riche cargaison humaine, qu'il soignait en route avec l'attention d'un négociant expérimenté, et vendait ensuite dans les bazars fermés du Caire, en gagnant cent pour cent de bénéfice le plus honnêtement du monde, car, chaque jour, il faisait les prières et les ablutions ordonnées par le Prophète, sur qui sont les bénédictions de Dieu. C'était du reste un galant homme, à sa manière, rouant de coups ses matelots lorsqu'ils laissaient languir la manœuvre, mais faisant volontiers l'aumône aux pauvres qu'il rencontrait. Quand il fut bien certain qu'Horace n'était point un marchand désireux de faire le commerce avec les contrées du Nil supérieur, il ne demanda pas mieux que de l'emmener avec lui. Un contrat fut signé par lequel il s'engageait à céder à Horace l'habitable de sa cange, à veiller sur lui et à fournir à ses besoins autant qu'il serait possible ; en échange, le voyageur payerait chaque mois, pour lui et son drogman, une somme assez ronde. Le nazir, le djellab et Horace appliquèrent leur cachet au bas des conventions, écrites par un *mâthim* (écrivain) copte, et jurèrent, chacun en ce qui le concernait, de les exécuter fidèlement. Puis, pour rendre Dieu favorable au voyage, on sacrifia un mouton, dont la chair fut mangée par Youssouf et le nazir, sans qu'Horace fût invité à partager le repas dont il faisait les frais ; car la présence d'un infidèle, toujours désagréable à Dieu, aurait pu porter malheur à l'entreprise.

On partit. On traversa lentement la cataracte. Poussée

et halée par une centaine d'hommes, la cange glissa lourdement sur les épis de rochers à fleur d'eau, et l'on entra dans la Nubie. Jusqu'à Korosko, où sont les Arabes ababdiehs, on navigua sur le Nil ; là on prit des chameaux et des dromadaires pour traverser le désert d'Abou Hamet, et éviter ainsi un long coude du fleuve et l'infranchissable barrière des cataractes de Ouady Halfa. Horace ne se plaignait pas, et malgré la fatigue, il était souvent tenté de dire comme les Anglais : *All right !* tout va bien ! Yousouf n'était point un compagnon ennuyeux ; il causait volontiers et racontait fort sérieusement à Horace, avec mille protestations de ne dire que la vérité, la légende des pays que l'on traversait. Ces ruines étaient celles d'une mosquée que l'ange Gabriel lui-même avait apportée, toute construite, de la Mecque, sur l'ordre d'Amr ben Alas, successeur du Prophète ; ce puits avait jailli miraculeusement dans le désert, à la place même où un çanton célèbre, qu'on appelait Cheick-Aouad-Allah-ben-azis-el-Tounsy, avait laissé tomber un exemplaire du Coran qui avait touché le tombeau de Mahomet, à Médine. Horace avait trop d'esprit pour rire de ces historiettes, qui l'amusaient et qui lui rappelaient les miracles authentiques qu'on lui'avait racontés en Italie. On fit halte à Kharthoum pour se ravitailler, et l'on continua le voyage sur le Nil bleu, entre deux rives bordées de palmiers et de gommiers, où gambadaient des singes agiles. A Seunaar on s'arrêta ; le djellab partit en caravane du côté de l'Abyssinie, et Horace resta dans la ville ; l'absence de Yousouf devait durer

trois mois environ ; Horace employa ce temps aux chasses lointaines qu'il rêvait. Précédé par des guides nègres qui connaissaient le pays, il put, tout à son aise, poursuivre les autruches, les gazelles et les hyènes. Il y mettait une ardeur inconcevable, fatiguait les hommes qui l'accompagnaient et arrachait souvent à Beppo des exclamations de colère. Un jour, le hasard d'une de ses courses le conduisit vers un petit temple carré, qu'on appelait, dans le pays, *Beit el Melek*, la maison du prince ; c'était une découverte, car nul voyageur encore ne l'avait visité ; il n'y pensa même pas, il n'eut pas l'idée de dessiner les hiéroglyphes, de prendre l'empreinte des cartouches, et d'ajouter un document de plus à l'histoire fort obscure de la domination pharaonique en Éthiopie. Il y fit la sieste, parce que ce lieu était propice et abrité des rayons du soleil. Mais avant de partir, il prit un couteau et, sur le calcaire blanc des murailles, il écrivit : Viviane, Horace, et réunit les deux noms par une accolade.

Youssef et Horace furent exacts au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, et l'on reprit en sens inverse la longue route que l'on avait déjà faite. Le djellab rapportait une assez forte cargaison de gomme et d'ivoire, en outre il ramenait quinze ou vingt femmes d'Abyssinie qui devaient lui valoir un sérieux bénéfice. Ces pauvres filles, empilées sur le pont de la cange, dormant à l'abri d'un prélat étendu sur les mâts rabattus, et qui les garantissait à peine des rayons du soleil, acceptaient leur sort avec douceur et résignation. Chaque jour on les faisait marcher

pendant une heure sur le rivage , afin qu'elles pussent détendre un peu leurs membres engourdis ; on les faisait baigner dans le fleuve, après avoir eu soin d'en battre l'eau pour écarter les crocodiles. Elles passaient leur temps à se raconter des histoires, à se faire mutuellement les mille petites nattes qui composent leur coiffure ; parfois l'une d'elles chantait un air, triste et doux comme une plainte d'enfant, en s'accompagnant du darabouk, pendant que ses compagnes battaient bruyamment la mesure en frappant leurs mains l'une contre l'autre. Pour toutes ces femmes Horace était un objet de constante curiosité, et plus d'une, sans doute, tourna vers lui des yeux où il aurait pu lire un sentiment plus tendre. L'une d'elles, surtout, une jeune fille du plateau de Gondar, réellement belle sous sa peau jaune, semblait s'être prise pour lui d'une affection toute naïve. Sans cesse elle cherchait à s'en rapprocher. Une fois qu'il s'était assis contre un des plats-bords, regardant machinalement couler l'eau du Nil, il sentit qu'on déposait un baiser rapide sur sa main. Il vit la jeune esclave qui le regardait avec des yeux suppliants, comme pour le prier de ne rien dire.

Le djellab avait remarqué l'impression qu'Horace avait produite sur elle, il en plaisantait.

— Eh ! disait-il, Abou Schellal, pourquoi ne ferais-tu pas un harem dans ton île Éléphantine ? cela te distrairait et t'aiderait à passer le temps.

Horace se souvint de Juliette et secoua la tête en répondant : « Jamais ! »

Lorsque l'on fut arrivé à Assouan, au moment où l'on allait procéder aux formalités du toisage et du péage des esclaves, Horace monta dans son canot pour se rendre à Éléphantine, qu'il ne revoyait pas sans quelque émotion. La petite Abyssinienne, les yeux pleins de larmes, la voix suppliante, vint vers lui, et lui dit, en lui saisissant la main :

— Laisse-moi te suivre ; ne permets pas que je sois emmenée dans les grandes villes de la basse Égypte, où je serai vendue à des Turcs qui me battront et qui, si je ne leur plais pas, me feront reconduire au marché comme une bête de somme. Reçois-moi dans ta maison ; tu es riche et tu peux m'acheter ; je serai soumise, j'aurai joie à te servir, et si tu consens à ce que je vive auprès de toi, jamais je ne regretterai mon pays.

Horace le regarda ; elle était bien jolie avec ses doux yeux mouillés de pleurs ; son jeune sein nu se soulevait sous le poids de l'émotion. Horace était touché, malgré lui, du sentiment qu'il inspirait ; il hésita. Puis prenant brusquement sa résolution, il dit : « Non ! » donna un coup de rame et s'éloigna.

Quand il eut mis pied à terre dans Éléphantine, il se retourna. L'Abyssinienne était restée immobile à la même place, et pleurait la tête cachée dans ses deux mains. Horace lui envoya, par Beppo, quelques pièces d'or, en lui faisant dire que c'était pour s'acheter des colifichets lorsqu'elle serait arrivée au Caire ; elle les refusa, et répondit :

— Tout ce que j'ai appartient au djellab et appartiendra.

plus tard à mon maître. Je ne me soucie de rien ; c'était Abou Schellal que je voulais, et non point son argent !

Avant que Youssouf repartit pour descendre le Nil, il vint voir Horace, et prit avec lui toutes les dispositions pour le prochain voyage qu'il comptait entreprendre. Cette fois c'était *Bahr el Abiad*, le fleuve Blanc, qu'on devait remonter aussi loin que les tribus riveraines le permettraient. Le djellab pensait que dans huit ou dix mois il aurait écoulé sa marchandise, préparé une nouvelle cargaison, et qu'il serait de retour à Assouan. Horace lui frappa dans la main, et il fut convenu que cette fois encore il serait de l'expédition.

Il reprit sa vie habituelle, chassant, rêvant, se souvenant. Il attendait avec impatience le moment de se remettre en route et d'aller parcourir les contrées si rarement visitées qui s'étendent entre le Ouaday et les possessions égyptiennes du pays des nègres. Il m'écrivait souvent, et ses lettres ressemblaient à une confession qui peignait au vif l'état, toujours fort troublé, de son âme.

« Je rentre bien réellement dans le sein de la nature, me disait-il, je me fonds dans le grand tout ; j'éprouve un plaisir singulier et un peu malséant à m'anéantir tout à fait, à ne plus vivre en relations qu'avec les choses extérieures, et à me sentir emporté par l'ivresse de la solitude et du mouvement. Certes, j'aurais voulu être autre chose que ce que je suis, mais, aujourd'hui, je me contente de mon sort et je n'en désire point d'autre. Que ferais-je d'une autre destinée ? je ne me sens plus bon à rien. Ah ! si je

revenais à l'âge de vingt ans, et si, ayant, par miracle, l'expérience que j'ai si péniblement acquise, je restais maître de diriger ma vie dans les sentiers que j'aurais choisis moi-même, je sais bien ce que je ferais, et, à coup sûr, ce n'est pas ce que j'ai fait. Par cela même que je ne l'ai pas trouvé, que je l'ai dédaigné lorsqu'il se présentait à moi, je sais maintenant où est le bonheur. Il est sur les bords de la Clyde, dans l'affection partagée, dans le devoir accompli, dans le sacrifice mutuel, dans la tâche commune. Il est dans la réalité, en un mot, et moi je l'ai cherché dans le rêve. Ce qu'il offre, je le sais, et je m'en contenterais, si je retournais à cette époque où il me sollicitait en vain. Il m'eût donné la blonde, la douce, la charmante Hélène ; aujourd'hui, si je ne l'avais sottement repoussée, je verrais mes fils grandir autour de moi, j'entendrais le tic-tac joyeux de mes moulins ; je serais riche, je serais satisfait, je serais utile ; ma vie n'aurait pas été une suite de déboires et de mécontentements de moi-même et des autres, et je ne serais pas ici, hors de mon milieu, m'efforçant de me plaire à des occupations puériles que je me suis imposées, ne m'estimant guère, n'ayant aucun but devant moi dans l'avenir, et regrettant tout dans mon passé, tout : ce que j'ai refusé et ce que j'ai perdu par ma faute. Ah ! mon pauvre oncle avait raison, la poésie n'est pas dans les coquelicots et les bluets, elle est dans les épis de blé. Or, j'ai vécu dans des songes ; ils m'ont souvent emporté bien haut, mais où m'ont-ils laissé retomber, grand Dieu ! Que devient Hélène ? Peut-être souffre-t-elle aussi

par mille causes que je ne puis prévoir, et peut-être se dit-elle, en pensant à moi avec amertume : « Avec lui, j'aurais été heureuse. » A quoi bon songer à tout cela, et quelle sottise manie que de s'acharner à reconstruire ce qui a été détruit pour toujours, et à s'entretenir avec des fantômes !

« Je ne regrette pas d'être à Éléphantine, j'y suis, j'y reste ; et puis, où pourrais-je aller ? Mais c'est Viviane, je ne puis l'oublier, qui m'a poussé vers cette extrémité. Elle ne s'en doute guère, et moi-même j'ai été longtemps avant de le bien comprendre. Mais il est certain, et je l'affirme, que si elle ne m'avait absolument interdit de la revoir, je n'aurais jamais quitté le pays qu'elle habite ; elle était indispensable à ma vie, et ne l'a pas compris. Bien souvent je lui en ai voulu de l'ostracisme dont elle m'a frappé, car il était la preuve d'un ressentiment que je n'avais rien fait pour mériter. Eh bien, j'ai eu tort ; en agissant ainsi, elle a vu plus juste que moi. Nous nous sommes trop aimés pour nous côtoyer dans des relations enfin apaisées. Que de tels compromis soient à l'usage des gens du monde, de ceux qui remplacent l'amour par le plaisir, le dévouement par les convenances, l'ardeur par la frivolité, je le comprends, et j'en ai vu trop d'exemples pour ne point l'admettre. Mais à ceux qui, comme Viviane et moi, se sont adorés jusqu'à la folie, se sont fait souffrir jusqu'au martyre, à ceux qui ont épuisé l'amour dans toutes ses délices et dans toutes ses douleurs, il faut qu'ils vivent indissolublement liés l'un à l'autre, et pour toujours et malgré tout, ou qu'ils ne se revoient jamais. C'est une né-

cessité que je subis ; je la reconnais et je m'incline, mais je n'en suis pas moins de l'avis du pigeon de la Fontaine :

L'absence est le plus grand des maux.

« C'est en s'éloignant de moi et en m'éloignant d'elle que Viviane m'a fait glisser sur cette pente au bas de laquelle je me suis retrouvé ce que je suis aujourd'hui. Loin de moi la pensée de lui en faire un reproche ; tout bien et tout mal, dans cette vie, devait me venir de cette chère créature ; cela est naturel et je ne m'en plains pas. Vous serez surpris de la persistance de ce sentiment, que rien n'a pu éteindre en moi ; est-ce encore de l'amour ? Non pas, mais ça en est le souvenir embelli. C'est une sorte de mirage rétrospectif. Si je pouvais y retourner, qu'y trouverais-je ? L'oasis que je me figure et la source vive, ou le désert et son aridité ? »

« Je ne rajeunis pas, m'écrivait-il une autre fois ; ma barbe blanchit, mes cheveux s'argentent, et je prends un air tout à fait vénérable. Je me regarde et me retrouve à peine ; je ne suis plus que la ruine de celui qui fut jadis. Tant mieux, je saluerai sans déplaisir le jour de la destruction complète. Viviane est-elle aussi vieillie que moi ? je voudrais le savoir. Je me la représente toujours, comme autrefois, jeune, svelte et rapide. Quelle étrange impression nous éprouverions si, tout à coup, le hasard nous mettait face à face ! Sans doute chacun de nous se dirait : « Est-ce

donc là ce que j'ai tant aimé ? » Je ne sais par quel phénomène les événements les plus récents de ma vie ne m'apparaissent jamais ; il me faut une sorte de volonté préconçue pour penser à Juliette, tandis que ma mémoire me parle sans cesse de Viviane, souvent d'Hélène, et même quelquefois de Mariotte, dont le parapluie m'aurait été bien utile par certains jours de soleil. Décidément il en est des souvenirs comme des paysages, le lointain les rend plus beaux. Cependant, je ne vis pas exclusivement dans le passé, et je me prépare à partir bientôt avec Youssouf, que j'attends maintenant d'un jour à l'autre ; j'avoue que lorsqu'on viendra m'annoncer que sa cange est arrivée à Assouan, j'aurai un bon mouvement de plaisir. Je me promets monts et merveilles de cette expédition nouvelle ; je pense aux hippopotames, qui sont très-nombreux dans le Bahr el Abiad, et je fonde des balles. On dirait que je *vais-t'en guerre*, comme M. de Marlborough. Beppo ne partage pas mon enthousiasme, et il m'a déclaré tout net que, la chasse n'étant pas ce qu'il aime, il retournerait au Caire aussitôt que je partirais avec le djellab. Cela me contrarie ; mais, depuis si longtemps je suis accoutumé à faire contre fortune bon cœur, que j'ai bien vite pris mon parti de cette désertion. Ce voyage sera plus long et peut-être plus périlleux que le premier. Je serai prudent, soyez-en certain ; ce qui vous le prouvera, c'est que j'ai fait bonne provision de sulfate de quinine ; car on dit que le pays est très-fiévreux. Du reste, je suis déjà assez aguerri au climat pour n'avoir rien à redouter. »

Youssouf el Belbeyssi ne tarda pas, en effet, à revenir à Assouan ; les préparatifs du départ furent bientôt faits, et l'on se mit en route pour ce voyage d'où le pauvre Horace ne devait jamais revenir. Je reçus de lui une lettre datée de Khartoum, où forcément il avait fait halte, car la ville est située au sommet du large delta qui sépare le Nil bleu du Nil blanc ; c'est toujours un lieu de repos et de ravitaillement. Là, il avait rencontré un prêtre appartenant à la mission catholique, aujourd'hui détruite, que l'Autriche entretenait à Gondokoro, à l'extrême frontière de la domination du vice-roi d'Égypte. Il espérait pouvoir accompagner le missionnaire jusque-là, entraînant avec lui Youssouf, qui y trouverait des entrepôts d'ivoire plus considérables que ceux avec lesquels il trafiquait habituellement. Il m'écrivait ces nouvelles l'avant-veille du jour où il devait s'embarquer sur le fleuve Blanc.

Les mois s'écoulèrent et je ne reçus plus d'autres lettres. J'étais inquiet. Au ministère des affaires étrangères, on n'avait pu me donner aucun renseignement ; j'avais écrit à un de mes amis qui habite le Caire, pour le prier d'aller aux informations. Il me répondit qu'il n'avait pu rien apprendre du sort d'Horace ; que le djellab n'avait même pas encore reparu à Assouan ; que, du reste, il n'y avait pas à se préoccuper d'une absence et d'un silence si prolongés, car les communications de toutes sortes sont difficiles et très-lentes avec le Bahr el Abiad. Une telle réponse ne me rassurait qu'à moitié, et j'allais faire de nouvelles démarches lorsque je reçus un pli volumineux, parti du Caire et

apporté par le paquebot français qui fait le service entre Alexandrie et Marseille. Je l'ouvris avec joie, quoique l'adresse ne fût pas de la main d'Horace; mais ma joie ne fut pas de longue durée.

« Vous souvenez-vous, m'écrivait Horace, de cette belle comparaison, dans le *Plutus* d'Aristophane ? « Le carquois « de ma vie est épuisé. » Je puis la répéter aujourd'hui, cher ami, car je crois bien que j'ai tiré ma dernière flèche ! L'archer est las et va se reposer pour toujours. Mais la porte du repos définitif est bien douloureuse à ouvrir, et je souffre cruellement. Connaissez-vous les fièvres intermittentes pernicieuses ? Eh bien, je les ai. On meurt invariablement au troisième accès, si on le laisse arriver. J'ai eu le premier avant-hier, j'attends le second demain, je me hâte de vous écrire. Comme Raoul dans *les Huguenots*, je chante :

Le danger presse et le temps vole !

Né à Paris, mort à Gondokoro : il aima trop dans sa patrie, il chassa trop les hippopotames du Nil blanc, *et obiit !* telle peut être mon épitaphe. Il y a de l'amertume en moi plutôt que de la douleur. Quelle vie manquée, que de facultés restées stériles, que d'efforts avortés, que de forces perdues ! Je ne m'abandonne pas ; je me défends de mon mieux ; jusqu'au bout je lutterai contre la mort, et cependant j'ai la conviction que je suis vaincu et que tout est fini. J'ai été saigné avant-hier ; je prends le sulfate de quinine

par dose de 80 grains; ne soyez donc pas surpris si mes idées ne sont point toujours parfaitement nettes; la tête me tourne et le bourdon de Notre-Dame n'est rien en comparaison des cloches qui sonnent dans mes oreilles. Les pères de la mission sont excellents pour moi; ils me parlent de Dieu et me donnent de la tisane avec une égale complaisance. Ils m'ont installé sous une grande tente, à l'abri d'un mimosa gigantesque; j'ai de l'air et ne souffre pas trop de la chaleur. Mon ami Youssouf paraît fort inquiet de ce qu'on pensera de lui; il craint qu'on ne l'accuse de m'avoir fait disparaître pour s'emparer de ce que je possède; je lui ai promis un bon certificat, et cela l'a un peu rassuré. Il me soigne à sa manière, avec dévouement, et profite de ma faiblesse pour fumer en paix ma provision de tabac. Il a cousu au col de ma chemise un talisman infail-
lible pour guérir les fièvres paludéennes. De leur côté, les missionnaires ont commencé une neuvaine pour hâter ma guérison. Vous voyez, d'après cela, que toutes les bonnes chances sont pour moi. J'en ai encore pour quatre ou cinq jours, telle est la vérité; la mort m'habite, je l'ai vue, par mes yeux, tout à l'heure en me regardant au miroir. Cher ami, les marécages de ce pays sont fort malsains, et ils auraient grand besoin d'avoir un égout collecteur, comme Paris.

« Je plaisante, je fais ce que je peux pour plaisanter; mais avec vous, pourquoi feindre et ne pas arracher mon masque? C'est peu de chose que de donner ce qui me reste à vivre; mais je donnerais tout ce qui peut faire l'espérance

d'un mourant pour voir Viviane soulever le rideau de ma tente et s'asseoir au pied de mon grabat, pour lui baiser encore une fois la main, pour lui dire : « Pardonne-moi le mal que je t'ai causé, comme je te pardonne celui que je te dois. » C'est elle qui m'a poussé ici; c'est elle qui m'a engagé dans une vie pleine d'absurdités et d'impossible; c'est elle qui m'a jeté sur ce coin de terre pourrie où je meurs comme un chien abandonné. J'avais cru en elle avec une foi inébranlable; j'avais cru que criminel, parjure et traître, elle m'eût aimé encore. Elle a fait de moi une sorte de dieu détrôné de sa propre croyance, et j'ai cherché l'exil sans y trouver l'oubli. Eh bien, quand je m'interroge, je ne sens pour elle que des bénédictions dans mon cœur; je mourrai avec son nom sur les lèvres, avec son image devant les yeux. Vous trouverez ci-joint une lettre pour elle; vous la lui porterez vous-même; vous entendez bien? vous-même. Ah! que je voudrais savoir ce qu'elle dira lorsqu'elle apprendra ma mort! Tout sera fini depuis longtemps lorsque vous le saurez, et les longues fleurs des palmiers qui embaument l'air autour de moi auront déjà été remplacées par leurs fruits. Cette pensée est fort douloureuse, et l'on a quelque peine à la bien comprendre.

« J'étais fatigué de vous écrire, car je suis très-faible. Pendant que je me reposais, j'ai prié un des missionnaires de me lire l'Ecclesiaste. Je l'ai écouté; il disait, avec un insupportable accent italien : « Vanité des vanités, tout est vanité. — Il n'y a rien sous le soleil de meilleur à l'homme

que de manger et de boire et de se réjouir ! » — Je l'ai interrompu.

« Non, tout n'est pas vanité ; non, le plaisir n'est pas la seule loi de l'homme ; il y a autre chose, il y a l'amour ! Malheur à ceux qui, l'ayant possédé, le perdent et ne peuvent le ressaisir : ils en meurent. Depuis que j'ai quitté Viviane, mon existence n'a été qu'une longue agonie. Grâce au ciel, elle va bientôt se terminer. Elle n'a point été heureuse non plus, la pauvre femme, je vous l'affirme ; elle a pu s'étourdir, faire bon visage aux événements, et dire à sa destinée : « Tu ne m'abattras pas ! » mais elle a porté secrètement au cœur une blessure qui n'est point fermée, et dont elle souffre encore. J'ai cet orgueil de croire que je ne suis pas de ceux que l'on oublie. Parfois je m'imagine qu'elle a pu avoir un autre amant après moi. A cette idée, tout mon cœur se soulève, et je n'y veux pas croire. Ah ! nous pourrions nous frapper la poitrine et dire : « C'est notre faute ! » Nous avons essayé d'accommoder notre passion et les convenances ; nous avons voulu nous aimer autant que cela était donné à deux créatures humaines, et respecter les exigences d'un monde imbécile, hypocrite et corrompu ; la tâche était trop lourde, et nous y avons succombé. Si nous avions fait ce qu'on appelle une folie, si nous avions su puiser en nous le courage de braver le scandale, de fuir, et de ne vivre que l'un pour l'autre, nous serions encore ensemble, heureux, au seuil de la vieillesse, qui ne nous aurait pas désunis. Pourquoi nous sommes-nous séparés ? Il me semble cependant que rien n'était plus facile que de

ne point nous quitter. Tout le malheur est venu de là. Peut-être n'étions-nous pas de force à traverser notre crise ! Il faut le croire, puisqu'elle nous a emportés. Quand je pense que je ne la reverrai plus jamais, jamais, je me sens mourir de douleur. Si du moins je pouvais en parler à quelqu'un jusqu'à ma dernière minute, jusqu'à mon dernier souffle, cela me ferait du bien. Vous voyez, cher ami, que je n'ai point perdu mes mauvaises habitudes, et que je continue à rêver l'impossible. Heureusement que bientôt je ne rêverai plus du tout. Je vous écrirai encore, si j'en ai la force ou le temps. »

Deux jours après :

« Je viens d'avoir mon second accès. Il faut que je sois de fer pour y avoir résisté. J'ai eu de telles secousses, que les pauvres pères de la mission m'ont cru possédé, et qu'ils m'ont jeté de l'eau bénite au visage pour m'exorciser. Je n'ai plus d'espoir, et l'on n'en conserve guère à mes côtés. Voilà Youssouf qui vient de prendre ma montre, afin, dit-il, de garder un souvenir de moi. Je l'ai laissé faire ; lorsqu'on en est où j'en suis, le droit de propriété n'est même plus discutable. Je suis très-las et tout à fait épuisé. Les cloches qui sonnent dans ma tête me fatiguent horriblement, et je ne sais que faire pour échapper à ce bruit épouvantable. Quelle fin, et en quel endroit ! Des poules viennent picorer jusque sur mon matelas, et hier, pendant mon délire, il paraît qu'un buffle échappé a renversé ma tente. Au collège, mon professeur de rhétorique, enchanté d'un discours français qui me valut d'être le premier de

ma classe, me dit avec solennité : « Continuez, jeune homme, et la France comptera un grand orateur de plus ! » L'horoscope s'est bien mal réalisé. Peut-on mourir plus misérablement et plus abandonné ! Je suis envahi par les moustiques ; je n'ai même pas la force de les chasser, ils me dévorent. C'est bien entendu, mon ami : vous irez chez Viviane, vous la verrez, vous lui parlerez. Admirez ma sottise, j'allais écrire : « Vous me raconterez ce qu'elle vous aura dit ! » Ah ! misère de moi ! A Gondokoro ! dans des marécages ! Des nègres viennent de temps en temps passer leur tête effarée à l'ouverture de la tente et me regardent. L'un d'eux s'est approché de moi en grand mystère, et m'a supplié de venir lui dire après ma mort quel est le voleur qui lui a enlevé ses dents d'éléphant. Je voudrais cependant pouvoir être tranquille et mourir en paix ! Adieu, mon ami, nous ne nous reverrons plus, à moins d'un miracle ; mais je n'y compte guère. Si Dieu voulait que j'échappasse à mon troisième accès ; si, contre toute prévision, je pouvais me tirer de là et guérir, je reviendrais à Paris et j'irais voir Viviane, dût-elle me faire jeter à la porte par ses domestiques. Dites-lui de ne m'oublier jamais. Dans votre souvenir, ne me séparez jamais d'elle. Adieu. »

A cette lettre en était jointe une autre, écrite en italien, et dont voici la traduction littérale :

Lat. nord, 4°54'5", long. est, 3°0'46''9. —

Mission catholique de Sa Majesté apostolique l'empereur d'Autriche,
Gondokoro, le

« Très-excellent monsieur,

« Le très-estimé M. Horace Darglail, Français de distinction rare, d'honorable courage et d'intelligence élevée, qui était venu chercher un refuge contre la fièvre pernicieuse dans la maison de la Mission, est mort hier, à l'heure du coucher du soleil. Malgré nos soins empressés et désintéressés, comme doivent toujours être les soins d'un prêtre chrétien, nous n'avons pas pu parvenir à sauver votre regretté compatriote, qui avait gagné, par des chasses excessives et un séjour prolongé sur le bord dangereux des marécages, le germe de la maladie pestilentielle à laquelle il vient de succomber. Il eut la force de nous indiquer votre nom et votre adresse, avec prière, à laquelle nous nous conformons humblement, de vous faire parvenir une lettre cachetée que nous joignons à la nôtre, en priant Dieu de vouloir bien vous les faire parvenir heureusement l'une et l'autre. M. Horace Darglail avait perdu toute connaissance pendant les vingt-quatre heures qui ont précédé la dernière, de sorte qu'on peut dire qu'il a franchi doucement, et sans s'en apercevoir, le redoutable passage au delà duquel nous devons nous trouver en présence de la souveraine miséricorde. L'office des morts a été dit solennellement, toute la communauté assemblée,

selon les rites de notre divine religion, sur la dépouille de l'infortuné voyageur. Il repose actuellement en terre consacrée, dans le cimetière annexé à notre chapelle. Nous avons eu la précaution de couvrir sa tombe de pierres et de plantes épineuses, afin de la sauver, autant qu'il est en nous, des profanations commises par les animaux féroces qui en grand nombre habitent ces parages. Nous y avons ajouté une croix en bois sur laquelle nous avons relaté, en grosse écriture, les noms du défunt, celui de sa patrie vénérable, et la date de sa mort. Son âme, j'espère, nous tiendra compte de tant d'efforts, et intercèdera pour nous auprès de notre Créateur et de son ineffable Fils.

« Nous avons trouvé, parmi les effets appartenant au très-honorable M. Darglail, une somme d'argent peu importante et un petit lingot d'or dont nous n'avons pu deviner l'usage. Nous avons cru pouvoir conserver ces valeurs en toute sécurité de conscience, car elles sont une faible rétribution de nos soins, de la perte de temps employé à veiller auprès du malade, et des prières que nous n'avons cessé et ne cesserons de dire pour le repos de son âme. De plus, nous avons pensé aussi pouvoir garder trois fusils et deux carabines qui nous seront ici d'une sérieuse utilité, tant pour repousser les animaux nuisibles que pour tenir en respect les tribus infectées de paganisme qui voient notre établissement d'un œil défavorable. Nous sommes certains, en agissant ainsi, respectable monsieur, d'avoir votre approbation et d'avoir précisément deviné les intentions que le très-généreux M. Darglail n'aurait pas

manqué de nous exprimer, si la mort lui en avait laissé le temps.

« Dans l'espoir que notre conduite, dictée par le pur esprit évangélique, ne peut obtenir que votre favorable assentiment, j'ai l'honneur d'être, très-estimé monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

Auprès de cette étrange épître, je trouvai une lettre du consul général de France en Égypte, qui, en peu de mots, m'apprenait la mort d'Horace, et m'annonçait que le prochain courrier apporterait en France tous les objets qu'on avait pu recueillir dans sa maison d'Éléphantine.

Ce n'est pas l'histoire de mes impressions que je raconte ; aussi je ne dirai pas le chagrin que j'éprouvai lisant cette triste nouvelle, en pensant au sort de ce pauvre garçon, abandonné si loin de son pays, sans secours, et dépouillé après sa mort par des mains avides. Sa dernière lettre contenait un petit billet à l'adresse de Viviane. J'avais charge de le remettre moi-même en mains propres. Quoiqu'il m'en coûtât beaucoup, je voulus ne point manquer à la confiance qu'Horace avait placée en moi. J'écrivis à Viviane pour lui demander un rendez-vous, ne lui cachant pas que j'avais un funeste événement à lui apprendre. Elle me répondit immédiatement, et dès le lendemain j'allai la voir. J'étais fort ému.

Elle était dans cette grande chambre à coucher tendue de soie bleue dont Horace m'avait si souvent parlé. Elle me parut vieillie, mais elle était charmante encore, et à la voir, on comprenait parfaitement qu'elle eût inspiré autrefois

une passion profonde. Elle avait plus que la beauté, elle avait le charme, et cela ne se détruit pas avec l'âge. Elle me reçut avec l'aisance d'une femme habituée à ne se laisser jamais décontenancer, et à ne montrer de ses sentiments que ce que le monde peut en voir.

— Veuillez m'expliquer, monsieur, me dit-elle, ce qui me vaut l'honneur de vous recevoir.

J'hésitais à lui porter le coup brusquement. Je lui dis qu'elle n'ignorait pas sans doute que M. Darglail s'était retiré en Égypte. Au nom d'Horace, elle eut un léger froncement de sourcils ; mais elle inclina doucement la tête, comme pour me répondre : « Je le savais. » Je continuai ; je me perdis dans beaucoup de détails inutiles qu'elle écoutait avec une politesse résignée. J'arrivai au dernier voyage d'Horace, à sa maladie, à sa mort. Elle faisait sur elle-même un violent et visible effort pour se contenir ; son menton était crispé, ses lèvres tremblaient, ses yeux me regardaient avec anxiété :

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle en me saisissant la main.

Elle dut lire sur mon visage que je n'avais point menti, car tout à coup, laissant retomber sa tête sur son bras, qui s'appuyait contre la cheminée, elle éclata en larmes. De mon côté, je ne pus retenir les miennes. Elle essaya de se remettre.

— Excusez-moi, me dit-elle, cette nouvelle inattendue réveille tant de souvenirs...

— Il est mort, lui dis-je, parlant de vous, écrivant votre

nom, et se jurant, s'il guérissait, de tout quitter pour revenir à Paris et vous revoir.

— Ah ! tout cela est inexplicable, dit-elle avec une impatience pleine d'angoisse. Mais s'il en était ainsi, pour quoi alors... ?

Elle s'arrêta comme si elle craignait d'en avoir déjà trop dit. Ce qu'elle pensait, il me fut facile de le deviner :

— S'il m'aimait encore, pourquoi est-il parti ?

Elle m'interrogea de nouveau et me fit reprendre tout mon récit. Elle m'écoutait avec une ardeur fébrile, tordait son mouchoir entre ses mains, essuyait violemment ses yeux, et parfois disait : « Pauvre garçon ! »

Quand je lui parlai du petit lingot d'or qu'on avait retrouvé sur lui, et que les hommes de la mission s'étaient approprié, elle ne put retenir ses cris.

— Mais êtes-vous donc certain qu'il pensait encore à moi ? Prenez garde avant de me répondre. C'est bien grave, car vous allez peut-être me donner des regrets pour le reste de mon existence.

— Dans toutes ses lettres, répondis-je, il ne me parlait que de vous, et votre souvenir ne le quittait pas.

— N'a-t-il donc rien envoyé pour moi ? demanda-t-elle.

Je tirai de mon portefeuille la petite lettre d'Horace et je la lui remis. Elle l'ouvrit avec précipitation, la lut d'un coup d'œil, et s'écria : — C'est impossible !

— Tenez, ajouta-t-elle en me tendant ce papier fragile qui avait traversé tant de pays pour apporter la pensée suprême d'un mourant ; tenez, lisez ! C'est toujours le

même homme ; il essaye de m'abuser, même après sa mort !

Le billet ne contenait qu'une ligne : « Viviane, je vais mourir. Je n'ai jamais aimé que vous ! »

Elle reprit avec emportement :

— Si cette lettre dit vrai, je ne me consolerais de ma vie !

— Madame, lui répondis-je, par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je vous jure que cette lettre est sincère. J'ai été et je suis resté jusqu'au dernier moment le confident d'Horace : il n'a jamais aimé que vous.

Viviane demeura immobile, me regardant fixement, comme si elle eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon âme ; puis, avec un geste plein de véhémence et de résolution, elle froissa le billet entre ses mains et murmura à demi-voix :

— Non, non, je n'y crois pas !

Elle fut silencieuse pendant quelques instants, évidemment en proie à un combat intérieur dont je pouvais suivre la trace sur son visage. Elle lut encore une fois la dernière ligne tracée par la main de celui qui n'était plus ; elle secoua la tête. Elle semblait refouler tous les sentiments qui l'assaillaient. On eût dit qu'elle écoutait, indécise et inquiète, un plaidoyer mental que seule elle pouvait entendre. Quelle sentence prononcerait-elle ? Allait-elle absoudre ou condamner celui qui criait grâce du fond de sa tombe ? En l'absolvant, c'est elle-même qu'elle condamnait. Enfin, d'une voix que la volonté de ne point paraître émue rendait brève et sèche, elle me dit :

— En m'écrivant cette lettre, M. Darglail se sera trompé lui-même. Je l'ai connu : croyez-moi, il n'a jamais aimé que lui !

Pauvre Horace ! ce fut toute son oraison funèbre !

Par un testament écrit et déposé à Paris avant son dernier départ, il léguait toute sa fortune aux enfants de sa cousine Hélène.

FIN.



551622

